

~~12808 m 3~~

Ch. 780/52.

CAMILLE,

ou

LETTRES

DE DEUX FILLES

DE CE SIÈCLE.





CAMILLE,

O U

LETTRES

DE DEUX FILLES

DE CE SIÈCLE.

TRADUITES DE L'ANGLAIS  
*sur les Originaux.*

TOME SECOND.



A L O N D R E S,

ET se trouve à PARIS,

Chez DELALAIN le jeune, Libraire,  
rue Saint-Jacques, N°. 13.

---

M. DCC. LXXXV.

CAMILLE

OU

LETTRES

DE DEUX FILLES

DE CE SIECLE

TRADUITES DE L'ANCIEN

PAR LES ORIGINAUX

TOME SECOND



LONDON

PRINTED

BY J. JOHNSON, ST. PAULS CHURCH-YARD

1794

IN TWO VOLUMES



CAMILLE,  
OU  
LETTRES DE DEUX FILLES  
DE CE SIÈCLE.

---

LETTRE XXX.

CAMILLE, A LA MÊME.

CHAPITRE.....c'est bien au moins le vingtième : un auteur qui travaille à tant la feuille pour son libraire , auroit fait plus de vingt chapitres de tout ce qui m'est arrivé , quoiqu'il eût pu le dire en deux mots. Voilà donc le chapitre vingtième. Quel titre ? Je ne veux point de ceux qui sont recherchés & qui veulent être plaisans : chapitre qu'on lira si on

*Tome II.*

A



## 2 *Lettres de deux Filles*

veut ; chapitre qui contient ce qu'on verra, si on le lit ; chapitre le plus court du livre. — C'est un auteur qui veut jouer un rôle dans son ouvrage, & il n'en a plus besoin, si les autres sont bien rendus : celui qui fait jouer des marionnettes, doit toujours être invisible. Je ne veux point non-plus un titre qui annonce l'histoire, c'est en diminuer la curiosité & l'intérêt ; il vaudroit peut-être mieux ne point mettre *Chapitre*. Cependant il faut au lecteur une occasion de se reposer, que ce soit simplement une interruption qui ne coûte rien, ni au lecteur ni à l'auteur. Celui-ci fera donc chapitre XX : *Continuation de l'histoire de miss Camille*. — A présent, où en suis-je restée dans ma dernière lettre ? Il me semble que c'est à la fin de ce grand jour passé dans la maison *Walmore*. (Souviens-toi que c'est moi qui te raconte mon histoire, ou bien à quelqu'autre ; ce

qu'on aura eu soin d'arranger dans la préface, ou dans l'introduction, ou modestement dans un avis au lecteur.) — Lors donc que j'eus quitté sir Robert, & que mes yeux eurent cherché un moment à démêler l'état vrai de son cœur, je rentrai chez moi. Mon premier mouvement fut de m'approcher de la fenêtre, pour le suivre encore des yeux; je croyois que les siens se tourneroient de mon côté, qu'il les lèveroit sur la maison, qu'il regarderoit plusieurs fois en arrière. Sa tête ne tourna ni à droite ni à gauche; je me donnai la torture pour en savoir la raison : étoit-il si occupé qu'il oubliât l'usage de ses organes ? Etois-je si présente à son imagination, qu'il n'eût pas besoin de voir encore ce qu'il venoit de quitter ? Les murs qui m'enfermoient n'étoient-ils rien pour lui ? Quelquefois on ne peut pas deviner ces hommes ; quoi qu'il en soit, il s'en alla tout droit. Betty fut grondée,

#### 4 *Lettres de deux Filles*

elle ne faisoit rien , elle n'arrangeoit rien ; elle m'impacienta plus d'une fois en me déshabillant , & je la renvoyai bien vite ; mais elle avoit mille choses à me dire. Henri a été longtems avec elle , ils auront parlé ensemble , on l'aura vu , & j'ai trop de vertu pour que ma femme de chambre ait une intrigue à mon insçu ; je dois y veiller en conscience ; je veux tout savoir. — Betty , je suis très en peine de ce que vous m'avez dit de Henri ; c'est un homme , il vous trompera , — Oh ! mîs , il m'épousera quand mes parens le voudront. — Quoi ! vous pensez déjà à vous marier , à votre âge ? Cela ne convient pas , je veux en raisonner avec vos parens ; & vous avez parlé de moi ensemble , j'en suis sûre ? Voici ce que j'ai appris d'elle : il entend souvent parler de moi quand il sert à table ; sir Robert ne dit presque rien : milord dit des choses bonnes & honnêtes ; il souhaite que j'aïlle



quelquefois chez lui ; miladi ne parle qu'en ricannant & en regardant son fils ; miss Henriette veut savoir toutes mes chansons : c'est le résumé de mes questions & des réponses de Betty. Ma conclusion est que j'aurai un moyen de savoir ce qui se passe & ce qu'on pense dans la famille : objet très-important. Je fis promettre à Betty de ne jamais voir Henri sans ma permission , & de me rapporter fidèlement tout ce qu'il disoit de moi : ce petit mystère plaît à la jeune fille , & je puis compter sur elle. Le lendemain , je venois de fermer ma précédente lettre à mon amie Nancy ; j'étois tranquille & inquiète , ma table devant moi ; le soleil venoit de se coucher , j'étois livrée à mes rêveries ; j'entends ouvrir ma porte , je vois sir Robert , il reste un moment immobile ; je me lève avec étonnement ; alors il s'approche avec embarras & empressement. Oui , miss , dit-il , je suis entré tout de



## 6 *Lettres de deux Filles*

suite sans votre permission ; vous êtes si difficile ! — Il est vrai , je crains les visites. — Oh ! de moi , vous ne devez rien craindre ; mais il faut que je parle , je veux vous parler , mifs. — Il prend une chaise ; Betty avoit entendu du bruit , elle est montée , elle est étonnée de trouver là sir Robert. Je lui fais signe de fermer la porte , elle s'en va. — Me parler , monsieur , & de quoi ? Y a-t-il quelques nouvelles dans votre maison ? — Non , mifs , toujours la même chose , toujours ce que je vous ai dit hier , ce que je dirai toute ma vie. — Je suis seule , vous ne voulez pas abuser. . . . . Moi , abuser ? Dieu m'en préserve , mifs ; c'est vous qui pourrez abuser si vous voulez ; car vous savez tout ce que je pense , tout ce que je sens. — J'espérois que les réflexions. . . Oh ! mifs , j'ai réfléchi toute la nuit , tout le jour , & c'est parce que je ne puis plus réfléchir , que je suis venu aujourd'hui vous dire qu'il faut aussi que

vous pensiez ; plus je vous connois , plus vous êtes pour moi la seule femme dont je puisse m'occuper. . . . Il étoit appuyé sur la table qui nous séparoit ; sa tête avancée , il cherchoit dans mes yeux : il y eut un moment de silence. — Vous êtes jeune , sir Robert ; une femme , un objet étranger vous divertit. — Divertit ? Non pas , sur ma foi , divertir ; depuis que je vous ai vue , j'ai toujours été tourmenté : sans doute je suis jeune , je n'ai pas été dans les villes apprendre à plaire aux femmes , à leur en conter ; je ne veux pas le savoir : mais vous , miss , je voudrois savoir si vous pourriez aimer un homme comme moi ? — Et pourquoi voudriez-vous savoir cela , pour vous en faire haïr une fois ? — Point , point , pour vous aimer toujours ; oui , toujours. Une de mes mains se trouva sur la table , il la prit , la serra , en répétant *toujours*. — En vérité , sir Robert , vous m'effrayez ; vous êtes hon-

8      *Lettres de deux Filles*

nête, généreux, délicat, & moi malheureuse, sans fortune, loin de tout dans ce moment; vous devez respecter ma situation, & rien de plus. — Je ne fais pas trop, il est vrai, qui vous êtes, mais là, (en mettant la main sur son cœur) je fais que vous êtes une femme adorable, que vous réunissez tout ce qu'on peut désirer dans votre sexe: c'est le ciel ou le diable qui vous ont amenée ici: bonheur ou malheur, voilà ce que vous pouvez faire. — Je n'ai connu encore que ce dernier, monsieur; mon cœur seul jusques ici n'a éprouvé ni l'un ni l'autre. — Ah! mis, votre cœur! Ses regards ardents, curieux, disoient: est-il occupé, n'aime-t-il rien, puis-je y prétendre? — Vous êtes, sans doute, comme tous les hommes, monsieur; vous êtes bien vîre persuadé qu'une femme dans une situation un peu extraordinaire, n'est pas sans quelque roman, sans quelque histoire: vous pouvez me



confondre avec toutes les femmes; mais jamais mon cœur. . . . . ici je portai la main sur mes yeux. Il interrompit en protestant qu'il seroit au désespoir de me faire la moindre peine, qu'il voudroit seulement savoir si je pourrois l'aimer. Je ne répondis rien, mes yeux restèrent baissés, peut-être ma respiration étoit-elle un peu plus embarrassée. Alors, il prit un ton calme & tranquille. — Je vous avouerai, me dit-il, que mes parens me pressent de me marier; je connois à peine la personne qu'on me destine; elle n'a rien d'attrayant pour moi, elle est à Londres depuis quelque tems, où sa mère l'a conduite pour son éducation; sa demeure est près de la nôtre; ses terres touchent celles de mon père, c'est une héritière, & c'est pour cette raison que mes parens & sur-tout ma mère, veulent que je l'épouse, & que je ne pense à aucune autre femme. Jusqu'à présent je n'ai eu aucune raison pour



10 *Lettres de deux Filles*

leur résister; mais, miss, aujourd'hui....  
 Il faut leur obéir encore, lui dis-je,  
 & cela pour toutes sortes de raisons.  
 — Ce n'est point ce que je vous  
 demande, miss; mes parens ne vous  
 connoissent point encore assez, je veux  
 seulement qu'ils vous connoissent,  
 qu'ils sachent tout ce que vous êtes,  
 qu'ils voient votre caractère, votre ame  
 comme je les vois, comme ils sont.  
 Mon père, sur-tout, voudroit que je fusse  
 heureux, il adoreroit une fille comme  
 vous; dites-moi seulement que lorsqu'ils  
 penseront comme moi, l'indifférence,  
 l'aversion, ne feront pas contre nous. —  
 Mais, monsieur, vous ne savez pas ce  
 que vous exigez; quels engagemens vous  
 prendriez quand mon cœur ne résiste-  
 roit pas: j'ai une famille; il peut y avoir  
 des circonstances, des inconvéniens in-  
 compatibles. — Tout ce qu'il vous plaira,  
 miss; je prends ces considérations pour  
 des espérances; vous connoissez mes sen-

timens, je connois les vôtres; vous ne voudrez point vous jouer de ma passion; si les obstacles sont dans votre cœur, il n'est plus de vie pour moi, & vous ne me laisserez point travailler à mon bonheur pour le détruire. Il est vrai que je serois au désespoir d'empoisonner les jours de mes parens, vous ne le voudriez pas; mais quand ils vous connoîtront, quand ils sauront tout ce que vous êtes, quand ils vous aimeront, ils ne voudront pas me rendre malheureux.

— Je demande donc à vos pieds, adorable mis, que vous m'aidiez à les éclairer sur vos perfections, que ma passion pour vous leur soit encore cachée: mon père, ma sœur, vous aiment déjà, ma mère vous aimera aussi; venez donc dans notre maison aussi souvent que vous le pourrez, & afin que rien ne trouble leurs dispositions, j'éviterai de m'y trouver trop souvent avec vous: qu'ils vous voient & ils vous aimeront,

& ils me pardonneront de vous préférer à l'univers entier ; ils le voudront même. Je ne vous demande que cela dans ce moment ; laissez-moi sans réponse, permettez-moi seulement de venir quelquefois ici : mais j'y viendrai quand vous ne le permettriez pas , je ne dois rien attendre de votre raison : je verrai ce que votre cœur m'accordera..... Il s'étoit levé en disant ces derniers mots ; je me levai aussi ; la table n'étoit plus entre nous ; il prit une de mes mains, la baïsa, jura une passion éternelle, & s'en alla sans écouter les mots que je balbutiois. Je retombai dans ma chaise, le cœur rempli de trouble, & quand mon esprit eut la liberté de penser, je cherchai à jouir de mes espérances ; je voyois la candeur avec laquelle sir Robert s'étoit exprimé, sa modestie, la vérité de ses sentimens, la possibilité de ce qu'il attendoit de sa famille ; tout me flattoit. Il en faut moins

pour occuper une femme. Je l'étois encore profondément le lendemain matin, lorsque je reçus cette lettre.

*Sir Robert à miss Camille.*

Permettez-moi, miss, de vous rappeler notre conversation d'hier au soir ; ce sont des vérités que je vous prie de ne pas oublier, & qui ne changeront jamais : j'en prends l'engagement. Accordez-moi aussi la grâce que je vous ai demandée, de venir dans notre maison aussi souvent qu'il vous sera possible ; mes parens, & ma sœur en particulier, vous prient d'y venir demain : vous voudrez bien apporter les chansons dont vous avez parlé à miss Henriette, & qu'elle a bien envie de savoir. Je ne veux plus vous parler de mes sentimens, vous en jugerez par mes actions : mais les vôtres, miss, quels seront-ils ! c'est eux qui décideront de ma vie, n'est-ce rien



14 *Lettres de deux Filles*

pour vous ? Jamais , cependant , il n'y eut de respects plus sincères que ceux de R. W.

Betty m'avoit remis cette lettre , je ne voulus point affecter trop d'indifférence à savoir quelque chose ; je veux essayer sa discrétion , & mettre en jeu son attachement pour moi. J'ouvris avec empressement , je laissai voir l'entérêt & la curiosité ; ses yeux étoient fixés sur moi , & cherchoient à deviner. — Je lus deux fois cette lettre , c'étoit Henri qui l'avoit apportée , il attendoit la réponse ; j'aurois pu voir tout cela à l'air de Betty , je lui recommandai le secret , je lui défendis de parler de moi , & d'un air de confiance , je lui dis de s'informer de ce qu'on avoit dit hier au soir dans la famille *Walmore* : ses dispositions de confidente sont merveilleuses ; elle me comprit parfaitement , & disparut. Jamais je n'eus autant de peine que pour écrire cette réponse ; il en fal-

loit une absolument, les termes se refusoient à mon imagination; je maudissois la pauvreté de la langue, j'en aurois voulu une exprès; il falloit cacher & laisser entrevoir, & toujours c'étoit trop de l'un ou de l'autre. Enfin, après avoir tourmenté mon esprit, & m'être promenée un quart d'heure dans la chambre, voici ce que j'écrivis.

Je vous prie, monsieur, de ne point prendre d'engagement, & permettez-moi de ne point croire à celui dont vous parlez; ils ne conviennent ni à vous ni à moi; ce sont vos convenances qui doivent régler vos sentimens, & j'en suis trop éloignée à tous égards. Quels que soient les miens, ne voyez en moi qu'une femme étrangère, dont vous devez respecter la sensibilité, & qui a bien assez de malheurs. Je ne saurois trop vous exhorter, monsieur, à renoncer à une fantaisie d'un moment, naturelle peut-être à votre âge, mais qui pourroit

rendre malheureux le peu de momens que j'ai à passer ici. Nous ne sommes plus dans le siècle des romans, les hommes n'en sont plus capables. — J'irai chez vous dès que je le pourrai, je ne crois pas que ce puisse être demain; je porterai à miss Henriette les chansons qu'elle demande. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour mériter l'amitié de vos respectables parens, elle m'est infiniment précieuse, & je vous prie de ne pas me la faire perdre : c'est dans cette espérance que j'ai l'honneur d'être, &c.

Ce fut un travail, que ces quatre lignes, à moi qui en écris un si grand nombre & avec tant de facilité. L'envie d'y changer quelque chose, exista jusqu'à ce qu'elle fût remise à Henri, jusqu'à ce qu'il fût parti, & après cela grande inquiétude, grand tourment qu'elle ne fût pas ce qu'elle devoit être; mais enfin elle est partie, il faut penser à autre chose. Il

y a cette seconde lettre de mon père qu'il ne faut pas laisser sans effet ; je la reçois devant Sara & Betty , je la lis moitié haut , moitié bas , je la finis en pleurant , en sanglotant : ces femmes sont touchées , pleurent aussi , demandent humblement les détails de ce malheur : alors je lis la lettre d'un bout à l'autre , & réellement mes yeux se remplissent de larmes ; les bonnes ames s'affligent , me consolent , & maudissent presque les protestans & les catholiques. Je demande le plus grand secret , & puisque je dois encore rester ici quelques semaines , je paie un mois d'avance , je promets une grande récompense à Betty pour ses services , & de m'intéresser toujours à son sort : je laisse entrevoir une grande fortune par mes recommandations , & on m'aime , on me considère plus que jamais. Mais il ne suffit pas d'avoir confirmé ces femmes dans leurs idées & dans leurs dispositions pour moi ;



18 *Lettres de deux Filles*

il ne faut laisser ni la famille du ministre, ni la maison des *Walmores* dans ce repos & cette absence d'événemens qui efface les idées & qui fait naître le doute : il faut empêcher la petite médisance de sapper mon histoire, il faut donner un aliment à la jalousie sur mes succès, sur l'admiration, sur les honnêtetés, sur l'amitié que je reçois par-tout; il faut y substituer la compassion, & on n'en refusera pas aux malheurs de ma famille : mon père persécuté, presque ruiné; moi presque abandonnée, obligée de fuir, de me retirer au fond d'une triste province d'Irlande ! On m'accordera cette douce pitié qui humilie si bien; on me plaindra d'une manière si mortifiante, & on ne manquera pas de croire tout ce qui peut m'abaisser : on est si crédule, quand on peut mépriser ! Ce pauvre ministre, pourquoi a-t-il cette haine contre ses frères d'une autre croyance que la sienne ? En Espagne, il eût été inqui-

siteur cruel , il m'eût fait brûler à petit feu à cause de ce petit trait de mon roman ; c'est lui qui sera la victime de sa petite passion : persuadé de mon histoire , il la répandra pour l'affaïsonner de sa haine , il se fera mon complice , & il mérite d'en être puni un jour : heureux si sa grâce peut dépendre de la femme de sir Robert. En attendant , il sera un de mes instrumens. Il conviendrait à mes projets de faire parvenir & lire dans la maison *Walmore* cette lettre de mon père ; je veux bien être méprisée par le pasteur & le troupeau de Clamstead , mais je veux intéresser cette famille respectable : le sentiment fortifiera les autres. De plus , il faut des circonstances pour venir à l'appui de ce que l'on fait : dans ce moment les doutes auroient trop de force contre moi ; il ne faut peut-être rien pour me détruire dans le cœur de sir Robert : c'est son âge , c'est la figure d'une jolie

10 *Lettres de deux Filles*

femme qui ont tout fait; l'idée d'une tromperie, d'une aventure, effaceroit tout; ses chaînes ne sont pas assez fortes encore, il ne faut donner à sa raison aucun moyen de les rompre; des malheurs, une situation intéressante les assureront dans une ame honnête & généreuse, & feront si bien ressortir sa fierté: ma délicatesse, mon désintéressement, me rendront si peu dangereuse aux yeux de parens spéculatifs. — Je dois donc absolument être malheureuse; mais ce n'est pas moi qui doit me plaindre; je ne me laisse point abattre, j'ai toujours la même égalité d'ame, je n'ai besoin de personne, tout au plus de quelques conseils; à qui puis-je mieux les demander qu'à mon pasteur? il va quelquefois chez milord, sir Robert vient chez lui de tems en tems: si je puis lui laisser cette lettre entre les mains, il la portera, il la lira, je lui recommanderai le secret, & tout le monde saura ce

qu'elle contient : on saura tout ce qui me regarde , sans que j'en parle ; ou m'abordera , on me parlera avec un air de commisération , j'en serai honteuse , & on s'acharnera à me plaindre. Je vois ce qui se passe dans votre esprit , cher lecteur , vous jetez le livre , & vous dites : peut-on avoir une passion , & raisonner si juste , aimer & dire des mensonges , & faire des faussetés ? Quand le cœur est vrai , l'esprit ne fait point mentir. Si vous êtes une jeune fille de dix-huit ans , vous crierez , sans doute , à l'in vraisemblance ; je vous entends répéter : peut-on aimer & tromper avec autant de sang-froid , mettre autant d'ordre dans ses idées , faire un plan aussi suivi , aussi combiné ? Vous avez raison , cher enfant , suivez votre cœur , livrez-vous au sentiment qui le domine , n'écoutez que sa naïveté , & vous irez grossir le nombre des infortunées ; il sera trop tard alors de penser ;



22     *Lettres de deux Filles*

heureuse s'il vous reste de quoi étourdir la fuite de votre vie & sauver votre erreur par une autre ! Moi, je n'ai plus vingt ans, j'en ai tout-à-l'heure vingt-trois; j'ai vu, j'ai éprouvé les revers, les contradictions de la vie : la nature m'a donné le talent de penser & de réfléchir : depuis que je me connois, mon esprit s'est exercé sur tous les objets qui l'ont fixé, aujourd'hui je jouis de cette habitude; mon cœur, aussi pénétré que le vôtre peut l'être, est pour moi le sujet de mes observations, je vois ce qu'il désire; j'ai commencé par en convenir franchement avec moi-même, j'ai dissipé les nuages dont il vouloit se couvrir, j'ai réduit l'illusion à la vérité, & j'ai chargé mon esprit de trouver les moyens; c'est un chymiste qui attise continuellement le feu de son fourneau, qui ne cesse de combiner ses ingrédiens, qui cherche les élémens de cette pierre philosophale, qu'on appelle bonheur : le

grand œuvre échappera peut-être, mais il seroit encore plus cruel d'y renoncer ; & si vous aimez, si vous pouvez aimer un jour, vous en conviendrez. Sentir & penser successivement est donc mon occupation continuelle. Jamais le cœur n'a un sentiment, une émotion vive, que l'esprit ne soit-là, ou pour le conduire ou pour l'arrêter : c'est aujourd'hui tout ce qui remplit ma vie, rien ne me distrait, & le moment présent est toujours employé à juger de l'avenir sur le passé ; c'est particulièrement l'occupation du matin. — Il y avoit quelques jours que je n'avois été chez ce bon ministre ; je devois aller chez les *Walmore*, les demoiselles *Dagby* veulent me mener chez les *Weelgreen*, ce jour-là fut donc marqué pour aller au presbytère, & il fut décidé que je tâcherois de tirer parti de la lettre de mon père ; j'avoue que je tremblai un peu de la complica-

24 *Lettres de deux Filles*

tion des choses qui se présentoient à mon esprit, & que j'entreprendois seule, sans appui, sans autre ressource que ma tête, qu'une pauvre tête de femme: bien loin de me laisser abattre, mon courage s'animoit, l'esprit & le corps se joignoient à l'ardeur de réussir, & j'aurois affronté l'univers entier, s'il eût fallu le tromper. — Tout ce qui se passoit dans mon ame me donnoit un air triste & occupé qui alloit parfaitement à ma prétendue situation. — Sous quelque prétexte, Sara & Betty furent appelées dans ma chambre; ma tristesse, mon affliction les touchèrent encore; je leur demandai si elles ne me conseilloyent pas d'aller chercher des consolations auprès du docteur *Jackson*? Sara qui croit aux ministres, & Betty, appuyèrent mon idée, me présèrent de la suivre: je dis en me défendant que j'aurois préféré cependant de rester seule chez moi,

moi, & de ne voir personne; mais ce ministre est si bon, si religieux; d'ailleurs il entend les affaires des catholiques, il ne manque jamais de s'en mêler dans toutes les occasions. — Nous y fûmes donc l'après-midi, nous le rencontrâmes à quelques pas de sa maison; il avoit mis la bonne perruque, le bon chapeau, une cravate toute blanche, il avoit sa canne à la main, & il marchoit d'un pas ferme & pressé qui disoit bien où il alloit. Quoiqu'il eût l'air fâché d'être détourné, il rentra cependant chez lui avec nous. Il étoit près de nous quitter pour aller chez milord *Walmore*, lorsqu'il remarqua ma tristesse, & m'en demanda la cause. Je me levai, il me suivit au bout de la chambre près d'une fenêtre. Je lui dis que j'avois reçu encore de mauvaises nouvelles, que mon père étoit malheureux; je tirai la lettre de ma poche, en ajoutant que j'avois besoin de conseils, que je compte-



26 *Lettres de deux Filles*

rois bien sur les siens , sans la prévention que lui avoit donnée la première lettre que je lui avois montrée ; que cependant nous étions bien innocens , que nous ne tarderions pas à être justifiés , que peut-être milord *Walmore* avoit des amis en cour , qui pourroient nous être utiles , mais que je ne voulois pas le demander , & que c'est là-dessus que je fouhaitois de le consulter ; que je ne voulois pas l'arrêter dans ce moment , que je lui confiois ma lettre , & que je le priois de voir ce qu'il y auroit à faire. — Ces catholiques , dit-il , en secouant la tête & en prenant la lettre , feront toujours du mal dans les trois royaumes ; il n'en faudroit point , je vous assure , chère miss ; & ensuite prenant un air de protection , il promit de penser à ce qu'il y auroit à faire ; & en élevant la voix , il continua : miladi *Walmore* est une femme respectable , elle a beaucoup de religion , & n'aime pas les Irlandois. —

Je le priai de ne pas m'exposer, d'être discret sur ce que je lui confiois, & de ne point montrer ma lettre sans que nous en fussions convenus. — Laissez-moi faire, me dit-il en s'en allant, quand on a été chez un ministre d'état, on a appris à garder un secret, à conduire une affaire. — Je joignis sa femme & ses deux filles, je passai une partie de la soirée avec elles; je les édifiai par ma résignation & ma modestie; je les trouvais si heureuses d'être nées loin de la cour, des ritres & de la fortune, j'enviai l'obscurité & la médiocrité : on m'envoyoit de Londres des rubans & des ajustemens dont je ne me souciois plus, & que je voulois leur donner. — Je ne les quittai point sans avoir ajouté à leur respect, à leur considération pour moi, ou au moins sans avoir balancé ce que mes malheurs pouvoient me faire perdre dans leurs esprits. Cependant je suivois le ministre chez les *Walmores* ;

18 *Lettres de deux Filles*

j'aurois voulu attacher mes yeux & mon ame à cette lettre ; voir moi-même l'effet qu'elle devoit produire ; mais je le saurai , ou par sir Robert, ou par Betty, ou par Henri. Je dois peu compter sur ce pauvre ministre, il ne verra rien, il n'entendra rien, il ne retiendra que ce qui conviendra à sa tête imbécile : d'ailleurs, j'ai une petite haine contre lui : pourquoi n'est-il point encore venu chez moi ? Un petit curé de village doit aller voir une femme de mon rang, & lui rendre des devoirs ; sa négligence peut produire un mauvais effet, il faut le prévenir, en attendant que je m'en plaigne & que je l'en punisse : c'est dans cette intention que j'ai voulu lui remettre cette lettre ; je n'irai point la redemander, il sera obligé de la rapporter, & cette petite irrégularité sera corrigée. — Je ne puis laisser passer aucune des nuances qui peuvent ternir le tableau ; là-dessus ma sensibilité & mon attention



ne passent rien ; mon esprit ne se repose jamais ; mon sommeil en est souvent troublé , rarement mon réveil est sans inquiétude ; la paix , la tranquillité sont loin de moi , & n'habitent point entre mes rideaux. Hélas ! où sont les mortels qui en jouissent ? Les désirs , l'espérance , la crainte , attendent au chevet ; peut-être un jour..... oui , peut-être un jour : en faut-il davantage pour oublier le présent ? Pauvres êtres que nous sommes ! nous n'existons que dans cet avenir qui ne vient jamais. Voilà , cependant , encore une lettre de sir Robert , & le présent est quelque chose : il commence à raisonner , n'est-ce point dangereux ? Je veux bien raisonner ma passion , moi ; mais je n'aime point que celle que j'inspire ait ce privilège ; c'est d'après les sentimens de son cœur , il est vrai ; mais si la raison impie ose attaquer cette idole , que deviendrai-je ? Avant cette lettre , j'ai reçu



30 *Lettres de deux Filles*

un message des demoiselles *Dagby*, qui me rappellent que c'est aujourd'hui que nous devons aller chez M. *Welgreen*; elles viendront me prendre l'après-midi. — As-tu lu jusqu'ici, Nancy, as-tu besoin de repos, est-tu fatiguée de suivre ton amie dans toutes ses pensées & dans toutes ses visites? Je ne te fais pas faire cependant beaucoup de chemin, mais on auroit fait le tour du monde avant que d'avoir parcouru toutes les idées qui passent par la tête d'une femme qui aime & qui pense, & il y auroit peut-être autant de découvertes à faire. Si donc tu avois besoin de respirer & de t'arrêter, je ferai ici un chapitre; pour ranimer ta curiosité, il faut te promettre quelque chose, ce sera l'objet du titre; c'est encore ce qui m'embarrasse, & ces titres ou ces argumens de chapitres me donnent plus de peine que toute l'histoire même; c'est un cadre qu'il faut si bien proportionner au tableau! Je veux

renoncer, je crois, à la gloire d'être auteur, elle est au-dessus de mes forces, & trop difficile à acquérir. Il faut toujours avoir présent le style, l'intérêt & la vraisemblance : souvent ils s'embarrassent l'un l'autre, & s'il y en a un de sacrifié, l'ouvrage ne vaut rien. Je vois bien des livres, il est vrai ; qui ne se donnent pas la peine de les accorder, & tout de même ils tiennent une place dans le monde : on les critique & on les lit. — Je préfère à cet honneur le plaisir d'écrire à mon amie ; ici je bannis la prétention, & je me livre à la douceur de lui confier en mauvais style, mes peines & mes soucis ; comme je ne te dis que ce que je vois, que ce que je fais, je ne suis pas en peine de la vraisemblance, & entre toi & moi, l'intérêt sera toujours assez grand. Je languis de reprendre notre correspondance & d'en revenir à nos lettres familières ; il me semble que je me rapprocherai de toi ;

32 *Lettres de deux Filles*

je suis bien punie de les avoir interrompues, &, quelque chagrin que tu me fasses, je n'ai garde d'y retourner, il m'en coûte trop de revenir en arrière. Je vais cependant remplir ma tâche & continuer l'histoire de mes jours passés dans le silence avec toi; c'est la lettre de sir Robert qu'il te faut : la voici.

*Sir Robert à miss Camille.*

Des fantaisies, miss, des romans? Rien de tout cela; devant Dieu, rien du tout. — Je suis jeune, il est vrai; vous êtes belle, c'est tout aussi vrai : mais ce n'est point-là tout, ce n'est point là seule raison : j'ai été encore plus jeune, j'ai vu des femmes aussi belles que vous, peut-être, & elles ont passé. J'avoue que je fus frappé la première fois que je vous rencontrai, je n'oublierai ce moment de ma vie; j'avois dans l'esprit un roman que je poursuivois depuis une heure, je



franchis une haie , & je vois une personne dont les traits & la beauté m'éblouissent ; je regarde , vous faites quelques pas , je crois voir marcher les grâces : vous revenez , vous relevez , je ne fais quoi , je le vois encore ; je crus que quelque divinité se jouoit dans les airs & parcouroit la prairie : mais enfin , vous n'étiez qu'une femme , une belle femme , à la vérité. Cette idée devoit me passer comme toutes les autres , & j'y comptois en y pensant tous les jours. Cependant j'entendis parler de vous , les gens chez lesquels vous demeurez & pour lesquels j'ai de l'amitié , vous admiroient , louoient votre charité , votre générosité , votre douceur ; ils vous aimoient. Le docteur *Jackson* & sa famille vous donnoient aussi des louanges , parloient de votre esprit ; je vous vis chez eux ; intimidé par les éloges que j'avois entendus , je pus à peine vous adresser quelques paroles , je reconnus bien vite



32 *Lettres de deux Filles*

je suis bien punie de les avoir interrompues, &, quelque chagrin que tu me fasses, je n'ai garde d'y retourner, il m'en coûte trop de revenir en arrière. Je vais cependant remplir ma tâche & continuer l'histoire de mes jours passés dans le silence avec toi; c'est la lettre de sir Robert qu'il te faut : la voici.

*Sir Robert à miss Camille.*

DES fantaisies, miss, des romans ? Rien de tout cela; devant Dieu, rien du tout. — Je suis jeune, il est vrai; vous êtes belle, c'est tout aussi vrai : mais ce n'est point-là tout, ce n'est point là seule raison : j'ai été encore plus jeune, j'ai vu des femmes aussi belles que vous, peut-être, & elles ont passé. J'avoue que je fus frappé la première fois que je vous rencontrai, je n'oublierai ce moment de ma vie; j'avois dans l'esprit un roman que je poursuivois depuis une heure, je

franchis une haie , & je vois une personne dont les traits & la beauté m'éblouissent ; je regarde , vous faites quelques pas , je crois voir marcher les grâces : vous revenez , vous relevez je ne fais quoi , je le vois encore ; je crus que quelque divinité se jouoit dans les airs & parcouroit la prairie : mais enfin , vous n'étiez qu'une femme , une belle femme , à la vérité. Cette idée devoit me passer comme toutes les autres , & j'y comptois en y pensant tous les jours. Cependant j'entendis parler de vous , les gens chez lesquels vous demeurez & pour lesquels j'ai de l'amitié , vous admiroient , louoient votre charité , votre générosité , votre douceur ; ils vous aimoient. Le docteur *Jackson* & sa famille vous donnoient aussi des louanges , parloient de votre esprit ; je vous vis chez eux ; intimidé par les éloges que j'avois entendus , je pus à peine vous adresser quelques paroles , je reconnus bien vite

### 34 *Lettres de deux Filles*

cet esprit qu'on avoit loué ; tout ce que je vis , tout ce que j'entendis ce jour-là , me donna l'idée d'une femme charmante , adorable , qui avoit un caractère rare , parfait ; & quand avec cela se sont présentés tous vos talens , pour la première fois j'ai dit : O dieu ! c'est lui , c'est elle ! . . . . Or ce *elle* , est un phantôme qui existe dans ma tête depuis que mon cœur fait qu'il ne peut être heureux seul ; ce phantôme s'étoit gravé dans mon esprit , je pouvois en faire le portrait , & il vous eût parfaitement ressemblé , mis. C'est l'accord de mon imagination avec la réalité qui m'a frappé ; c'est ce qui a fait naître tous les sentimens que j'ai pour vous : vous voyez que rien ne peut les détruire. Je ne puis me faire un autre phantôme , il me rendroit malheureux , je chercherois toujours le premier ; je le sens sur-tout depuis quelque tems que mes parens me parlent de mariage ; je fais le seul de ma famille ,

ils veulent des héritiers , ils veulent aussi satisfaire leur ambition. J'avoue que je suis plus attaché à mon bonheur qu'à mes héritiers & à ma fortune; jusqu'à présent je n'ai répondu que d'une manière vague & foible; ils me reprochent d'avoir l'air sombre & triste quand ils me parlent d'une certaine demoiselle fille unique, bien riche, qui réuniroit beaucoup de terres aux leurs; qu'on élève à Londres, qui est très-bien pour la figure: elle seroit belle comme un ange, qu'elle ne ressemble point à mon phantôme qui réunit tout, figure, caractère, naissance. La fortune est quelque chose, sans doute, sur-tout pour une famille qui n'est pas opulente, mais je vois le bonheur sans elle, & mon cœur m'assure que ce n'est pas une erreur. Voilà mon histoire; mifs, elle doit vous persuader de la vérité de mes sentimens; je me propose donc de gagner votre cœur, & si je puis



### 36 *Lettres de deux Filles*

y parvenir , je croirois avoir assuré le bonheur de ma vie. — Elevé à la campagne , jamais il n'est venu dans mon esprit de me faire un jeu des femmes , comme je fais que mes amis le font à la ville ; jamais l'idée de séduction n'est entrée ni dans mon esprit ni dans mon cœur. — Je fais cet aveu sans croire être ridicule à vos yeux , je suis même bien sûr que ma franchise ne sera pas pour vous un sujet de plaisanterie. Je continue dans cette confiance d'avoir l'honneur de vous dire que je souhaite extrêmement que mes parens vous connoissent encore mieux , qu'ils prennent pour vous cette amitié qu'aucun mortel ne peut vous refuser. Mais , mis , pourquoi cette cruelle indifférence ? N'avez-vous... je n'ose rien dire , je ne demande rien , je ne veux rien savoir ; le doute est encore une douceur pour moi , ne me l'ôtez pas , vous ne pouvez , sans doute,

rien me donner de mieux : que ce soit au moins la récompense de mes sentimens passionnés & respectueux.

P. S. J'ai l'honneur de vous dire, miss, qu'hier au soir le docteur *Jackson* vint à la maison ; on prononça votre nom par hasard, alors le ministre s'est penché vers ma mère, & lui a parlé à l'oreille ; ils passèrent ensemble dans la chambre voisine. Un quart-d'heure après ils rentrèrent, miladi tenoit un papier à la main, & disoit à demi voix, qu'elle en parleroit à milord. — Je n'ai pu deviner de quoi il s'agissoit, mais j'espère que ce matin je le saurai. Je ferois bien malheureux si, pour quoi que ce soit, vous aviez recours à quelqu'autre qu'à R. W.

On espère de vous voir bientôt, demain, s'il vous plaît, miss ; ma sœur attend les airs que vous lui avez promis. Si j'étois absent, ne pourrois-je pas vous

38 *Lettres de deux Filles*

rencontrer dans la maison des *Wilson* ?

Je ne m'amusai point à réfléchir sur cette lettre , il y avoit trop à sentir. Pauvre sir Robert ! disois-je , en prenant ma plume & mon papier ; adorable créature ! quel cœur , quelle ame ! Que tu es heureux de pouvoir dire tout ce que tu penses , de n'avoir aucune vérité à cacher ! & je sentoís un étouffement qui m'ôtoit presque la respiration ; mais il falloit écrire , il ne falloit pas être long , je ne l'aurois pas pu.

*Camille à sir Robert.*

Votre lettre me fait trembler , monsieur ; pourquoi me dire tant de choses que je crains de savoir , que je veux ignorer ? Mais au moins je ne veux pas les croire ; que deviendrai-je ? Oh ! je ne veux les croire jamais. — Vos parens , monsieur , vos respectables parens ,

vous voulez vous opposer à leur volonté; vous voulez empoisonner leur vie, eux qui ne pensent qu'à votre bonheur? votre ame n'en aura pas la force : hâtez-vous de leur sacrifier la fantaisie d'un moment. Pouvez-vous balancer entre une pauvre femme étrangère, & ceux de qui vous tenez le jour? Pouvez-vous hésiter de sacrifier elle & vos sentimens? Vous ne balancerez pas, votre ame est trop belle : laissez-moi être malheureuse sans vous. — Vous n'avez encore rien à vous reprocher; vous vous rendrez, j'espère, à mes sollicitations, & c'est dans cette espérance que je ne change rien à ma conduite. Depuis votre lettre, monsieur, je me reproche beaucoup ce que le docteur *Jackson* a dit pour moi à milord & à miladi; je vais le prier de n'en plus parler, & je vous demande de tout ignorer, même les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.  
&c.



J'ai fait venir Henri dans ma chambre, j'ai voulu voir cet homme qui peut m'être si utile, que je veux intéresser à mon sort. A son air timide, embarrassé & confiant, j'ai vu que Betty l'avoit instruit des confidences qu'elle m'avoit faites, & qu'il croyoit dépeindre un peu de moi. — Je lui ai demandé des nouvelles de la santé de milord, de miladi, & de miss Henriette: je lui ai parlé avec cette affabilité familière qui flatte les domestiques: j'ai dit qu'il me paroïssoit un brave & honnête garçon, & que j'aimois beaucoup Betty. — Je l'ai renvoyé sans attendre sa réponse, qui promettoit d'être longue & trop affectueuse. Voilà deux personnes de la maison *Walmore* qui sont à moi, & dont je puis disposer; j'ai pensé à ce qu'il me restoit à faire avec les autres: milord, ce bon vieux lord, m'appartient déjà un peu, je lui plais; il ne seroit point fâché que son fils eût une femme comme

moi : il tient un peu à l'héritière ; mais encore plus à la bonhomie , à la gaieté , à la tranquillité de sa maison qu'il ne peut plus quitter. Mifs Henriette n'a pas un sentiment bien vif sur l'opulence de son frère , & une belle sœur , bonne , aimable , & qui lui apprendra à chanter & à se coëffer , lui conviendra tout-à-fait. — Il n'y a que cette ladi qui est bien véritablement mon ennemie ; elle saura ranger de son parti , son mari & sa fille ; c'est elle qu'il faut combattre ; je parviendrai difficilement à m'en faire aimer. — Que lui importe que son fils soit heureux par sa femme ? Il faut qu'il soit trop riche , qu'il augmente ses terres & ses domaines ? — Je ne puis la vaincre que par la force , & c'est dans le cœur de sir Robert que je dois la chercher : une mère ne peut pas empêcher son fils de suivre son inclination , quand c'est une Camille qui l'inspire. — Un mot de la lettre de sir Robert retentit

41 *Lettres de deux Filles*

encore à mes oreilles, me trouble, m'inquiète : quoi ! il faut réunir la figure, le caractère & la naissance ! Cette naissance est nécessaire à tes sentimens, à ton bonheur ? Tu n'aimes pas encore ; il faut encore te tromper, il faut t'éblouir jusqu'à ce que, dans l'objet de ta passion, tu ne voies que lui, tu ne cherches que lui, & que dans ton cœur il l'emporte sur toutes les circonstances. Il faut affermir ses chaînes, avant que de les essayer. — Que cette fausseté est pénible, cruelle ! Pourrai-je y suffire ? Mon sort tient à rien, si je ne suis que Camille *Bakinson*, si je ne suis pas la nièce d'un lord ? — Eloignons cette idée : amour ! viens à mon secours, tu redouble mon courage. Naissance ! préjugé barbare, je triompherai de toi ! — C'est ce que je pensois encore à ma toilette, lorsque j'ai demandé à Betty si Henri avoit dit quelque chose de nous. — Les domestiques commençoient à croire que sir Robert étoit amoureux de

moi. — Et vous, Betty, le croyez-vous ?  
— Mais, *miss*, *sir* Robert est un charmant homme. — Ce n'est pas ce que je vous demande. — Sans doute *miss* est....  
Vous êtes un enfant, Betty, je vous défends d'en parler ; mais je veux que vous me racontiez tout ce que vous entendrez là-dessus ; j'espère que vous avez assez d'amitié pour moi ? — Oh ! *miss*, de l'amitié : je me mettrois au feu pour vous. — Je vous aime beaucoup aussi, Betty ; & qu'est-ce qu'ils disent donc, les domestiques ?  
— Ils en rient sans rien savoir : *sir* Robert est plus sérieux à table, il ne dit presque rien ; — & elle a dit à Henri que j'allois ce soir chez M. *Welgreen*, avec les demoiselles *Dagby*. Je me sentois une confiance singulière sur cette visite ; j'attendis ces demoiselles avec impatience, & je les vis arriver avec plaisir. Une vieille voiture, bien lourde, de gros chevaux bien lents, une espèce de paysan en cocher, composaient l'équipage. Elles en-



#### 44 *Lettres de deux Filles*

trèrent chez moi , c'étoit la première fois. Juliette eut d'abord vu la toilette, le piano-forté, & tout l'arrangement de ma chambre; l'aînée ne regarda rien, demanda seulement si je leur prêteroïs les livres qu'elle voyoit sur ma table. Pendant ce tems-là sa sœur lorgnoit les lettres & les adresses qui étoient sur la cheminée & dans la glace. Toutes les deux, presqu'en même-tems, me demandèrent d'un air mystérieux, si j'avois de bonnes nouvelles d'Irlande? Je leur dis que j'en avois au contraire de fort mauvaises; je les conjurai de n'en point parler, de me garder le secret sur ce qu'elles savoient. Juliette m'embrassa & me promit amitié & discrétion. Nous partîmes, & arrivâmes après avoir employé une grande heure à faire trois milles. Pendant la route, je vis bien que les gens chez qui nous allions étoient instruits de mon pays & de ma famille; on me dit que M. *Welgreen* étoit fort

honnête envers les étrangers, qu'il avoit des parens en Irlande, & même catholiques. Nous étions attendus : le gros bon homme remua assez vite ses petites jambes pour venir au-devant de nous. Madame *Welgreen* nous reçut avec une espèce de dignité. A l'ordre extrême, à la propreté rigide qui régnoit dans la maison, & dans la chambre où nous fûmes reçues, il étoit aisé de voir que c'étoit la grande occupation de la maîtresse du logis. — Je pris une chaise qui étoit contre le mur, un domestique vint la reprendre, la remit fort exactement à sa place, & m'en donna une autre, destinée, sans doute, à l'usage ordinaire. Le premier quart-d'heure se passa à ouvrir & à fermer les portes & les fenêtres, & à ranger notre assemblée dans une espèce d'ordre symétrique. Je ne m'appercus point d'abord de l'intention ; je fis par mégarde & contre mon ordinaire, toutes sortes d'incon-

46 *Lettres de deux Filles*

gruities : je pouffai une table , je dérangai un fauteuil , j'approchai un cabaret , & à chaque fois un domestique venoit remettre les choses à leur place. Enfin je levai les yeux sur miss Juliette , elle sourioit ; je les portai sur madame *Welgreen* , elle faisoit la mine ; je compris alors , & contente d'avoir découvert un foible , je me hâtai d'en tirer parti ; je louai la beauté de l'appartement , j'admirai l'ordre , la propreté de la maison ; j'assurai qu'il n'y avoit rien de plus agréable , que l'on reconnoissoit à cela le bon goût d'une femme habile , & je dis que le dérangement des meubles annonçoit une liberté qui n'étoit point convenable. Je vis aussi sourire madame *Welgreen* ; elle étoit arrangée comme sa maison , ses cheveux poudrés à blanc , sa coëffure & son habillement bien roides , bien réguliers , & de la plus parfaite symétrie ; ses mouvemens étoient compassés de manière à ne rien déran-

ger, elle y mettoit toute son attention; enforte qu'elle parloit peu & écoutoit encore moins. Nouveaux complimens de ma part sur sa parure; je ne les interrompis que pour parler à M. *Welgreen* de ses jardins, de ses boulingrins. Juliette se pencha vers moi & me dit : vous êtes une coquine : point, dis-je, c'est charité; & nous écoutâmes une assez longue dissertation sur la campagne, sur les gazons, sur les eaux, & aussi l'histoire de deux aventures scandaleuses de Clamstead, que l'aînée *Dagby* favoit fort bien; & ensuite d'un mariage qu'elle vouloit faire. Nous prenions le thé que madame *Welgreen* nous versoit avec un ordre méthodique, charmant, & nous jouissions de cette douce sociabilité dont l'agrément est encore augmenté par les petits soins, les complaisances & les louanges réciproques; nous étions tous contents les uns des autres; nous parlions, nous écoutions,



48 *Lettres de deux Filles*

nous applaudissions, enfin nous avions l'air assez heureux, lorsque l'on entendit une voiture, & un moment après on annonce sir *Westburne*, & ses deux fils. Ils entrent à grand bruit, & il y eut grande reconnoissance, grande embrassade avec M. *Welgreen*. Le père *Westburne* est un homme mis assez cavalièrement; vieillard conservé qui veut cacher son âge, & qui se tient en vivacité: le fils aîné, homme de cour, grand, bien fait, mis très-élégamment, parfumé, important, regardant les femmes avec cette espèce de complaisance qui marque la certitude de leur plaire, parlant peu & cherchant l'épigramme: le cadet, officier sans avoir l'air militaire, court, gros visage, vif, inconsidéré, causant beaucoup, familier, s'adressant aux femmes, voulant en être écouté, & promettant d'en avoir mauvaise opinion. Il fut aisé de faire le portrait de ces trois personnages, au bout d'un

d'un quart-d'heure. Parler de la cour, de la ville & des femmes, fut le brouhaha du premier moment. Bientôt j'eus l'honneur d'attirer leur attention ; le père, dont j'étois éloignée, prit sa lorgnette, la fixa sur moi, sans discrétion, & s'informa de moi à M. *Welgreen*. J'en tendisourdement les mots de *miss* & d'*Irlandoise* ; sourire malin, impertinent de la part de ce vieux scélérat ; les fils ne gênèrent pas mieux leur curiosité, & les voilà tous trois occupés de moi, chacun à leur manière. Le plus jeune, sir Charles, vint sans façon m'affaîner de son babil impitoyable ; il tâchoit de faire rire par ses quolibets, quelquefois plaisans, & qui égayoient fort le reste de la compagnie. — On fut que j'avois quitté Londres depuis quelques mois, & ces messieurs m'adrescoient la parole comme devant savoir ce qui s'y étoit passé alors, & ils me regardoient quand ils parloient de quel-

50 *Lettres de deux Filles*

qu'un de connu. Je vis que mon rôle alloit être difficile ; il y avoit à me défendre , & de la curiosité & des prétentions de ces hommes : j'affectai insensiblement une politesse haute , réservée ; je m'adressois toujours à madame *Welgreen* , & particulièrement aux demoiselles *Dagby* ; je me mêlai assez de la conversation pour faire voir que je savois quelque chose de Londres , & non pour me laisser pénétrer, en témoignant, sans affectation , que je n'avois jamais été dans le monde , & que je l'avois toujours fui. Le sourire insupportable du père *Westburne* , me mettoit dans une véritable colère ; je le haïssois de tout mon cœur. Il y a de ces hommes abominables auxquels il est impossible d'avoir une idée honnête sur les femmes , & l'air de celui-là disoit cent impertinences : il faudroit détruire cette espèce odieuse ; les loix devroient sévir contr'eux ; un tribunal devroit faire rendre compte des



mauvaises opinions , & punir celles qui feroient injustes. Quoi ! parce que je suis femme , un peu jolie , étrangère , que mon nom n'est pas connu , que je suis Irlandoise enfin , il faut que dans ces mauvaises têtes d'hommes , il se fasse des idées impertinentes ? Oh ! comme j'en ferois justice , s'ils tomboient entre mes mains ! J'étois agitée de ces mouvemens de colère & de dépit , & je m'efforçois de les cacher , lorsque j'ai éprouvé une nouvelle émotion : on annonce & je vois sir Robert. D'abord les hommes l'entourent , ils sont amis , ils ne se sont point vus depuis l'année dernière. Après les amitiés & les complimens , on s'est approché des femmes ; je m'étois placée entre les deux *Dagby* , je cachois mon trouble en écoutant avec l'air de la plus grande attention , une histoire que l'ainée me racontoit , & que certainement je n'entendois pas. — Je me préparois à recevoir & à rendre le



52 *Lettres de deux Filles.*

salut de sir Robert. Il faut en imposer, ne rien laisser entrevoir, & deux amans qui s'abordent en public, ont toujours un peu de peine; il faut être faux & caché, & souvent à force de l'être, on ne l'est point du tout: on joue si mal la comédie, quand le cœur voudroit être vrai! Ici elle n'étoit pas difficile; les yeux n'étoient point sur nous, on savoit à peine que je connusse sir Robert, & on ne le soupçonnoit pas de penser à moi; il étoit assez indifférent que j'eusse l'air naturel. Lui ne fut point embarrassé, il m'adressa la parole avec sa candeur & sa naïveté ordinaires; il me dit des choses agréables & obligeantes, d'un ton si naturel, qu'il sembloit qu'il alloit dire sa façon de penser à tout le monde. — Comme la capitale est toujours l'objet de l'attention & de la curiosité de ceux qui n'y sont pas, elle devint le sujet de la conversation, & parmi les personnes dont on parla, j'entendis nom-

mer milord *Belton* & sir *Belfloor*; & voilà pour moi des raisons d'inquiétude, me voilà tourmentée; ce *Belfloor* doit même venir dans ce pays ici. Que je hais, que je déteste tous ces *Westburne* & tous ceux qui viennent de Londres! Cependant on m'en parle, on me fait des questions, les hommes sont autour de moi: ce jeune *Westburne* ne cesse de me dire de ces galanteries que les jeunes gens & les officiers sur tout se croient obligés de dire aux femmes: je craignis peu de leur déplaire, je ne me livrai point à la conversation, je restai dans une réserve bien froide, bien polie; je cherchai souvent les yeux de sir Robert pour y trouver sa pensée ou son approbation. Occupé de la conversation, il faisoit peu d'attention au reste; son maintien étoit celui d'une ame honnête & confiante, qui ne cherche ni à deviner ni à soupçonner, & qui ne s'attend point à l'être: il étoit gai avec cette douceur, cette

54 *Lettres de deux Filles*

discretion qui annoncent l'envie & l'incertitude de plaire; ses manières empressées & respectueuses avec les femmes, n'étoient point compassées sur les petits usages de la ville; la politesse & les grâces lui étoient naturelles, c'étoit ce qu'il pensoit qui dirigeoit ses mouvemens: quelque chose de fin & de tendre dans les yeux & dans la physionomie, achevoit de séduire ceux qui faisoient le sentir: on voyoit que les femmes étoient pour lui des êtres dignes de son estime, son respect étoit sans adulation, & ses regards annonçoient l'honnêteté de son cœur. Le contraste étoit parfait avec les trois hommes de la ville, qui étoient d'une politesse suffisante, d'une gaieté méchante, plus libre que spirituelle, parlant haut, riant fort, des attentions, des respects d'une assurance impertinente: un mouvement inquiet, turbulent, qui assuroit que c'étoit les bons airs de la ville; disant de jolies



choses avec une prétention qui en ôtoit le prix , & des manières qui disent aux femmes qu'on leur plaira quand on voudra , & qui laissent bien voir la petite opinion qu'ils en ont ; enfin , de ces hommes comme j'en ai vu à Londres & sur tout chez mademoiselle Nancy Tomfield. — Pour sortir de cette espèce de tourbillon qui devenoit insupportable , je proposai une promenade , je demandai à voir les jardins & le parc de M. Welgreen : on se lève , les hommes se rassemblent , ils parlent bas , ils rient ; on devine de qui ils s'occupent , mes yeux suivent sir Robert. A sa physionomie qui est alternativement gaie & féroce , il est aisé de voir qu'on lui fait des questions , des plaisanteries sur cette femme qui est étrangère , qui est sa voisine , qui est jolie. Oh ! qu'ils étoient haïssables , ces hommes scélérats ? Une femme est pour eux une victime qu'ils sacrifient à leur méchanceté , à leur amour.



56 *Lettres de deux Filles*

propre: on les écraseroit qu'ils espéreroient encore; & ce sont eux qui séduisent! dont on envie la conquête! qu'on est heureuse de fixer pour quelque tems! Pour moi, je me plairois à les anéantir; mais non, il faut les abandonner à ce peuple de femmes, dont la coquetterie veut du bruit & des arrangemens, qui se vengent de l'inconstance par la légèreté, & qui veulent bien nourrir l'impertinence & la vanité de ces pauvres êtres. Ici mademoiselle Nancy lèvera les épaules, les mots de précieuse, de ridicule, sortent de sa bouche; la pitié, le mépris pour son amie sont dans son ame; j'en appelle à son cœur mieux instruit, mieux écouté. — Le père *Westburne* se détache pour me donner la main; il ne manque pas de me dire de ces galanteries qui sont toujours dans la bouche pour une femme un peu jolie: il ne tint qu'à lui de voir tout mon dédain. Le jeune officier se joint à nous, il se croit obligé

d'étourdir par son caquet de perroquet,  
 il m'adresse ses saillies galantes : un sou-  
 rire froid & quelques sarcasmes de ma  
 part, ne l'arrêtent point, il continue.  
 L'aîné ne trouve pas qu'il soit de sa  
 dignité d'homme délicieux de faire  
 attention à personne ; il marche len-  
 tement, il frédonne, il reste seul en  
 arrière, il se joint par hasard aux  
 demoiselles *Dagby*, qu'il honore de  
 quelques propos bien suffisans, bien  
 communs. — Comme rien ne lioit cette  
 compagnie, insensiblement elle se sé-  
 para, après que l'on eut admiré les gar-  
 zons & la distribution des jardins ; les  
 hommes restèrent ensemble autour de  
 M. *Welgreen* ; Juliette & moi, nous  
 gagnâmes une espèce de labyrinthe ;  
 nous nous assîmes dans un cabinet der-  
 rière lequel passoit une grande allée,  
 dont il étoit séparé par une charmille  
 assez épaisse. Nous parlions de ces hom-  
 mes depuis un moment, lorsque nous

38 *Lettres de deux Filles*

entendîmes les voix de sir Robert & des deux *Westburne*, qui parloient assez vivement : sir Robert avoit le ton sérieux & ferme, les autres rioient, plaisantoient, & arrivés près de nous, le jeune *Westburne* disoit avec des juremens militaires, c'est une histoire ! Une Irlandoise ! Je connois cela, elle est très-jolie, je le saurai bientôt, les femmes ne me. . . . Je n'entendis plus distinctement, & la voix de sir Robert reprit le dessus. — Nous nous regardâmes, Juliette & moi, sans rien dire ; nous nous levâmes & nous nous pressâmes de rejoindre M. & madame *Welgreen*. J'étois trop occupée pour parler, & mon imagination ne laissoit rien échapper de ce qui pouvoit se passer entre ces trois hommes. Dans la confusion de mes idées, celle que je pouvois perdre de l'opinion de sir Robert, peut-être même être anéantie dans son esprit, me tourmentoit. Juliette remarqua mon air sombre ; ces hommes,



lui dis-je en lui serrant la main..... Son air curieux m'embarrassa, je ne pus en dire davantage, & nous rejoignîmes en silence la compagnie. La colère, un désir de vengeance étoient dans mon ame; je me crus assez forte pour me satisfaire, & je me promis d'en saisir la première occasion. — Sir Robert rejoignit la compagnie en même-tems que nous, nos yeux se rencontrèrent, & j'en eus & plus de force & plus d'assurance. Bientôt ces *beaux* de la ville se laissèrent aller insensiblement à plaisanter sur la campagne, sur les occupations, sur les plaisirs & sur ceux qui l'habitent, avec une gaieté lourde & méprisante. — Je ne fus pas de leur avis, & insensiblement ils furent relevés, persiflés, plaisantés, humiliés, avec une légèreté à laquelle ils ne s'attendoient pas. M. *Welgreen*, dans sa joie, me prit les mains, les baïsa, il jura, admira, & me trouvoit charmante. Sir Robert, qui m'avoit



60 *Lettres de deux Filles*

soutenue par des traits d'esprit, pleins de sel, avoit une joie & un contentement que je sus bien sentir. Jamais ces trois *Westburne* n'avoient été traités avec si peu de ménagement & n'avoient paru si petits; leur étonnement étoit plaisant, & la gaieté qui se mit parmi ces campagnards, qu'ils vouloient mépriser, acheva de les abattre. Ce sir Charles n'en fut point découragé, il ne cessa de tourner autour de moi, il redoubloit d'empressement & de propos galans: je vis qu'il s'accommodoit de mes duretés & de mes dédains, & qu'il en prenoit occasion d'être modeste, & que même il s'y exposoit pour être intéressant: alors j'affectai de ne plus le voir & de ne plus l'entendre; je vis en lui un ennemi dangereux & acharné, dont je me promis bien cependant de me défendre. Sir Robert étoit devenu un peu sérieux, j'entendis qu'il disoit, que cet homme étoit bien aimable; alors

promesse dans mon cœur d'écraser la victime à ses yeux : aurai-je aussi la jalousie de sir Robert à combattre ? — Le temps s'étoit couvert, il faisoit craindre de la pluie & de l'orage, ce fut une raison pour s'en aller de bonne heure ; mais partirai-je sans rien avoir de sir Robert ; rien qui me dise qu'il pense toujours de même ? Ne saura-t-il point que c'est lui qui est aimable ? Ces hommes l'auroient-ils empoisonné pour moi ? Déjà nous sommes en chemin pour monter en carrosse ; M. *Welgreen* me donne la main, cet insupportable sir Charles m'entoure encore, & ne me quitte pas. Arrivés à la voiture, on ne veut point laisser aller trois femmes seules ; il se fait des complimens bruyans, on plaïsante ; sir Robert prend ce moment pour s'approcher de moi, pour me dire quelque chose qu'il prononça à peine, que je n'entendis point : mais mon âme fut contente, autant que je le

## 62 *Lettres de deux Filles*

pus ; mon air & mes yeux lui exprimèrent la préférence que je lui donnois sur ces hommes , sur la terre entière. Nous partîmes ; la pluie & l'orage augmentèrent , & nous accompagnèrent jusqu'à la maison des demoiselles *Dagby* , & comme elle duroit encore , elles me proposèrent de rester chez elles jusqu'au lendemain. J'acceptai : trois femmes , qui ont vu trois hommes , ne laissent pas languir la conversation ; l'aînée nous fit voir combien elle étoit flattée de ce que sir *William Westburne* lui avoit adressé la parole : il avoit bien voulu abaisser sa suffisance jusqu'à l'entretenir quelques momens. Pour me coucher , on me conduisit dans une grande chambre , où il y avoit pour tout meuble les quatre murailles , quelques vieilles estampes , trois ou quatre chaises & un grand lit à l'antique. Je témoignai quelque peine de rester seule dans cet appartement. Juliette me proposa de



passer la nuit avec moi, je l'acceptai en l'embrassant. Dès que nous fûmes seules, il y eut entre nous amitié & confiance; elle me parla de sir Robert, elle me dit qu'elle avoit remarqué qu'il avoit l'air occupé, qu'il me regardoit quelquefois d'une manière à lui faire croire quelque chose. Comme il avoit aussi beaucoup parlé à Juliette, je rejetai la remarque sur elle. Mais, lui dis-je, ma chère amie, ce que je vois bien, & je ne me trompe pas, c'est votre cœur qui est occupé, qui renferme quelque chagrin, quelque secret qui affecte votre vie: souvent vous avez l'air sérieux, distrait; vous étouffez vos soupirs; c'est avec une amie que vous devez chercher à vous soulager: l'attachement que j'ai pour vous, la sympathie qui nous a liée dès le premier moment, doit vous donner de la confiance. Alons, chère Juliette, versez votre ame dans la mienne, vous n'en trouverez



#### 64 *Lettres de deux Filles*

jamais de plus tendre & de plus sincères — Elle baissa les yeux, ils se remplirent même de larmes, elle ne répondit que par des sanglots. Oui, dites-le moi, continuai-je en la serrant dans mes bras, ce secret de votre cœur, il sera enseveli dans le mien, & deux amies peuvent se consoler. Quelqu'homme, sans doute : ces abominables hommes ne vivent que de nos maux. Ah ! oui, dit-elle en soupirant, un homme ; hélas ! je ne savois pas qu'il falloit les craindre & les haïr. — Nous nous assîmes, & après des expressions très-vives de regrets & de chagrin, elle commença son histoire ; je l'ai écrite comme je m'en suis souvenue, & on la lira si l'on veut. — La nuit étoit fort avancée, & l'histoire n'étoit pas finie : nous nous couchâmes ; elle la continua le lendemain matin, & nous fîmes ce que les femmes font toujours trop tard, des réflexions, des raisonnemens. Je la consolai, je lui donnai des espérances

& du courage ; sur-tout , je n'abusai point de son aveu & de sa confiance , pour la condamner , pour lui donner des conseils humilians & contre son cœur ; souvent je mêlai mes larmes aux siennes ; je l'exhortai à se livrer au bonheur dont elle jouissoit actuellement , & à espérer encore de l'avenir. Nous nous promîmes une amitié éternelle. Cette confiance lui rendit un peu de calme & de gaieté ; sa sœur s'en aperçut ; elle nous dit , que depuis longtems , elle ne lui avoit vu un air aussi calme & aussi tranquille le matin. Je crois que pour les âmes malheureuses , c'est le matin qui est le tems cruel ; l'esprit plus reposé , moins distrait par les objets du jour , se porte avec vivacité sur ce qui l'affecte ; les idées sont sans illusion , & les craintes & les tourmens sans ménagemens : c'est au retour du jour qu'il faudroit au malheureux des amis consolans & compâssans : & vous , âmes heureuses &

## 66 *Lettres de deux Filles*

tranquilles, dont le sommeil n'est point troublé par les peines & les inquiétudes, que la paix attend au réveil, & qui du repos passez aux jouissances, que votre bonheur se répande au moins sur ceux qui vous entourent ! Une fois, peut-être, je le connoîtrai ce bonheur : mais, dieux ! — Nous déjeunâmes assez gaiement ; nous renouvelâmes en trio nos protestations d'amitié ; j'admirai l'ordre, l'économie & l'aisance de la maison ; j'enviai le bonheur dont on paroissoit y jouir. — Il est vrai, dit l'aînée *Dagby*, que nous serions assez heureuses si ma sœur, — oui, dis-je, en l'interrompant, elle a ses chagrins ; vous avez bien fait, chère miss, de n'en point avoir, il faut un peu supporter les siens, ils passeront. — J'ai eu les miens tout comme une autre, reprit-elle avec humeur ; mais ma sœur est toujours-là avec son malheur, elle ne fait pas le quitter. — Nous rîmes de sa petite co-



lère , & aussi des chagrins qu'elle avoit su oublier. Je retournai chez moi avec le besoin de penser & d'être seule : c'étoit ce même soir que je devois aller chez les *Walmore* , & j'avois assez à penser ; je ne cessai de m'en occuper. Je me rappelois les derniers mots de sir Robert , je relisois sa dernière lettre ; j'étois absorbée dans les réflexions , lorsque Betty vint m'annoncer le docteur *Jackson*. Je parus étonnée de ce que ce bon vieillard se donnoit la peine de venir chez moi. — Lorsque je fus avec lui , & après les premiers complimens , je lui reprochai d'avoir été si longtems sans me faire de visite ; il me fit quelques excuses que j'acceptai bien vite. Je crus m'appercevoir qu'il mettoit dans ses discours & dans ses manières , plus de respect & plus de considération qu'à l'ordinaire ; il s'inclinoit à chaque réponse , il avoit toujours l'honneur de me dire , il eut celui de m'ap-



68 *Lettres de deux Filles.*

prendre qu'il avoit parlé de moi à miladi *Walmare*, & qu'il lui avoit montré ma lettre. Dès qu'il s'agit de ces faussetés, le cœur me bat horriblement; l'air tranquille en est une autre qui est moins difficile. Il avoit montré ma lettre, tout avoit été communiqué à milord, & d'abord il avoit voulu écrire à ses connoissances de Londres, & il avoit fait la lettre tout de suite; mais miladi avoit réfléchi que peut-être la réponse me retiendrait ici plus que je ne voudrois, qu'elle ne voyoit pas qu'il y eût rien de bien fâcheux pour moi, ni de bien pressé dans ce moment, que je devois toujours rejoindre mes parens, & qu'alors s'ils avoient besoin de protection & de recommandations, on me les accorderoit avec plaisir; & en conséquence elle ne feroit point partir la lettre de milord. De plus, sir Robert avoit pris le bon ministre en particulier, lui avoit parlé de moi avec de grands

éloges ; & beaucoup d'intérêt & d'affec-  
tion ; il avoit dit fort vivement qu'il  
seroit très-fâché que l'on me fit quelques  
chagrins , qu'il s'en prendroit à tout le  
monde , & il m'avoit recommandée à  
lui bien particulièrement. Je compris  
alors d'où venoient les nouveaux respects  
du bon homme ; je lui répondis avec  
affabilité & confiance : je trouvai que  
miladi avoit raison ; j'acceptois ses offres  
avec reconnoissance, il étoit possible que  
mes parens n'en eussent aucun besoin ;  
ce que je saurois bientôt , lorsque je se-  
rois auprès d'eux ; je me trouvai heu-  
reuse d'être si bien recommandée & à  
un ecclésiastique qui avoit autant de mé-  
rite & de vertu que lui ; j'ajoutai , pres-  
que les larmes aux yeux , que c'étoit un  
grand bonheur pour tout le canton d'avoir  
un aussi bon pasteur. Je redemandai ma  
lettre , il me la rendit ; alors d'un ton  
doux & patelin , il me dit , qu'il étoit  
bien fâché que miladi eût autant d'a-

70 *Lettres de deux Filles*

version pour les Irlandois , que dans ce pays on pensoit assez comme elle , que je ne devois pas m'attendre à beaucoup d'agrémens , que l'on se défoit toujours des étrangers , & qu'une personne de mon rang ne devoit pas y rester long-tems , sur-tout sur le pied où je m'y étois établie , que je risquois que souvent on ne me rendît pas ce qui m'étoit dû. — Je reconnus là les instructions de la mère de sir Robert : j'approuvai , je remerciai , j'admirai son esprit , son excellent caractère ; je dis au ministre que je le regardois comme mon père , que je profiterois de ses conseils , & aussi de ceux de miladi ; que cependant je ne demandois rien , je n'exigeois rien de personne ; que dans le fond je pourrois me passer de tout le monde , & que quelque fâcheuse que fût ma situation , j'étois encore en état de rendre plus de services que je n'en avois à attendre ; que je ne voulois inquiéter personne à



mon occasion , & qu'il viendrait peut-être un tems où l'on seroit bien aise que je me ressouvinsse de ceux qui m'auroient traitée comme je méritois de l'être. Le pauvre docteur redoubla encore de complimens doux & soumis, de protestations d'amitiés & d'offres de services : je continuai à le caresser avec l'air de la protection , & nous nous séparâmes sans nous aimer beaucoup , mais en nous craignant un peu réciproquement. — Je vis que ce qu'il lui en imposoit le plus , étoit ce qu'avoit dit de moi sir Robert : hélas ! c'est lui qui est toute ma force , c'est lui qu'il faut opposer au monde entier : mais son cœur est-il assez enflammé , son esprit assez fasciné , son ame assez enchaînée , entraînée ? Les ennemis se multiplient , ces hommes de Londres , ce *Belfloor* , qui doit venir , que l'on peut consulter , qui peut me connoître : nouveaux tourmens , nouvelles inquiétudes. — Je vou-



72 *Lettres de deux Filles*

Jois en écrire à mon amie Nancy. Je voulois lui demander des informations sur cet homme, & recommander à son esprit, à son adresse, ce qu'il faut faire pour détourner l'orage; entr'elle & milord *Belton*, ils le pourront sûrement, mais elle ne se soucie plus de mes lettres, elle m'a peut-être oubliée, je ne veux point me rappeler à elle par de nouvelles peines : j'attendrai que son amitié revienne à moi, j'y compte encore & je puis attendre. Je m'étois préparée pour aller chez les *Walmore*; je me reposois & j'attendois l'heure. L'ame remplie de ces idées, Betty & sir Robert entrent presqu'ensemble; Betty veut parler, il l'en empêche, en disant qu'il a toujours la même indiscretion pour venir chez moi, mais qu'il craint la réflexion, & qu'il ne veut pas m'en donner le tems : d'ailleurs, il n'aura point l'honneur de me voir chez milord & il veut l'avoir ici. — Betty étoit res-

sortie,

sortie, avoit fermé la porte, & le voilà assis sur cette même chaise, la table entre lui & moi. Je voulus articuler des complimens, des plaintes, je ne pus articuler une phrase entière. — Il m'interrompit : je ne fais, mifs, dit-il, comme il se fait que lorsque je suis loin de vous, j'ai mille choses à vous dire, mille choses bonnes, raisonnables, & que vous pourriez entendre, & quand je suis-là je n'en trouve pas une : vous êtes la première personne qui m'ait empêché de parler quand je le voulois. — Quoi, monsieur, voulez-vous revenir au sujet de votre lettre ? — Y revenir, mifs ? Je ne l'ai jamais quitté, je ne le quitterai jamais ; ce que j'ai pensé, je le penserai toujours, quand je devrois être malheureux le reste de ma vie ; mais ce n'est pas de quoi il s'agit, je voudrois savoir, je veux vous demander, & dites-le moi je vous en conjure, adorable mifs, n'aurez-vous jamais pour

74 *Lettres de deux Filles*

moi que de l'indifférence? — Je ne répondis point ; les yeux baissés , je restai immobile. Il se jeta à genoux devant la table ; il prit une de mes mains : — Au nom du ciel , au nom de mon bonheur , continua-t-il avec transport , dites-le moi , votre cœur est-il occupé ? ne puis-je y prétendre ? Dédaignez-vous mes sentimens & mes soins ? — Mais , monsieur , que voulez-vous savoir ? Laissez mon cœur cacher , étouffer tout ce qu'il sent ; & que voulez-vous d'une pauvre étrangère qui se reprocheroit..... Je portai mes deux mains sur mes yeux , & je ne pus en dire davantage. — Ah ! mifs , ne vous reprochez que votre indifférence , qui me coûtera la vie ; je vous connois à peine , sans doute ; avec tant de charmes , à votre âge , vous ne devez pas être libre. — Il est tout simple , monsieur , lui dis-je , avec beaucoup de sang-froid , que dans la situation où je suis , vous donniez



un libre cours à vos conjectures : tout est contre moi ; votre présence même ici, dans ce moment, ne doit pas vous prévenir en ma faveur. A quoi sert l'innocence, quand le sort est contraire ? Je n'ai connu jusqu'ici que la retraite & le malheur, personne encore ne m'a fait entendre..... Mais je ne veux point parler de moi, vous ne devez point chercher à me connoître ; trop de choses nous séparent..... Rien que votre indifférence, je vous le jure, miss, rien autre ; je ne veux connoître que vos sentimens, dites-les moi comme à un ami, ou je les croirai comme un amant. — Quoi qu'il en soit, miss, je vous aime, je ne puis être heureux sans vous ; je veux travailler à mon bonheur, je n'y renoncerais que lorsqu'après avoir obtenu le consentement de mes parens, vous y renoncerez vous-même ; je le jure ici à vos pieds, & j'en fais serment sur cette main, qui décidera de mon

76 *Lettres de deux Filles*

fort ! — Au nom de Dieu , lui dis-je , n'abusez pas du pouvoir que vous pouvez avoir , respectez ma retraite , ma solitude , & n'empoisonnez pas le peu de douceur dont je jouis ici , & cela peut-être pour mon malheur & pour le vôtre. . . . . Je comprends , mîs , vous ne voulez pas que je vienne ici souvent : je respecterai votre volonté , mais aussi accordez-moi ce que je vous demande , continuez à vous faire connoître , à vous faire aimer de mes parens ; ils vous craindront , sans doute , ils vous craignent déjà peut-être. — Mais votre prochain départ , dont vous pouvez toujours parler , l'amitié que ma sœur a pour vous , l'état de mon père qui vous aime & qui demande des ménagemens , tout cela peut balancer leurs inquiétudes : ce n'est pas les tromper que de leur faire connoître le seul moyen de voir leur fils heureux ; je ne vous demande que cette seule grâce ; si votre indifférence

trionphe, vous en ferez toujours la maîtresse, *miss*. — Vos procédés généreux, votre délicatesse, persuaderoient vos sentimens, *mon sieur*; sans doute que je devrois avoir la générosité de faire croire mon indifférence. Ah ! ne soyez jamais malheureux & laissez-moi. . . . . Oui, *miss*, je vais vous laisser aller chez mon père. Je vous dirai seulement encore que *sir Charles Westburne* me parla hier beaucoup de vous; il vous trouva si belle, si aimable ! il paroît vivement affecté; c'est un jeune homme charmant, il a beaucoup d'esprit, & quoiqu'il soit le cadet de la famille, il sera fort riche. — Il est votre ami, dis-je, c'est la seule recommandation. . . . . Mais je suis un monstre, reprit-il, j'oublie de vous parler de ce qu'il y a de plus intéressant pour vous, *miss*; cette lettre dont je vous ai dit quelque chose, que le docteur *Jackson* a apportée à mes parens, il me l'ont montrée, elle m'a extrêmement



78 *Lettres de deux Filles*

touché, vous le croyez-bien ; je pense plus au bonheur que vous pouvez faire, qu'aux malheurs qui vous arrivent : je les partage, mais je ne m'en afflige peut-être pas beaucoup. Je ne fais même si je ne voudrois pas que vous fussiez bien malheureuse ; vous voyez, miss, que j'ai plus de franchise que de délicatesse. — Mon père & ma mère n'ont point été d'accord sur cette lettre : milord a d'abord voulu écrire à Londres à un de ses amis ; miladi s'y est opposée, sous prétexte d'attendre des informations plus détaillées, & de pouvoir mieux vous rendre service quand vous seriez à Londres ou en Irlande ; elle en a même retenu la lettre de milord. J'aurois voulu, miss, vous rendre service au prix de mon sang & de ma vie ; mais j'ai cru devoir ne rien témoigner, & tout ce que j'ai pu faire, c'est d'écrire à un de mes amis, sir *Belfloor*, qui a quelques relations avec un secrétaire de mi-

lord North ; il peut savoir l'état des choses, il me répondra bientôt, ou peut-être il me répondra fort mal ; il est trop occupé du train de la cour & des femmes, pour en avoir le tems ; mais je lui ai cependant extrêmement recommandé de ne rien négliger ; je vous montrerai ce qu'il m'aura écrit. En attendant, soyez tranquille, adorable miss, vos amis tâcheront de vous faire oublier vos chagrins, ou plutôt oubliez tout & cherchez ici un nouveau pays, & une nouvelle famille. — Oh ! comme mon ame fut oppressée ! Je ne pouvois répondre que par des soupirs ; il en fut touché, il me prit les mains encore, il répéta ses sermens, ses protestations. Le peu de mots que je pus proférer le confirmèrent dans ses idées, & ne diminuèrent pas ses espérances : je lui vis un air content & satisfait que je me reprochois, & qui cependant me faisoit plaisir. — C'étoit l'heure de faire la visite

80 *Lettres de deux Filles*

projetée; j'appelai Betty, & je me fis suivre par Tom, qui se trouva chez lui dans ce moment: sir Robert m'accompagna quelques instans, nous nous entreînmes des personnes que nous avions vues la veille; il revint quelquefois à sir Charles, & il me quitta en me recommandant ses parens, & le plan qu'il avoit tracé. Je pensai bien plutôt à cette lettre écrite à *Belfloor*, & j'en eus de vives inquiétudes: je vis sir Robert détrompé par d'autres que par moi, j'allois donc devenir à ses yeux un être vil, ambitieux, intéressé, trompeur, & le mépris prendra dans son cœur la place de l'admiration & de la passion. Il me sembloit que la terre s'ouvroit sous mes pas: cruelle fausseté, tes poisons sont amers! La vérité a aussi les siens, & l'une ou l'autre devoit déchirer mon ame. Il faut se confier au hasard & compter quelquefois sur lui. J'eus le tems de réfléchir, & la force de calculer que la réponse de



ce *Belfloor* ne pouvoit pas venir si vite, & que tout au plus elle annonçeroit une ignorance parfaite. Je pouvois bien espérer que cette affaire seroit inconnue au commis auquel on s'adresseroit : d'ailleurs, mon amie Nancy viendra à mon secours, elle s'informera, elle m'avertira de ce qu'il y aura à craindre, & je puis compter sur son adresse. — J'arrivai à la maison sans avoir ouvert la bouche, au grand étonnement de Betty, qui, je crois, m'avoit quelquefois adressé la parole ; j'entendis seulement qu'elle trouvoit que je marchois fort vite. Dès que j'entrai dans le salon, M. *Welgreen* qui y étoit, vint au-devant de moi avec empressement ; il m'appela d'abord son héroïne, il vanta le courage & l'esprit avec lequel j'avois battu les gentilshommes de la ville. La conversation s'engagea sur la vie de la campagne ; milord & lui parlèrent de leur bonheur, des peines de leur jeunesse,

82 *Lettres de deux Filles*

& du repos qu'ils goûtoient loin de la capitale; milord admiroit ses enfans, sa famille, les gazettes & les papiers publics; M. *Welgreen*, ses jardins, son parc, & ils jouissoient l'un & l'autre de ce qu'ils préféroient à tout; ils avoient l'air content & heureux. J'appuyai leur sentiment, & je dis, que les habitans de la campagne seroient trop heureux s'ils ne pensoient jamais à la ville, & s'ils ne s'en laissoient pas imposer par ceux qui en viennent. M. *Welgreen* sauta sur sa chaise, se frotta les mains de joie, dit que j'étois un ange charmant; milord me dit: vous y retournerez, cependant bientôt à la ville; je répondis que je n'avois que des chagrins à y attendre, que tout mon désir étoit de passer ma vie dans la campagne de mon père où je me proposois de me rendre sous peu. Il voulut savoir où elle étoit, par où on passoit pour y aller, & il se mit à parcourir les provinces où

la campagne est la plus belle. J'étois embarrassée de ma réponse ; heureusement M. *Welgreen* demanda à demi-voix, quand reviendrait miladi *Dannings* avec sa fille ; milord lui répondit dans six semaines ; j'espère, reprit le premier, que sir Robert se décidera bien vite, ce sera une affaire bientôt faite, toutes les convenances s'y trouvent. Vous savez, ajouta-t-il en s'approchant de son oreille, qu'il est un peu mon fils : nous aurons beaucoup de plaisir, & la noce se fera précisément dans le tems que les gazons sont les plus beaux ; je vous invite, miss, il ne faut pas nous quitter avant cette fête. — Ce furent tout autant de traits qui me percèrent le cœur, & la tristesse s'empara absolument de moi : cependant on but le thé, & ensuite je chantai quelques airs avec miss Henriette ; milord & M. *Welgreen* furent enchantés de ma voix, & des chansons. Miladi n'avoit pas



84 *Lettres de deux Filles*

voulu écouter, elle s'en étoit allée. Lorsqu'elle rentra je m'approchai d'elle, je cherchai à lui dire les choses les plus flatteuses qu'il me fut possible; elle voulut me parler de ce que lui avoit dit le ministre; je l'interrompis, en disant, que je les priois de n'y plus penser, que bientôt je quitterois ce pays: alors sa physionomie se dérida, elle m'embrassa avec une affection que je ne souhaitois pas dans ce moment; je m'en allai, & j'emportai de cette maison une tristesse sombre, dont il ne me fut pas difficile de me rendre raison. — Cette famille étoit heureuse, & leur fils, en suivant leurs intentions, qui étoient bonnes & raisonnables, devoit les rendre plus heureux encore; je jouissois de leur bonté, de leur hospitalité, & cependant j'allois porter le trouble & la division parmi eux: je murmurai contre le sort, contre la vie & aussi contre l'amour qui s'accorde si bien avec les cir-

constances pour faire des malheureux ; chaque réflexion augmentoit ma tristesse & mon tourment : ce mariage si bien arrangé , si bien espéré , & qu'il faut détruire , tant de faussetés qu'il faut employer encore. Oh ! j'étois bien malheureuse ! Je passai la nuit dans des angoisses cruelles ; je ne m'endormois que pour avoir des idées & des songes plus cruels encore ; j'appelois , j'invoquois sir Robert , & je le repoussois avec effroi ; j'aurai donc , disois-je , éternellement à combattre , & mon cœur & mon esprit , & mon ambition & mes sentimens ; certainement j'y succomberai. Le lendemain il fallut du mouvement à mon agitation , je m'habillai avec l'activité de la fièvre ; j'entendis sonner pour le sermon , je fus à l'église ; tout le monde me parut si tranquille , qu'il me sembloit que l'on insultoit à ma situation : je haïssois l'assemblée entière ; chaque être étoit pour moi une masse insensible

## 86 *Lettres de deux Filles*

que je méprisois , & ce mariage , qui ne me quittoit point , que je voyois bénir dans cette église , devant cette chaire , en présence de ce peuple dont je voyois la joie ; alors le trouble étoit à son comble , & je retenois mes larmes avec peine : le service me paroissoit d'une longueur insupportable ; j'étois jalouse de ces mortels heureux qui pouvoient prier en paix , qui osoient demander & espérer : j'enviois le sort du plus malheureux. — Enfin je sortis ; je marchois avec précipitation , oubliant Sara , Betty & Tom qui m'avoient accompagnée. Bientôt j'apperçois à côté de moi sir Charles *Westburne* , l'air humble , timide , les yeux attachés sur les miens , cherchant à m'aborder & à me suivre dans le chemin ; sa présence me révolta , j'appelai brusquement les *Wilson* , & je doublai le pas pour le fuir. Réfléchissant ensuite que cette impolitesse pouvoit être interpré-



tré différemment, je m'arrêtai, je me retournai pour lui dire que j'étois incommodée, que l'air me faisoit du mal, & que j'étois pressée de regagner la maison : j'espérois m'en être dé faite ; il me regarda avec un air d'étonnement, & il me suivit de loin. Le chemin me parut d'une longueur extrême, & j'arrivai chez moi fatiguée comme si j'avois fait un grand voyage. Un moment après les demoiselles *Dagby* qui avoient été à l'église, & que je n'avois point vues, vinrent chez moi en passant ; elles avoient été étonnées de la précipitation avec laquelle je m'étois enfuie, & elles me trouvèrent si accablée, qu'elles me crurent très-malade. Je les rassurai, & je tâchois de reprendre un peu de calme lorsque je vis entrer sir Robert : l'émotion fut si forte, qu'elle me causa une espèce d'évanouissement. On s'empresse de me secourir ; sir Robert consterné, court, va, vient, ap-

38 *Lettres de deux Filles*

pelle, pousse des cris; je reviens à moi, mis Juliette me serre la main, & me dit à l'oreille : il y a quelque chose, mis Camille. Je mis ma tête contre son sein, je ne pouvois parler, j'aurois voulu me cacher entièrement dans ses bras; j'étois moi-même étonnée de mon état extraordinaire; je fis un effort pour en sortir. — Betty vient annoncer sir Charles *Westburne*, il entre en même tems qu'elle, il avoit trouvé le carrosse des demoiselles *Dagby* à la porte; & il avoit vu entrer sir Robert; il en faut moins pour rendre un jeune officier indiscret, il avoit cru pouvoir entrer & me faire sa visite le matin. — Je dis que je me trouvois fort mal; je passai dans mon cabinet; Juliette m'y suivit, je la priai de dire que j'étois malade, que je ne pouvois voir personne; elle s'en alla en me disant qu'elle reviendrait le soir, que sûrement j'aurois quelque chose à lui dire. — J'entendis le

Jeune *Westburne* rire en sortant avec sir Robert. — Quand je fus un peu rendue à moi-même, j'eus honte de tout ce qui s'étoit passé, & sur-tout d'avoir été si peu maîtresse de mon imagination & de ma sensibilité; je méprisois, je maudissois ma foiblesse, & je commençois à désespérer de mes forces. Quoi? parce que j'aime, parce que mon cœur est occupé, quelques femmes, quelques hommes, une famille m'effraient? Mais je vais porter le chagrin & le trouble dans celle de sir Robert, il sera malheureux; c'est son père, sa mère, ses amis qui seront animés contre moi, intéressés à me persécuter, à me détruire; c'est ce *Belfloor* sur-tout, qui viendra insolément déchirer le voile dont je me suis enveloppée: je me vois nue au milieu d'eux, je les vois tous s'empresse de me couvrir d'opprobre & de mépris. Quel triomphe pour ces hommes cruels, quelle joie pour ces femmes méchantes!



98 *Lettres de deux Filles*

Et toi, sir Robert, arbitre de ma vie; ton cœur fera déchiré, mais il ne sera plus à moi, mais je serai méprisée, haïe, mais tu seras perdu pour moi! Mon ame étoit dévorée d'angoisse & de chagrin; j'étois horriblement tourmentée; je craignis que ma santé ne pût y résister, & j'eus peur de voir renaître les maux dont j'étois à peine guérie; il me falloit du repos, je résolus de m'y livrer pendant plusieurs jours, & je pris le parti de m'enfermer, & de ne voir personne. Je verrai l'effet de mon absence, & je me conduirai en conséquence; ce sera une petite épreuve pour sir Robert, il faut essayer de faire souffrir son cœur, & de plus, je dois paroître vouloir le détacher de moi. Aujourd'hui les intentions de ses parens me sont connues, mes sentimens seroient peu délicats si je ne le fuyois, si je m'opposois à leur dessein, & si je ne faisois même des efforts pour en

détruire les obstacles : c'est lui sur-tout qui doit connoître ma façon de penser généreuse. Je me déterminai donc à vivre quelque tems dans la solitude ; la coquetterie vint à l'appui de cette résolution : les secousses que j'éprouvois, les inquiétudes qui me rongeoient, en dérangeant ma santé, altéroient aussi mes traits ; je maigrissois, j'allois peut-être devenir laide ; je devois prévenir ce malheur, & rien n'étoit plus propre que le repos ; quelques jours d'absence & de privation me rendront peut-être plus belle aux yeux de sir Robert, & il fut décidé que je serois quelques tems sans le voir : ce fut-là le résultat de mes longues réflexions. — Betty étoit venue plusieurs fois auprès de moi, elle étoit en peine de l'état d'abattement où elle me voyoit ; elle le dit à sa mère, & toutes les deux vinrent me presser de prendre quelque chose pour ma santé ; je leur dis qu'il ne me falloit que du

92 *Lettres de deux Filles*

repos & de la tranquillité, & que je vou-  
lois être seule. Elles revinrent peu de  
tems après pour me solliciter encore  
de prendre quelque nourriture; plus  
calme & plus tranquille, je sentis que  
j'en avois besoin; je leur témoignai  
combien j'étois sensible à leurs soins,  
je les louai de leur attachement pour  
moi, & j'acceptai leurs offres. — Lors-  
que je me trouvai seule avec Betty, je re-  
vins à l'objet de toutes mes pensées, je lui  
parlai d'Henri, je voulois savoir ce qu'il  
avoit dit, ce qu'il avoit appercu; elle ne l'a-  
voit point vu depuis la dernière fois que  
nous avions été chez milord *Walmore*; on  
n'avoit point parlé de moi: je lui avouai  
qu'il m'importoit de savoir ce qu'on pen-  
soit de sa maîtresse, je lui recommandai  
de le savoir de Henri qui pourroit l'infor-  
mer de ce qu'il entendroit dire; elle me  
promit bien vite de ne pas y manquer, &  
elle devoit le voir le lendemain; elle  
mit dans sa réponse plus de finesse que



Je ne voulois ; elle avoit l'air de savoir & de croire beaucoup trop ; mais son intérêt est lié au mien , & je puis compter sur sa discrétion sans m'abaisser à lui demander , & sans lui faire d'autre confiance. — Le soir nous en parlions encore lorsque Sara vint nous interrompre , en disant , que sir Robert étoit venu s'informer de ma santé , & qu'il demandoit à me voir. Le premier mouvement en conséquence du parti pris , fut de refuser. Réfléchissant ensuite qu'il valoit mieux le lui apprendre moi-même , je dis à Sara de le faire entrer ; je voulus que Betty restât dans la chambre pendant la visite , & je l'occupai à quelque chose qui l'y retint. Hélas ! tout cela n'étoit qu'une adresse suggérée par l'envie que j'avois de voir sir Robert , & de jouir de l'effet que produiroit sur lui ce que j'avois à lui dire ; & la présence de Betty , je la voulois par une suite de la défiance qu'il convient d'avoir

94 *Lettres de deux Filles*

pour un homme qui a dit une fois qu'il aime, & dont il faut gêner la liberté, quand on craint de ne pas témoigner assez d'indifférence.—Sir Robert exprima d'abord avec une vivacité charmante, toute sa sensibilité sur l'état où il m'avoit vue le matin, & sur celui où il me voyoit encore: il me jugeoit très-malade, il s'affligeoit, se désoloit, en demandoit la cause, il maudissoit tout ce qui pouvoit l'être; sa vie même, s'il pouvoit croire m'avoir donné quelque chagrin. Sa voix annonçoit alternativement l'attendrissement & la colère. Je laissai exhaler les premiers mouvemens, je le regardois, je répondois quelques mots; ensuite, l'ayant fait asseoir, je le priai d'être plus tranquille sur mon compte; je l'assurai que si je souffrois, je ne m'en prenois à personne: que d'ailleurs, j'avois moins de maux que de fatigue des visites & des courses que j'avois faites les jours

précédens; que ma santé encore foible, en avoit été éprouvée, & qu'il ne me falloit que quelque jours de repos. J'ajoutai d'un ton très-grave, que le monde ne me convenoit point, que je ne voulois voir personne, & que je voulois vivre seule; que les politesses & les amitiés de milord & de miladi me touchoient & m'affectoient, que je craignois d'en abuser, & que je voulois y renoncer, me promettant cependant de leur en témoigner ma reconnoissance. — Vous voulez donc, me dit-il avec une vivacité qui me fit croire que la présence de Betty n'étoit pas nécessaire, & qui me força de lui donner une commission qui l'obligea de sortir: — Oui, miss, reprit-il dès qu'elle fut sortie, vous voulez me faire haïr mon père, ma mère, la nature entière; je le vois, vous êtes cruelle, barbare, vous vous jouez des sentimens que vous inspirez; vous aurez du moins

96 *Lettres de deux Filles*

à vous reprocher mon malheur, quelque chose de plus peut-être; cependant je ne voulois que le bonheur de tout le monde, je ne veux point du mien sans cela; je saurai mourir, je saurai vivre malheureux même s'il le faut. Je lui dis que je n'étois point en état d'entendre parler aussi vivement, & que s'il ne vouloit pas se calmer, s'il ne pouvoit être raisonnable, je ne pourrois ni l'écouter ni lui répondre..... Raisonnable? reprit-il avec une tranquillité forcée, qu'est-ce qu'il y a de plus raisonnable que de chercher à ne point faire de malheureux? Il n'y a qu'une manière pour moi de ne pas l'être, & si je ne savois pas que mes parens y trouveront leur propre satisfaction, je ferois y renoncer aussi bien qu'à la vie. — Mais, mifs, dites-moi que vous rendrez mes parens malheureux, dites-moi que votre ame douce & cruelle ne saura pas vivre avec eux; dites que  
votre

votre  
esprit  
sur to  
le pla  
que v  
de to  
vous;  
mome  
j'ai po  
il ma  
aller  
mond  
de m  
un pè  
est vi  
attend  
vienn  
le qui  
vivre  
rier,  
cela la  
le ciel  
fait,  
To



vosre caractère angélique, que vosre esprit, & vos talens ne verferont pas sur tous les jours de leur vie, la paix, le plaisir & le contentement; dites-moi que vous serez insensible au bonheur de toute une famille qui dépendra de vous; prouvez-moi tout cela, & dès ce moment je renonce aux sentimens que j'ai pour vous, je les étoufferai, dût-il m'en coûter la vie. Je ne puis aller vivre dans la capitale, dans le monde & les plaisirs, & laisser loin de moi dans la province, des parens, un père respectable que je chéris, qui est vieux, infirme, isolé; je ne puis attendre dans la dissipation que l'on vienne m'apprendre sa mort; je ne le quitterai point, je suis heureux de vivre près de lui. Ils veulent me marier, ils m'en pressent, ils mettent à cela la consolation de leurs vieux jours: le ciel amène près de nous un être parfait, une femme adorable, je la vois,

98 *Lettres de deux Filles*

j'en suis frappé, j'éprouve de ces coups de sympathie dont je ne me croyois pas susceptible, que je regardois comme fabuleux : cependant je m'en défends, j'examine, j'appelle ma raison ; mais plus j'examine, & plus j'enfonce le trait dans mon cœur. — Enfin, mis, je vous le répète avec le sang-froid & la raison la plus éclairée, vous seule pouvez faire mon bonheur, vous seule pouvez faire celui de mes parens, & si je me trompe sur votre cœur & sur votre ame, que ce soit la seule raison que vous m'opposiez, ayiez la franchise de le dire; vous en êtes capable..... Il s'arrêta; il me regardoit avec des yeux brûlans d'impatience & d'inquiétude; sa physionomie peignoit le désespoir d'une manière si touchante, que mon ame en étoit pénétrée; je savois bien en jouir, ce n'étoit pas sans souffrir, mon cœur voloit au-devant du sien : mais il falloit étouffer tout ce

que je sentoïis , cacher tout ce que je pensois. — Après un moment de silence : Monsieur , lui dis-je , comprenez-vous combien je pourrois être malheureuse , si mon ame se pénétoit d'un sentiment qu'il fallût sacrifier aux circonstances , si , touchée de votre délicatesse , de vos procédés généreux , je me livrois à ce qu'ils peuvent inspirer : j'ai de la force encore , laissez-moi l'employer à écarter de votre famille le trouble & le chagrin , c'est ce que je dois à vous , à la reconnoissance ; c'est ce que je veux entreprendre. . . . . Il voulut m'interrompre , & parler avec vivacité ; je témoignai que je souffrois , & ne voulois plus rien entendre : il fit alors un effort pour parler doucement. Eh bien ! oui , mîs , dit-il , je vous fais souffrir , je n'en dirai plus qu'un mot : quoi que vous fassiez , jamais je ne sacrifierai mon cœur aux convenances , c'est vous que j'aime , & je n'irai

point me lier pour la vie à une autre femme ; c'est donc vous qui nous rendrez tous malheureux , c'est votre indifférence qui en fera la cause , & cela est si vrai , que je vais parler de vous à mes parens , & leur déclarer que s'ils veulent me marier , vous êtes la seule femme que je veuille pour mon épouse ; vous ferez ensuite ce que vous voudrez..... Je lui recommandai de bien penser à ce qu'il faisoit , de réfléchir aux malheurs dont sa franchise pour moi pourroit être la cause ; je répétais que dans ce moment j'étois hors d'état de parler & de l'entendre plus longtems ; qu'ayant absolument besoin de repos pour plusieurs jours , je le priois de renoncer à me voir jusqu'à ce que je fusse en état de sortir ; & ne voulant pas que miss Juliette le trouvât chez moi , je parus extrêmement fatiguée de sa visite. — Alors il s'approcha de moi , & me dit avec une espèce de fureur ; vous me fe-



riez mourir mille fois, miss, que je vous adorerois encore, abusez de votre pouvoir.... Non, monsieur, lui dis-je, en l'interrompant, & en fixant les yeux sur lui, ce n'est pas vous qui mourrez. — Alors il répondit avec un ton plus doux : je suis bien malheureux de vous voir aussi malade ; au moins, j'enverrai savoir de vos nouvelles...., & il s'en alla en soupirant, & en sanglottant. Tout ce qui venoit de se passer, me confirma encore dans le dessein que j'avois pris d'être quelques jours enfermée chez moi, & sans voir personne : si réellement sir Robert parle à ses parens, j'en attendrai l'effet, & je pourrai me conduire en conséquence. Miss Juliette vint passer ce soir là quelques momens avec moi, comme elle l'avoit promis ; elle a véritablement de l'amitié pour moi ; je la mis à la grande épreuve de ne lui faire aucune confidence, quelques sollicitations qu'elle m'en fit ; je

102 *Lettres de deux Filles*

lui demandai de ne rien exiger encore, de se défier de tout ce qu'elle pourroit croire, & sur-tout de s'attendre à être trompée sur les assurances. — Je craignis d'en avoir trop dit; son imagination se forgeoit déjà toutes sortes d'histoires, & sa curiosité portoit particulièrement sur sir Robert: je lui dis que je ne voulois la détromper en rien, quand même ses conjectures me feroient beaucoup de tort, préférant de voir jusqu'où son amitié pouvoit aller; que sur-tout je comptois sur la bonté de son cœur, & sur sa discrétion; qu'elle pourroit cesser de m'aimer, mais que j'étois persuadée que jamais elle ne feroit mon ennemie. Alors elle me témoigna tout l'intérêt tendre qu'elle prenoit à moi. Nous parlâmes des hommes, & toujours elle revenoit à sir Robert, en tâchant de me pénétrer. Je lui dis, que la vraie amitié étoit discrète, & ne cherchoit point à deviner; que lorsque j'aurois

quelque chose à lui apprendre , elle le sauroit sûrement , désirant de me lier toujours de plus en plus avec elle par une confiance entière & réciproque ; qu'en attendant , elle devoit s'occuper d'elle-même , & conserver de l'espérance ; que malgré la mauvaise opinion que j'avois des hommes , j'étois persuadée qu'elle seroit heureuse un jour , mais de tout attendre des circonstances , & qu'il n'étoit pas aisé de se détacher d'un caractère comme le sien. Quel contentement pour moi , ma chère Juliette , lui dis-je , en l'embrassant , de voir la paix & le bonheur rentrer dans votre ame ! il sera toujours loin de la mienne , mais toujours je compterai sur une amie comme vous. — Je lui dis la résolution que j'avois prise de ne point sortir , de ne voir personne , jusqu'à ce que ma santé fût tout-à-fait remise , & peut-être jusqu'à mon départ ; elle dit qu'elle forceroit ma porte , qu'elle ne me laisseroit

104 *Lettres de deux Filles*

point partir ainsi ; elle me quitta en me faisant promettre de veiller à ma santé , & de lui en donner des nouvelles.... Je me livrai absolument au repos , j'aurois voulu même ne point penser ; je tremblois sur-tout de ce que sir Robert devoit m'apprendre , de ce qu'il me diroit de ses parens , s'il leur parloit de moi. Je parvins cependant à rétablir mes forces , & jusqu'à un certain point le calme rentra dans mon ame ; il me sembloit que, d'accord avec mon cœur , je n'avois plus rien à craindre. Il s'étoit passé deux jours que je n'avois entendu parler de personne , que je n'avois même fait aucune question ni à Betty , ni à Sara , qui venoit quelquefois dans ma chambre ; j'en'avois pu même ni lire ni écrire , ni toucher mon piano-forte ; j'étois une espèce d'automate qui avoit une confusion d'idées dont je ne voulois point sortir , que je ne voulois point éclaircir ; je bornois mes pensées à ma santé , ce



régime lui convenoit sans doute , & je voyois avec quelque plaisir que les traces de ce que j'avois souffert s'effaçoient tous les jours; il ne me restoit dans les yeux qu'une langueur qui ne tenoit point à ma santé; je m'attrapai à dire tout bas : quelles que soient les dispositions des parens de sir Robert , je serai toujours jolie. — Ce fut la première idée bien claire qui se présenta à mon esprit : c'est que , sans doute , on nous a persuadé que la figure est l'essentiel des femmes , & qu'elle fait tout leur pouvoir. Je me la reprochai , cependant , cette idée si naturelle : à quoi me serviroit la beauté sans.... Alors la tristesse revenoit , & je retombois dans un abattement dans lequel j'aurois voulu assoupir toutes mes craintes. — J'en fus tirée à la fin du troisième jour par un message de la maison *Walmore* ; c'étoit Henri que Betty vint m'annoncer avec son empressement ordinaire ; je crus que dans l'é-

106 *Lettres de deux Filles*

Et de toutes ces choses je pouvois le questionner moi-même, sans que ma curiosité pût être d'aucune conséquence. Il me dit que l'on avoit appris que j'étois malade, qu'il venoit s'informer de ma santé de la part de miss Henriette, & de ses parens. Ce que je pus recueillir des différentes questions que je lui fis, c'est que sir Robert étoit triste & inquiet, qu'il se promenoit beaucoup, & parloit peu; que le matin il y avoit eu une grande conversation entre milord, miladi & leur fils, après laquelle sir Robert avoit paru fort agité, & fort occupé. Je sentis mes artères redoubler leurs battemens, & pour cacher mon émotion, je lui parlai de Betty; je lui dis que je savois son inclination pour elle, que je m'intéressois à son sort; qu'étant fille unique elle méritoit de faire un bon mariage, & que je le favoriserois s'il étoit honnête garçon; j'employai l'intérêt & l'espérance pour me l'attacher, & ces deux

moyens ne manquent point avec les hommes. Cette conversation de la famille *Walmore* altéra un peu le sommeil de la nuit suivante ; cependant je me réveillai avec assez de liberté dans l'esprit, mon ame avoit repris des forces, & pour ne pas les perdre dans les réflexions, je cherchai des distractions, j'eus recours à la musique ; j'étudiois quelques airs nouveaux, lorsque l'on m'apporta cette lettre.

*Sir Robert à miss Camille.*

J'ai beaucoup souffert, miss, d'être trois jours sans avoir directement des nouvelles de votre santé ; ce que l'on m'en a dit lorsque j'ai été m'en informer chez vous, m'a toujours fait beaucoup de peine ; je vous supplie de me dire où de faire dire au messager comment vous vous portez aujourd'hui. Hélas ! miss, j'ai vos maux & les miens !



108 *Lettres de deux Filles*

Permettez que je vous rende compte de ce qui s'est passé ici depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir : il y a plusieurs jours que l'on parla devant moi du retour de miladi *Dunnings* & de sa fille , de sa richesse , & du bonheur de l'épouser ; je ne disois rien , mais à mon air triste & sérieux , il étoit aisé de deviner ce qui se passoit dans mon ame. Hier matin , après avoir parlé de quelques affaires avec milord , ma mère profita du moment que nous étions seuls , pour dire qu'elle craignoit qu'il ne se présentât à Londres bien des partis pour miss *Dunnings* , & qu'il faudroit peut-être faire quelques démarches , & leur écrire. — Je représentai respectueusement qu'il n'y avoit rien de pressé , qu'il falloit attendre leur retour , qu'il seroit possible que miss *Dunnings* ne voulût point de moi , & qu'elle eût quelqu'autre inclination. — Ma mère reprit assez vivement que cela ne se



pouvoit pas , que miladi nous avoit toujours donné des espérances , & que ce mariage leur convenoit autant qu'à nous. — Je répondis que ce qui nous convenoit à tous , c'étoit d'être heureux , & qu'il falloit connoître le caractère de miss *Dunnings* , qui auroit peut-être pris à Londres des goûts bien différens des nôtres ; qu'enfin je demandois du tems , & que sûrement ils ne voudroient pas le malheur d'un fils qui les aime , les respecte aussi tendrement que moi & ne vouloit jamais s'en éloigner ; qu'il me feroit impossible de penser à une femme qui ne fît pas leur bonheur autant que le mien , & je finis par montrer ma répugnance à n'écouter que les convenances de la fortune ; & point l'inclination. — Ah oui , inclination , reprit encore ma mère , c'est bien un roman qu'il nous faut , & nous serons bien heureux avec une fille qui n'aura pas le

fou ! Je vous assure , milord , qu'il faut dire à votre fils votre volonté avec fermeté , sans quoi nous aurons bien des chagrins avec son inclination : un de ces beaux jours , Dieu fait de quelle histoire il viendra nous affliger ! S'il est raisonnable , il ne peut rien faire de mieux que ce qu'on lui propose ; s'il ne l'est pas , il faut que le pouvoir paternel le contraigne à le devenir. — Milord , avec plus de douceur , appuya l'avis de miladi. — Je leur ai dit avec l'expression de la douleur , que j'étois bien malheureux d'être traité avec autant de dureté par mes parens , n'ayant surtout jamais fait que leur volonté , jamais cherché que leur plus grand contentement , & que je ne pouvois croire qu'ils ne voulussent point penser au mien. — Propos d'amoureux ! s'est écriée ma mère , avec d'autres expressions plus vives encore. — Milord a vu mon désespoir , il m'a rendu la main , il m'a appelé son cher fils , il

m'a dit que ma mère m'aimoit tendrement, & qu'elle vouloit, à cause de cela, me faire faire un bon mariage. — Alors j'ai demandé en grâce d'être écouté; j'ai répété à-peu-près ce que je vous ai écrit plus haut : que je ne pouvois me résoudre à vivre loin d'eux, sur-tout dans l'état où étoit mon père; que si je me mariois, il me falloit une femme qui pensât comme moi; que peut-être miss *Dunnings* auroit pris à la ville le goût du monde & des plaisirs, dont j'étois éloigné; enfin, toujours assez riche si je pouvois vivre comme eux, & avec eux, je ne voulois rien de plus, & ne leur demandois que du tems pour qu'ils pussent eux-mêmes juger & réfléchir. — Mon père s'est attendri, il a été touché de ma façon de penser; il a dit qu'il feroit, à la vérité, bien malheureux s'il avoit une belle-fille qui méprisât ses vieux ans. — Vous comprendrez, miss, que la



112 *Lettres de deux Filles*

vivacité de ma mère lui a fait dire encore bien des choses que je ne répéterai point , & qui marquoient ses soupçons. Ce matin j'ai voulu lui parler , j'ai été dans sa chambre , & après avoir exprimé les sentimens les plus tendres , je l'ai priée de m'écouter ; je lui ai dit que j'avois réfléchi sur ce qui s'étoit passé hier matin , que je la suppliois d'y réfléchir aussi. Je lui ai représenté que nous étions heureux dans ce moment , la paix & le contentement étant dans notre maison. Nous devons craindre , ai-je ajouté , d'y apporter le trouble & le chagrin , & penser à la vie de mon père , que mon premier désir étoit de rendre heureuse ainsi que la sienne ; que l'union dans laquelle nous vivions , demande une femme dont le caractère convienne à tous ; le contraire nous plongeroit dans le malheur , & pourroit entraîner notre ruine , quelle que fût sa fortune. Ce que nous de-



vous chercher , ce qu'il faut à mon cœur est donc une personne dont l'ame douce , bonne , honnête , dont l'esprit & les talens nous promettent une vie heureuse & agréable , & dont la beauté répondît à tout le reste. Je vous voyois , miss , je faisois votre portrait ; ma mère alloit me dire quelque chose , peut-être vous eût-elle nommée ; je l'arrêtai , l'embrassai , je lui demandai avec instance de ne rien précipiter , de voir , de connoître , & de me laisser user du droit que j'avois , à vingt-trois ans , de décider de mon sort , dont moi seul devoit répondre , & que sûrement elle-même ne pourroit vivre heureuse après avoir fait mon malheur. Je l'embrassai encore , je la priai de ne me rien dire de plus , je la quittai sans attendre sa réponse ; & j'ai cru , miss , devoir vous rendre compte tout de suite de ce qui s'est passé. Vous n'en êtes pas moins libre de faire tout ce qu'il

114 *Lettres de deux Filles*

vous plaira, ce n'est pas vous qui êtes engagée: — Je dirai seulement que mon sort est entre vos mains, que j'ai résolu de parler positivement de vous dans quelques jours; & si la tendresse de mes parens pour leur fils l'emporte sur l'ambition, comme je l'espère, ce sera à vous, miss, à décider de tout; vous aurez au moins été la maîtresse de faire des heureux. — Il est inutile de parler encore à votre famille, ce sera assez-tôt quand il n'y aura plus que leur consentement à attendre, & si vous vouliez la rejoindre avant aucune décision, je saurai bien vous aller chercher auprès d'eux; j'irois vous chercher au bout du monde. Je le répète, miss, vous seule, oui, vous seule, pouvez faire le bonheur de R. W.

Je ne voulus faire aucune réponse à cette lettre, je fis dire par Betty au domestique que j'étois beaucoup mieux, & que même aujourd'hui je me croyois

tout-à-fait rétablie. Je relisois cette lettre pour la seconde fois , lorsque Betty m'en apporta une autre , en me disant , que c'étoit un homme inconnu qui l'avoit remise à sa mère , & qu'il n'avoit attendu aucune réponse. Je l'examinai beaucoup avant que de l'ouvrir , je n'en connoissois ni l'écriture ni le cachet , qui étoit une espèce de chiffre , avec une devise ; je jugeai cependant qu'elle pouvoit être de sir Charles *Westburne* ; mon premier mouvement fut de la renvoyer sans l'ouvrir. Je réfléchis ensuite que je pouvois me tromper , ou que sir Charles voyant que je l'avois jugée de lui sans l'ouvrir , pourroit croire que j'avois prévu ses intentions , & que je m'y attendois même. Je l'ouvris , & après l'avoir lue , j'y remis une enveloppe avec l'adresse de sir Charles , & je la fis reporter tout de suite par un exprès.



116 *Lettres de deux Filles*

*Sir Charles W. à miss C.*

Mademoiselle, je ne puis vous cacher l'impression que vos charmes ont fait sur mon cœur, & je n'ai pu vous voir sans ressentir pour vous la passion la plus vive. Pardonnez la liberté que je prends de vous le dire, mon cœur ne peut plus le cacher; le vôtre est, sans doute, rempli de cruauté & d'indifférence, & c'est ce qui fera mon malheur. — Ah! miss, si vous sentiez quelque plaisir d'être adorée avec une ardeur & une sincérité éternelle, vous ne mépriseriez pas les sentimens que j'ai pour vous, & vous me permettriez, comme je vous en supplie, à moins que vous ne vouliez me désespérer, d'aller jurer à vos piés que le plus passionné des hommes est Charles *Westburne*.

Ce billet galant ne fit pas la plus petite impression dans mon esprit; seule-



ment en me pressant de le remettre dans son enveloppe, je riois de ces jeunes militaires qui croient qu'il est de leur emploi d'être amoureux, & de faire des déclarations aux femmes, — Dès qu'il fut renvoyé, je n'y pensai plus, je revins à la lettre de sir Robert, je la lus plusieurs fois, elle mit dans mon ame une tranquillité & une fermeté qui me rassuroient contre tout évènement; elle me donna une confiance dans l'avenir que je n'avois point eue encore; je ne voulus penser ni à *Belfloor*, ni à ces parens, auxquels sir Robert comptoit s'adresser un jour; je ne voulus rien voir, je craignois mes réflexions, & pour m'empêcher d'y revenir, je m'occupai des livres que j'avois; je voulus forcer mon esprit à des idées abstraites, je pris *Locke* que mon père m'avoit expliqué une fois; je commençois à le lire avec assez de plaisir, mais je ne pus aller bien loin: il faut que l'entendement

118 *Lettres de deux Filles*

humain ne soit pas celui des femmes ; je comprenois bien la proposition , mais je ne pouvois suivre les raisonnemens qui en faisoient la démonstration ; je pouvois aller jusqu'à la troisième ou quatrième idée : au delà il se faisoit une confusion dans mon esprit dont je ne pouvois plus sortir. Ce fut , sans doute , pour cette raison , que je ne voulus point me rendre à son système contre les idées innées , & comme dans les questions métaphysiques , on se prend toujours pour exemple , il me sembloit bien que l'idée de sir Robert étoit certainement une idée innée : pourquoi , après avoir vu tant d'hommes , celui-là m'a-t-il frappé si vivement ? Pourquoi a-t-il un si grand pouvoir sur mon ame ? D'où vient qu'il est le seul être qui réunisse toutes mes affections physiques & morales ? C'est , sans doute , parce que son idée s'est formée dans ma tête en même-tems que mes organes , il a tou-

Jours existé dans mon cerveau , même avant ma naissance ; & lorsque de ma tête il est passé dans mon cœur , ce n'a été qu'une reconnoissance de l'idée avec l'objet ; aujourd'hui ils sont si intimement unis , qu'ils ne peuvent plus se séparer que par la destruction de ces mêmes organes ; & le fantôme de sir Robert , cet être imaginaire qu'il s'étoit forgé avant de me connoître , c'étoit aussi une idée innée. — Je trouvai mon raisonnement si clair , si vrai , que je refermai le livre , & que je traitai *Locke* de mauvais logicien. J'eus plus de plaisir avec *Pope* , mon ame savouroit ses vers avec délices ; oui , disois-je , tout est bien , & sur-tout sir Robert ; ensuite voyant que le poëte trouvoit que les obstacles , que les mères difficiles & ambitieuses étoient bien aussi , je jetai le livre encore plus loin , & je ne fus d'accord avec aucun de ces grands hommes. — Je cherchois quelque chose



120 *Lettres de deux Filles*

qui fût analogue à mon état , à l'agitation sourde que j'avois dans le cœur , je ne trouvais rien. Je pris un roman de madame *Brook* , c'étoit *Julie Mandeville* ; j'espérois y découvrir quelque ressemblance avec ma situation : les romans , disois-je , sont l'histoire de l'humanité , on y voit le développement des passions , j'y trouverai des rapports , & j'en profiterai ; mais ne voyant aucune conformité avec ce que j'éprouvois , je lisois sans attention , je revenois malgré moi à ce que je voulois fuir , & le livre me tomboit des mains. Mécontente de tous ceux que j'avois , j'envoyai Betty reporter au ministre ceux qu'il m'avoit prêtés , & le prier de m'en donner d'autres ; d'ailleurs je voulois savoir ce qui se disoit au presbytère , & j'étois bien sûre que sans rien recommander à cette fille , elle diroit & me rapporteroit ce qu'il me convenoit d'apprendre. A son retour , je lui fis rendre



un compte bien exact de tout; elle avoit très-bien dit que depuis plusieurs jours j'étois malade & n'avois vu personne. Le ministre s'étoit informé si je ne parlois point de mon départ, & il lui avoit demandé d'un air curieux & patelin, si je recevois souvent des nouvelles de mes parens, si je leur écrivois beaucoup, & d'un air plus fin encore, si elle ne savoit point leur adresse? Elle avoit répondu que j'écrivois beaucoup, que je recevois souvent des lettres, & qu'elle ne regardoit pas les adresses quand elle en portoit à la poste. — Les demoiselles lui avoient dit aussi que miladi avoit fait venir leur père chez elle, & que sûrement il avoit été question de moi; elles demandèrent encore si je n'avois point reçu de rubans. Le ministre finit par lui dire, en partant, qu'il vouloit venir me voir, & pour livres, elle m'apportoit un volume de Sermons sur la controverse, un ouvrage contre la reli-

120 *Lettres de deux Filles*

qui fût analogue à mon état , à l'agitation sourde que j'avois dans le cœur , je ne trouvais rien. Je pris un roman de madame *Brook* , c'étoit *Julie Mandeville* ; j'espérois y découvrir quelque ressemblance avec ma situation : les romans , disois-je , sont l'histoire de l'humanité , on y voit le développement des passions , j'y trouverai des rapports , & j'en profiterai ; mais ne voyant aucune conformité avec ce que j'éprouvois , je lisois sans attention , je revenois malgré moi à ce que je voulois fuir , & le livre me tomboit des mains. Mécontente de tous ceux que j'avois , j'envoyai Betty reporter au ministre ceux qu'il m'avoit prêtés , & le prier de m'en donner d'autres ; d'ailleurs je voulois savoir ce qui se disoit au presbytère , & j'étois bien sûre que sans rien recommander à cette fille , elle diroit & me rapporteroit ce qu'il me convenoit d'apprendre. A son retour , je lui fis rendre

un

un compte bien exact de tout; elle avoit très-bien dit que depuis plusieurs jours j'étois malade & n'avois vu personne. Le ministre s'étoit informé si je ne parlois point de mon départ, & il lui avoit demandé d'un air curieux & patelin, si je recevois souvent des nouvelles de mes parens, si je leur écrivois beaucoup, & d'un air plus fin encore, si elle ne savoit point leur adresse? Elle avoit répondu que j'écrivois beaucoup, que je recevois souvent des lettres, & qu'elle ne regardoit pas les adresses quand elle en portoit à la poste. — Les demoiselles lui avoient dit aussi que miladi avoit fait venir leur père chez elle, & que sûrement il avoit été question de moi; elles demandèrent encore si je n'avois point reçu de rubans. Le ministre finit par lui dire, en partant, qu'il vouloit venir me voir, & pour livres, elle m'apportoit un volume de Sermons sur la controverse, un ouvrage contre la reli-



122 *Lettres de deux Filles*

gion romaine, un volume de l'Histoire d'Angleterre où étoit, je crois, la conquête d'Irlande, & enfin un gros volume qui étoit un recueil d'histoires & de pièces détachées; c'est le seul que je parcourus. J'y trouvai des choses assez curieuses; & après l'avoir lu, voulant me perfectionner dans la langue françoise, je m'amusai à traduire un des contes qui m'avoient fait plaisir; je le mettrai ici pour ceux qui auroient l'envie & le tems de le lire, à quoi cependant on n'est point obligé. —

Ce que m'avoit dit Betty me confirma dans l'idée, que j'avois eue, que miladi vouloit employer le ministre contre moi, & qu'il seroit un ennemi dont je devois me défier. — Je passai trois jours encore dans mes occupations de lecture, de traduction & de musique; je remplissois assez mon but, je me soustrayois à la curiosité des personnes que j'avois vues. La famille *Walmore*

ne pouvoit m'accuser d'aucune intrigue ni d'aucun empressement à les rechercher ; j'éprouvois les sentimens de sir Robert , sans les affoiblir ; & de plus , cette retraite convenoit à mon cœur & à mon esprit : il me sembloit que seule avec moi-même , j'étois plus près de l'objet qui m'occupoit. Quelques momens d'absence donneront tant de force aux impressions ! la première entrevue fera si intéressante , si décisive ! — Il est inutile de dire que les demoiselles *Dagby* avoient envoyé deux fois s'informer de mes nouvelles : Juliette vouloit me faire une visite , j'avois refusé. — Le soir du troisième jour , Betty vint me dire , que ses parens avoient remarqué que les deux jours précédens , il y avoit eu un homme qui , à l'entrée de la nuit , se promenoit & tournoit autour de la maison ; que ce soir ils l'avoient vu à cheval avec un autre homme qui paroissoit un domestique : que tous les

124 *Lettres de deux Filles*

deux s'étoient arrêtés au chemin, & avoient l'air d'examiner la maison avec beaucoup d'attention; que même je pourrois les voir, si je regardois par la fenêtre. Je m'en approchai, je crus reconnoître sir Charles *Westburne*. Un peu allarmée de ce que pouvoit entreprendre un jeune, inconsideré, je fis venir Tom dans ma chambre; je lui demandai si je pouvois compter sur lui, au cas que l'on voulût entrer dans la maison par force. Il m'assura que je ne devois rien craindre, que non-seulement lui, mais tous ses domestiques & tous ses ouvriers la défendroient; qu'il étoit bien intéressé à ce qu'on ne fit aucune insulte chez lui, & qu'il y veilleroit; que même si je voulois, il iroit voir ce que vouloient ces deux cavaliers. — Je lui demandai au contraire de n'y faire aucune attention, & je lui dis que je croyois que c'étoit le jeune *Westburne*, qui se promenoit, & qu'il n'y avoit rien à lui dire. Tom



répondit qu'il le connoissoit bien, que ces habits rouges étoient toujours après les femmes, & que celui-là sur-tout, en courtoisoit toujours quelqu'une à Clamstead. Je ne fus pas sans inquiétude là-dessus; je savois qu'il n'y avoit rien à craindre pour moi; mais je ne voulois point d'histoire en aucune manière; je me proposai d'en parler ou à sir Charles lui-même, ou à sir Robert. — Le lendemain le ministre vint me faire la visite qu'il m'avoit annoncée; je vis d'abord à ses phrases gauches & ambiguës, qu'il avoit quelque dessein dont je devois me défier; j'affectai l'air le plus ingénu & le plus confiant, il put croire qu'il sauroit tous les secrets de mon ame. — Après quelques discours d'une adresse tout-à-fait ecclésiastique, il dit qu'il me plaignoit beaucoup d'habiter une aussi chétive demeure; que mes parens devoient être bien en peine de moi, & qu'ils devoient souffrir de me savoir

126 *Lettres de deux Filles*

ainsi seule ; que sans doute j'en avois reçu des lettres depuis la dernière qu'il avoit vue , sans compter celles qui pouvoient se perdre ; que si je voulois , il se chargeroit de les envoyer à Bristol à un de ses amis , qu'il pourroit de même y faire recevoir les miennes , & qu'elles me parviendroient plus sûrement. Je jugeai qu'il y avoit quelque dessein d'intercepter mes lettres , ou au moins d'en avoir les adresses : je lui dis que , n'ayant point de vanité , je me trouvois très-bien , & étois fort contente des honnêtes gens chez lesquels je demeurois , qu'ils avoient beaucoup de soin de moi ; que mes parens , il est vrai , étoient très-fâchés de m'avoir laissée dans la situation où j'étois , mais qu'ils n'étoient point inquiets. J'ajoutai que j'avois reçu depuis peu une lettre de mon père , je la lui montrai ; elle n'étoit pas consolante , mais elle m'encourageoit à prendre patience , jusqu'à ce que ses

affaires eussent pris une meilleure tournure, ce qui ne pouvoit être renvoyé bien loin. — Je pris dans mon bureau la troisième lettre de mon père que mon amie Nancy m'avoit envoyée : je l'avois reçue quelques jours auparavant, & comptois n'en faire aucun usage. Il la prit, il en examina le cachet & l'adresse ; il sembloit vouloir l'apprendre par cœur : je ne témoignai aucune défiance ; j'avois l'air de ne rien voir, de ne rien remarquer, & de croire bien exactement tout ce qu'il me disoit. Après avoir lu la lettre, il me répéta qu'il craignoit qu'un long séjour dans ce pays ne me donnât de l'ennui ; qu'une demoiselle, jeune & jolie, ne devoit pas être seule, & qu'il me conseilloit de rejoindre quelqu'un de mes parens. — Je lui dis que c'étoit mon dessein, que j'avois déjà écrit pour cela, que me proposant d'écrire encore, & pour être sûre de faire parvenir ma lettre, j'accepterois ce qu'il



m'avoit offert pour la faire partir. — Il étoit presque fâché de ma douceur & de ma souplesse, je lui donnois trop peu à faire; je le remerciai des livres & sur-tout des sermons, qui étoient excellens contre la religion catholique; je lui dis que je croyois qu'il en étoit l'auteur. Il fut flatté & content, & il s'en alla fort satisfait de son ambassade. Le pauvre homme me faisoit presque pitié, il étoit l'agent servile de miladi, & j'en faisois mon jouet. Il y a des êtres subalternes, qui sont nés pour être les ballons de l'humanité, & dont la vanité & le sot amour-propre sont les soufflets qui servent à les remplir de vent. Celui-ci s'en alla bien gonflé, bien persuadé que le monde à gouverner ne seroit pas trop pour lui, & se résignant avec peine aux ordres de la providence, qui avoit placé dans le chétif village de Clainstead un aussi grand homme que lui. Cependant cet homme devient un

ennemi dangereux dont je dois me défendre ; il seroit les intentions contrariantes de miladi : pourrai-je échapper aux recherches , aux pièges qu'il me tendront ? Combien de tems résisterai-je à une vieille femme , à un ministre ? Je puis calculer mes forces ; aujourd'hui je prévois ce qu'ils veulent faire ; ils écriront à mes parens , ils feront quelque tems sans réponse ; ils chercheront des informations à Londres , ils n'en recevront aucune. Nancy T..... milord B\*\*\*, & *la Macna*, sont les seules personnes qui pourroient en donner ; je suis sûre des deux premières ; la dernière est si inconnue , elle demeure dans un quartier si reculé , que je ne dois rien craindre d'elle. Je suis tranquille sur mon déguisement. — Mais il commence à me peser à moi-même , je me révolte souvent contre la petite vanité de passer pour ce que je ne suis pas ; j'en ai dans le fond de l'ame

130 *Lettres de deux Filles*

une vraie humiliation. Quels que soient mon nom , ma naissance , en suis-je moins ce que je suis ? & la nature ne m'a-t-elle pas assez ennoblie ? Je le suis par mes sentimens , je le serai par les tiens , sir Robert , par ceux que je t'ai inspirés : ils ne dépendent pas de la foible écorce du rang & de la naissance ; je languis déjà de paroître à tes yeux telle que je suis ; je maudis ce premier moment où je voulus me cacher ; je ne veux te devoir qu'à moi seule , & si tu peux renoncer à ton amante , parce qu'elle n'est que la fille du ministre de Palmill , je ne regretterai rien ; ma vie fera peut-être malheureuse , mais c'est le bonheur dont mon cœur t'auroit fait jouir que je pleurerai. — Si sir Robert fût entré dans ce moment , j'aurois dévoilé toute la supercherie à ses yeux , & je me ferois foulagée du poids de cette vile tromperie : la retraite l'a rendue plus pénible à mon ame , c'est dans la



solitude que les sentimens & la vertu prennent toute leur énergie; je voudrois voler au milieu de cette famille *Walmore*, leur avouer mon crime & ma fausseté, leur rendre leur fils, leur dévoiler mon cœur, & fuir loin d'eux, si je dois y porter le trouble & l'humiliation. Mais, hommes méchans ! vous jouiriez de la mienne, vous payeriez ma générosité de mépris, une pitié insultante est tout ce que vous m'accorderiez ? je saurai résister à ma vertu, & vous ne ferez pas assez punis de vos préjugés. — Quelques jours se passèrent ainsi dans ma retraite entre mes réflexions & mes occupations : l'ennui étoit loin de moi : quelquefois aussi le tems couloit trop lentement. — Je voyois dans l'éloignement un moment qui devoit décider de ma vie; j'aurois voulu le rapprocher, je devois aussi le craindre. Ce tems d'espérance est peut-être un bonheur qu'il ne faut point précipiter : jouissons.

132 *Lettres de deux Filles*

de l'erreur, ce monde n'est qu'illusion & prestige. Ce qui ne l'est pas, c'est tout ce qui me vient de sir Robert; aujourd'hui c'est un message sur ma santé; le lendemain un billet sur ce que Sara & Betty n'avoient pas voulu le laisser entrer, & sur ce qui lui en coûtoit de respecter ce qu'il appeloit ma fantaisie sauvage; qu'il ne respecteroit rien si elle duroit longtems. Il ajoutoit qu'il ne s'étoit rien dit, ni rien fait chez lui depuis sa dernière lettre; qu'il s'attendoit à un nouvel assaut de sa mère, & prendroit cette occasion pour parler; qu'en attendant, il vouloit ménager sa vivacité, & sur-tout ma sensibilité. — Le jour ensuite, nouvelle lettre avec celle de sir *Belfloor*, dont le nom seul me fait entendre les battemens de mon cœur.

*Sir Robert à miss Camille.*

Je compte les momens, miss; en

voilà mille d'écoulés dans l'ennui , dans la tristesse , sans vous voir , inquiet sur votre santé , sur vos idées ; souffrant cruellement de votre absence , de cette retraite qui laisse tout craindre , tout soupçonner. — En vérité , miss , mon existence tient à la vôtre , vous ne pouvez disposer de l'une sans décider de l'autre ; ayez donc la charité & la délicatesse de penser à ce que vous faites ; & que Betty & Sara ne soient pas des Cerbères qui m'empêchent de voir le jour. — Comme je l'avois prévu , ma mère a recommencé ses sollicitations ; d'abord sur la consolation qu'elle & mon père attendoient de moi , en me voyant marié suivant leurs intentions ; ensuite sur tous les avantages que réunissoit miss *Dnnings* ; qu'elle me conseilloit d'aller à Londres , & le vouloit même , & que je trouverois sûrement tout ce qu'il falloit pour me décider. — Quoi ! ma mère , ai-je répondu ,



134 *Lettres de deux Filles*

ma tendre mère, vous voulez exposer votre fils à des refus, ou bien que j'aille essayer mon cœur comme un imbécille qui cherche les aventures? en vérité, je ne le puis; je crois même que cette miss *Dunnings* ne pourra jamais m'inspirer d'inclination, elle est pour moi un sujet de persécution, & pour m'en affranchir, dès ce moment je renonce à elle pour toujours. — La vivacité m'a emporté, je me le suis reproché, & je vous dis tout, miss; j'ai un plaisir à vous peindre mon ame comme elle est. — Ma mère a pleuré, elle s'est affligée, & passoit de l'attendrissement à la colère. Je ne vous répéterai point tout ce qui s'est dit; & comme elle faisoit valoir l'âge & l'état de mon père, mon ame a été déchirée; mais enfin après tous les raisonnemens, toutes les réflexions, & les choses les plus tendres de ma part, il a été convenu qu'il étoit vrai que dans la situation où nous nous

trouvions , il importoit à mes parens de marier leur fils ; que suivant mon caractère , cependant , je serois infiniment malheureux de me marier contre mon inclination , & que nous le serions tous par une femme dont l'esprit & le naturel nous seroient contraires. — Je n'osois en dire davantage , c'étoit beaucoup que d'avoir écarté cette *miss Dunnings* , & d'avoir renoncé solennellement à elle. — Ma mère auroit pu voir plus encore , elle ne l'a pas voulu ; ses idées ont très-peu changé ; je n'ai pas encore assez détruit ses espérances , mais enfin l'ouvrage est commencé , j'y travaillerai tous les jours ; je respecterai les volontés , les préjugés même de mes parens autant que leur bonheur & le mien n'y fera pas engagé. — Comme c'est vous qui en répondrez , *miss* , je suis tranquille sur l'évènement ; dans quelques jours je veux parler à ma sœur , à M. *Welgreen* qui est notre ami , & , de

136 *Lettres de deux Filles*

plus, notre parent; je ne me laisserai point emporter à la violence de ma passion , c'est avec le ménagement dû au respect & à la tendresse que j'obtiendrai le consentement de tout le monde; & quand j'aurai réussi , c'est à vos piés que je porterai mes succès. — Je vous prie, mifs , que ce soit toujours-là notre plan; venez encore , je vous en conjure, chez mon père, avant que je parle plus positivement. — Ma sœur veut aller vous voir demain ou le jour suivant; je me flatte que vous la recevrez , & qu'ensuite vous lui rendrez sa visite. Votre santé , j'espère, sera remise, & permettez-moi de croire qu'il y a un peu de mauvaise volonté dans cet éloignement du monde & de vos amis; les demoiselles *Dagby* le croient comme moi, & messieurs *Welgreen* & *Westburne* demandent si vous êtes morte; Je joins ici, mifs, la lettre de sir *Belfloor*, je ne m'attendois pas à une réponse plus



sérieuse ; ces messieurs de la ville n'ont pas le tems de s'occuper de leurs amis & des affaires des autres. Ce n'est aussi que d'une manière très-vague que je lui avois écrit , je suis fort mal informé ; si vous voulez me donner des instructions un peu détaillées , je pourrois faire travailler plus efficacement ; je n'ai pas le droit de m'intéresser ni de rien faire sans vos ordres ; d'ailleurs , je n'ai ni crédit ni pouvoir auprès de personne , & , comme j'ai eu l'honneur de vous le dire , je crois que je vous verrois avec plaisir abandonnée du monde entier. — Voilà deux fois que le jeune *Westburne* a un entretien particulier avec ma mère ; il me semble qu'ils ont aussi à faire avec le sieur *Jackson* ; sir Charles est plus sérieux avec moi depuis quelque tems. Je ne vois ni ne soupçonne rien , cependant ils m'étonnent , il y aura sans doute à rire de leur petite intrigue : ce jeune officier a toujours

138 *Lettres de deux Filles*

quelqu'amour en tête. — Est-ce que je n'aurai pas un mot de vous, miss? au moins pour me dire comment vous vous portez; je joindrois la reconnoissance à tous les sentimens, & au respect que vous inspirez à R. W.

*Sir Belfloor à sir Robert Walmore.*

Que diable, mon ami, vas-tu te mêler de catholiques & d'Irlandois? ce sont les plus mauvaises & les plus ennuyeuses affaires du monde, & il faut que j'aie autant d'amitié que j'en ai pour toi, pour m'en être occupé un moment. — Je suis donc allé au bureau de ce maudit secrétaire C...., qui est brutal comme un cheval, quoiqu'autrefois nous ayions été amis; il m'a ri au nez quand j'ai parlé de ces Irlandois & de catholiques; il m'a dit qu'il ne savoit ce que je voulois dire, & que jamais il n'avoit entendu parler de ces *Ma-*

*kinson* , ni de leur race. Et l'autre jour étant chez milord *North* avec beaucoup de monde , & me trouvant par hasard près de lui , je voulus lui en parler ; il me dit en bâillant qu'il ne savoit ce que c'étoit , & il me tourna le dos. Voilà tout ce que j'ai pu faire pour ton service , & le diable emporte ta commission : tu dis qu'elle intéresse une femme qui demeure dans ton voisinage ; & que t'importe qu'elle soit catholique ou Irlandoise , pourvu qu'elle soit jeune & jolie ? Alors je m'y intéresserai aussi tant que tu voudras ; mais tu es de ces graves Catons qui ne pensent aux femmes qu'en tout bien & tout honneur. Voici le moment où tout le monde a quitté la ville pour aller en campagne ; je compte aussi aller dans quelques semaines faire un tour dans les provinces ; j'irai sûrement te voir , & chasser un renard avec toi ; en attendant , je suis ton ami très-dévoué , *Belfloor*.



*Miss Camille à sir Robert.*

Je l'espère , M. , que vous ne résisterez point à une mère aussi tendre que miladi ; elle vous aime , elle veut votre bonheur , & elle en juge mieux que vous ; votre raison doit se rendre à ses sollicitations , & elle triomphera d'une fantaisie que rien ne sauroit justifier. Cela me paroît si sûr , si naturel , que je ne veux rien vous dire de plus là-dessus. Ce n'est pas vous qui devez être malheureux , & vous trouverez partout les sentimens que vous méritez : que je vous voie heureux , & je serai contente , c'est tout ce que mon cœur fait répondre à tout ce que vous me dites , M. , de vous & de vos parens. Les jours que j'ai passés dans la retraite ont été très-utiles à ma santé , je pourrai sortir incessamment , & j'irai remercier milord & miladi de leurs attentions , &

dans toutes les occasions vous verrez ,  
M., que j'ai l'honneur d'être , &c. &c.

Il n'y a rien pour l'inquiétude dans  
les deux lettres précédentes ; au contraire ,  
elles ajoutent même à mes espérances.  
Ce petit nuage de complot qui se forme  
entre miladi , le jeune *Westburne* , & le  
ministre , que peut-il produire ? Des  
lettres sans réponses , des recherches inu-  
tiles , & il ne tiendrait qu'à moi de  
leur faire recevoir telles lettres qu'il me  
plairait. Chaque jour , ou plutôt chaque  
lettre de sir Robert fortifie mon espoir :  
il voudrait me voir abandonnée du monde  
entier ! Est-tu sûr de soutenir cette  
épreuve ? Quoi ! quand tu ne verras plus  
que la pauvre fille du ministre de Pal-  
mill , tu ne l'abandonneras pas , tu l'aimer-  
as encore ? Téméraire ! quel souhait tu  
as formé ; ton cœur saura-t-il pardon-  
ner une tromperie que je racheterois de  
ma vie ? Mais sur quoi tombe ce crime  
que je me reproche ? Ce n'est pas sur

142 *Letres de deux Filles*

mes sentimens, ce n'est par sur mon cœur qui sacrifieroit mille fortunes, mille vies pour toi. Ah ! sir Robert, tu es homme, tu pourras vivre sans le premier objet que tu as aimé, mille autres le remplaceront : qu'est-ce à tes yeux qu'une femme ? Elle est bien loin d'être l'objet unique de ta vie, & de ton ambition. Je l'ai dit, je le répète, il n'est pour moi que toi ou la mort : après cela immole, sacrifie celle qui t'a trompé dans le délire de sa passion pour toi ; si je dois te perdre, je voudrois en hâter le moment, bien persuadée qu'alors tout finira pour moi, & qu'avec toi s'anéantira l'univers. — Il vint le lendemain de sa lettre. Betty accourut pour me dire qu'il demandoit instamment à me voir. Elle n'a pas attendu ma réponse, elle l'a vue dans mes yeux. — Plaisir, transport de me révoir, tant de chaleur, tant de douceur dans ses expressions, l'envie de tout dire, la



crainte de parler ; des regards qui disent vous êtes plus belle que jamais ; trouble des premiers momens , jouissance pour deux cœurs qui s'aiment ! Il voulut après cela savoir ce qui m'avoit occupé pendant ma retraite ; nous parlâmes des livres que j'avois lus , de la traduction que j'avois faite ; il voulut la voir , je le refusai ; cependant , lire , penser , s'instruire , ne sont point pour lui un vice dans une femme , & dispute sur le savoir des femmes. — Je soutins que ce n'étoit point les sciences qui nous étoient utiles & nécessaires , mais seulement l'envie de s'instruire , la possibilité de se faire des ressources hors du monde , & d'en trouver dans son esprit : éloges du mien , ensuite admiration , protestations , sermens , peinture du bonheur de deux êtres qui s'aiment , qui s'occupent , qui s'instruisent ensemble ; après cela , doute sur mon indifférence , dont je lui laisse faire ce qu'il

#### 144 *Lettres de deux Filles*

lui plaira. — Il doit revenir le lendemain avec sa sœur, elle m'aime, elle ne fait rien encore; miladi seule soupçonne, croit même. Miss Henriette m'invitera, me pressera d'aller auprès de ses parens; milord le demande aussi: sir Robert me supplia d'y aller, & de ne rien craindre de miladi qui ne témoignera rien. Il est plus content qu'il ne l'a jamais été, il me prie de ne rien empoisonner; il demande si mon cœur en seroit capable, & il s'en va sans attendre la réponse. — Et moi aussi j'ai été contente, j'ai été heureuse, il m'a trouvée aimable, il paroissoit enchanté de mon esprit, il m'en croyoit beaucoup, & voilà le vilain amour-propre qui a plus joui de l'approbation que des sentimens: plaire à ce qu'on aime est si doux! Hélas! je suis peut-être au comble de mon bonheur, je devrois m'en défier; sans doute il y a tant à espérer encore, mais le sort en est jeté, il ne s'agit plus  
de

de craindre : ces momens heureux m'ont donné une gaieté douce qui m'étoit inconnue depuis long-tems. J'attendis avec impatience le jour de cette visite de sir Robert & de sa sœur ; il y avoit long-tems que je ne m'étois habillée & coëffée , & ce jour-là j'y mis plus de soin ; Betty se donna plus de peine , je me trouvai assez bien ; elle me regardoit avec un certain air de contentement. — Mais , Betty , je suis trop parée aujourd'hui ? — Non , miss ; miss Henriette & sir Robert viennent. — Eh bien ! qu'est-ce que cela fait ? — Sir Robert sera bien aise de trouver miss aussi belle. — Et qu'est-ce que cela lui fait encore ? — Oh ! ma mère croit bien qu'il pense sérieusement à vous , miss ; quand il vient ici , il demande avec tant d'empressement comment vous vous portez , ce que vous faites ; il voudroit tout savoir ; ah ! si miss pouvoit rester dans ce pays , nous serions bien



146 *Lettres de deux Filles*

contentes, & sir Robert seroit bien heureux. — Vous êtes un enfant, Betty, il va épouser miss *Dunnings*. — Jamais, miss, jamais; c'est une demoiselle qui est si haute, si difficile, & sir Robert est si bon... Dans ce moment, nous entendons des cris & du bruit; Betty court, & ses cris se joignent aux autres; je descends aussi, je vois Tom entre les bras de trois hommes qui le portent; il avoit le visage rouge, enflammé, les yeux égarés; il paroissoit sans connoissance: on le rapportoit des champs, il avoit été frappé par un coup de soleil; je lui tâtai le poulx, il avoit une très-grosse fièvre; sa femme, sa fille pleurent, se désolent & ne donnent aucun secours; je lui fis envelopper la tête avec des linges trempés dans de l'eau, & on le met au lit; j'ouvre toutes les fenêtres, je lui fais avaler de l'eau & du vinaigre, j'envoie chercher le chirurgien de Clamstead pour le saigner; je fis bouillir de l'orge

avec de l'oseille pour faire une boisson rafraîchissante ; je change moi-même très-souvent les linges trempés d'eau, je lui donne à boire à tout moment. — C'est à quoi j'étois occupée, lorsqu'en me retournant je vois sir Robert qui est sur le pas de la porte, immobile, qui me regarde d'un air étonné : je lui dis que le pauvre Tom souffre beaucoup, qu'il est très-malade d'un coup de soleil ; que je suis très-fâchée de n'être pas chez moi pour le recevoir, & que si miss Henriette est avec lui, je la prie d'attendre un moment dans ma chambre. — Alors il s'approcha du malade, encore sans rien dire, il m'aide à le soigner ; il veut parler, sa voix est altérée ; il y a même, je crois, quelques larmes dans ses yeux. — Vous êtes donc un ange bienfaisant, me dit-il enfin d'une voix entrecoupée. Je n'étois occupée que de Tom qui reprenoit la connaissance ; il commence à se plaindre,

148 *Lettres de deux Filles*

j'appelle Betty, Sara; les gens qui l'avoient apporté, avoient dit qu'il étoit mort. Elles n'osoient en approcher, & n'avoient su que pleurer & crier; elles voient Tom ouvrir les yeux, entendent sa voix, se jettent à genoux devant le lit, prennent ses mains; elles veulent baiser les miennes, & disent que je leur ai rendu leur père, leur mari; elles font des prières, & du désespoir elles passent à la joie. — Je les appaise, je leur montre ce qu'il faut faire, je leur recommande de ne pas cesser un instant de tremper & de changer les linges de la tête. Le chirurgien arrive, Betty ne peut voir saigner son père; Sara a à peine la force de le soutenir; j'aide au chirurgien, je tiens le bassin pour recevoir le sang: sir Robert m'avoit quitté, il est à côté de moi avec sa sœur, qui rit de me voir parée, coëffée dans la ruelle d'un pauvre payfan & servant un malade. Tom reprend entièrement la connoissance; il tourne ses



yeux sur moi; il veut parler, je le rassure sur son état, & je le quitte. J'entends des mots de bénédiction, le chirurgien dit que Tom me doit la vie; tous me bénissent, & sir Robert répète, oui, vous êtes un ange bienfaisant; & je disois tout bas: qu'il seroit aisé, qu'il seroit doux de faire le bien, si l'ame & le cœur en étoient toujours aussi bien récompensés! — As-tu vu, continue sir Robert en s'adressant à sa sœur, comme miss étoit belle au milieu de tous ces gens, de ce malade, de ce chirurgien, de ces payfans? elle répond que le contraste étoit plaisant. — Ah! miss, dit sir Robert en s'approchant de moi, vous étiez belle, mais je n'ai vu que votre cœur! Je changeai de conversation, je proposai de la musique, & nous chantons: j'appris un duo à miss Henriette; elle a une très-jolie voix, mais elle n'a aucun goût; elle doit prendre des leçons à Londres, où elle ira l'année prochaine, Sir

150 *Lettres de deux Filles*

Robert ne fait point la musique, je lui en fais des reproches; les hommes doivent tout savoir; il dit qu'il la saura peut-être une fois; qu'il y a des gens avec lesquels on peut tout apprendre. Il a l'air sérieux, quelque chose de touchant dans la voix, dans les yeux; il descend quelquefois pour savoir ce que fait Tom; il me dit que mon ressuscité va toujours mieux, & que toute la famille me bénit. Miss Henriette dit assez lourdement qu'elle croit que son frère est amoureux de moi; je lui dis que j'en étois persuadée, & que je la plains bien d'être la confidente; que cependant je savois mieux jouer ce rôle là qu'elle, & que je la priois de m'employer. — Dans la suite de la conversation on parla de sir Charles *Westburne*: à une petite minauderie embarrassée de miss *Walmore*, je jugeai qu'il ne lui étoit pas absolument indifférent, & je m'en réjouis; elle me pria de ve-

nir voir ses parens le lendemain ; elle me dit que milord m'en pressoit & se plaignoit d'être si longtems sans me voir.

— Je répondis que j'étois encore un peu malade ; que d'ailleurs , à cause de la maladie de Tom , je n'aurois personne pour m'accompagner : on dit qu'une voiture viendrait me prendre. Sir Robert , sans me presser , fut me faire entendre qu'il souhaitoit ardemment que j'y allâsse , que lui n'y feroit pas , & ils me quittèrent. — Je passai une partie de la nuit auprès de Tom ; il avoit pris une espèce de redoublement ; des voisines étoient venues voir le malade , & offrir leur secours ; ces femmes parloient , faisoient des contes , & ne le soignoient point ; chaque fois qu'il me reconnoissoit , il me bénissoit , & il étoit docile à ce que j'ordonnois.... Le lendemain matin Henri vint voir le père de Betty de la part de sir Robert , & aussi de la sienne ; il parla très-long-



152 *Lettres de deux Filles*

rems avec Betty, & dès qu'il fut parti, elle fut questionnée : elle m'a dit que l'on avoit beaucoup parlé, chez milord *Walmore*, de ce que j'avois fait pour son père, que tout le monde avoit fait mon éloge, & que sir Robert sur-tout avoit parlé avec beaucoup de vivacité. Miladi avoit seulement dit qu'elle étoit étonnée qu'une fille aussi vertueuse ne fût pas auprès de ses parens qui étoient peut-être aussi bien malades : les domestiques commencent à croire que sir Robert pense réellement à moi, & qu'il ne veut plus de *miss Dunnings*; ils voudroient tous d'une maîtresse comme moi. Betty dit encore que sir Charles *Westburne* alloit souvent chez les *Walmore*, que miladi paroissoit l'aimer beaucoup, & qu'il lui faisoit fort la cour. J'écoutai tout cela & je ne pensai qu'à la visite que je devois faire ce même soir; j'allois commencer ma toilette, lorsque j'entendis une voiture, & je vis *miss Juliette Dagby*;

ce fut une reconnoissance, elle me fit les reproches les plus tendres sur ce que je les avois abandonnées, sur ce que je n'avois pas voulu les voir ni même leur écrire un mot. Je lui dis que je fa-vois qu'il falloit ménager les nouvelles amies, & que je craignois d'user son amitié, que je voulois conserver toujours. — Elle me parla des *Welgreen*, des *Westburne*; elle dit que tous deman-  
doient à me voir; que le père *Westburne*, sur-tout, vouloit absolument venir chez moi, & qu'elle l'en avoit empê-  
ché: qu'enfin elle avoit promis que l'on se rencontreroit chez elle, & qu'elle venoit me prier d'y aller dans deux jours; que l'on se promèneroit sur la rivière qui est à deux milles de leur maison. — Je lui dis que je res-  
pectois beaucoup les *Westburne*; mais qu'ils n'étoient point bonne compa-  
gnie pour moi; que sur-tout je n'ai-  
mois point le cadet; que cependant chez

154 *Lettres de deux Filles*

elle tout me faisoit plaisir, & que j'irois.  
— Elle savoit que sir Robert étoit venu quelquefois chez moi, que miss Henriette y avoit été la veille avec son frère; & quand elle fut que j'allois le soir chez milord *Walmore*, elle fixa les yeux sur moi, & sans rien dire, son air devint successivement étonné, ricaneur, méchant & bon. Eh bien! me dit-elle, vous ne me direz rien, il faudra que je devine tout? J'en suis bien aise, je ne serai pas obligée d'être discrète; j'interrogerai la terre entière, & j'en parlerai à tout le monde. Non, lui répondis-je, vous ménagerez votre amie, vous pourriez être trompée, & l'erreur que vous répandriez lui feroit plus de tort que la vérité: votre amitié ne peut-elle s'accommoder de ce qui me convient? N'en avez-vous pas assez pour croire plutôt mes discours que l'apparence? Souffrez cette épreuve; je quitterai, sans doute, bientôt ce pays-ci;



attendez mon départ pour me juger.

— Elle m'embrassa, en me disant que son amitié n'avoit pas besoin de leçon; elle me demandoit seulement, que si j'avois besoin de conseils & de services, je ne pensasse qu'à elle, & que je verrois qu'elle savoit être amie. — Je la pressai de m'accompagner dans ma visite, elle me dit qu'elles étoient en cérémonie avec miladi, & qu'elle n'y alloient point familièrement à cause de certains airs de cette femme. — Je reconnus-là l'aigre & dure sévérité de la mère de sir Robert; elle ne manquera pas de l'exercer à mon égard à la première occasion. Betty étant entrée, je lui ai demandé ce que faisoit son père; avec la volubilité de la reconnoissance, elle conta à miss Juliette tout ce que j'avois fait pour lui, & comment, à ce qu'elle disoit, il me devoit la vie. — Juliette fut touchée & de ce qu'en lui disoit, & du sentiment qui le faisoit

156 *Lettres de deux Filles*

dire : elle s'en alla en répétant que sir Robert seroit trop heureux. Je lui fermai la bouche en l'embrassant ; je lui dis que j'espérois bien qu'une fois elle me feroit voir un *trop heureux*. — Lorsque je fus seule, je réfléchis qu'il y avoit trois jours, quatre jours même, qu'aucune inquiétude n'avoit agité mon ame ; l'idée de ce mariage s'étoit insensiblement affoiblie, je l'avois usée en y pensant si vivement. D'abord, mon cœur s'occupoit tranquillement de son objet ; je me laissois aller à la confiance, je me défiai un peu de ce calme, je fais qu'il est souvent suivi de l'orage ; je me reprochai cette tranquillité, je cherchai un sujet de tourment, je questionnai successivement tout ce qui m'intéressoit, j'examinai chaque circonstance : sir Robert étoit dans l'état d'un homme sincèrement amoureux, & dans la pleine confiance de sa passion, rien ne l'empoisonnoit, ni soupçon, ni défiance ; la ré-

ponse de *Belfloor* a été sans effet, tout le reste me donnoit la même sécurité. Il n'y a que ce petit nuage qui couvre l'intelligence qui règne entre miladi *Walmore*, le ministre, & sir Charles *Westburne*; mais leurs menées & leurs complots, quels qu'ils puissent être, seront impuissans; tout paroît propice à mes vœux, confions-nous à l'amour & au hasard qui nous conduisent. Les succès & le contentement font, je crois, le vrai fard des femmes. — Pour la première fois, je me trouvai un peu jolie en allant dans la maison *Walmore*, & ce sentiment me disposa à la gaieté. J'arrivai chez eux comme au milieu de ma famille & de mes amis, je flattai, je caressai ce bon lord qui fut si content de me revoir, qu'il voulut être embrassé. Il me conta tout ce qu'il avoit souffert de ses maux depuis que je ne l'avois vu; il avoit passé de mauvaises nuits; ses jambes l'avoient fait souffrir: j'écoutai,



156 *Lettres de deux Filles*

dire : elle s'en alla en répétant que sir Robert seroit trop heureux. Je lui fermai la bouche en l'embrassant ; je lui dis que j'espérois bien qu'une fois elle me feroit voir un *trop heureux*. — Lorsque je fus seule , je réfléchis qu'il y avoit trois jours , quatre jours même , qu'aucune inquiétude n'avoit agité mon ame ; l'idée de ce mariage s'étoit insensiblement affoiblie , je l'avois usée en y pensant si vivement. D'abord , mon cœur s'occupoit tranquillement de son objet ; je me laissois aller à la confiance , je me défiai un peu de ce calme , je fais qu'il est souvent suivi de l'orage ; je me reprochai cette tranquillité , je cherchai un sujet de tourment , je questionnai successivement tout ce qui m'intéressoit , j'examinai chaque circonstance : sir Robert étoit dans l'état d'un homme sincèrement amoureux , & dans la pleine confiance de sa passion , rien ne l'empoisonnoit , ni soupçon , ni défiance ; la ré-

ponse de *Belfloor* a été sans effet, tout le reste me donnoit la même sécurité. Il n'y a que ce petit nuage qui couvre l'intelligence qui règne entre miladi *Walmore*, le ministre, & sir Charles *Westburne*; mais leurs menées & leurs complots, quels qu'ils puissent être, seront impuissans; tout paroît propice à mes vœux, confions-nous à l'amour & au hasard qui nous conduisent. Les succès & le contentement font, je crois, le vrai fard des femmes. — Pour la première fois, je me trouvai un peu jolie en allant dans la maison *Walmore*, & ce sentiment me disposa à la gaieté. J'arrivai chez eux comme au milieu de ma famille & de mes amis, je flattai, je caressai ce bon lord qui fut si content de me revoir, qu'il voulut être embrassé. Il me conta tout ce qu'il avoit souffert de ses maux depuis que je ne l'avois vu; il avoit passé de mauvaises nuits; ses jambes l'avoient fait souffrir: j'écoutai,

158 *Lettres de deux Filles*

je m'intéressai, je lui offris mes soins ; & réellement mon ame se remplit d'un intérêt tendre pour ce vieillard respectable. Il y fut sensible, il jura qu'il avoit de l'amitié pour moi, & que si j'étois-là quand il souffre, il ne sentiroit pas autant ses maux. — Miladi n'écoutoit pas, elle étoit occupée de je ne fais qu'elle affaire domestique ; son air froid, aigre & sec vint assez tôt : je ne voulus point le voir ; je louai sa bonté, je la remerciai d'avoir pensé à moi pendant que j'avois été malade : elle me dit bien vite qu'elle croyoit que l'air de ce pays ne me convenoit pas ; je répondis qu'elle avoit raison, & que dans quel lieu que je fusse, je n'oublierois jamais ses bontés. Je croyois la forcer d'en avoir en en parlant beaucoup : je me trompois, je vis qu'elle craignoit qu'au pied de la lettre ses bontés ne me retinssent ici : j'eus la méchanceté de le lui laisser croire, & il étoit très-plaisant de voir comme elle



se défendoit d'être bonne; & j'attirai bien injustement des sarcasmes au royaume d'Irlande qui n'en pouvoit pas davantage. — J'étois décidée d'être gaie, & je donnai cette tournure à la conversation; je pris tout en bonne part, je m'attachai sur-tout à milord. Nous parcourûmes ensemble d'abord le pays de Galles où il avoit été & où personne ne va : de-là nous allâmes dans la province de Darby, & nous allions entrer dans celle d'York, lorsqu'on servit le rhé. J'essayai encore d'assiéger miladi de mes caresses; mais ce fut inutilement; elle étoit mécontente de celles que je faisois à milord, & je crois aussi que je me portois trop bien ce jour-là; c'est une politique que j'avois manquée : on ne sait comment faire avec l'amour-propre des hommes, souvent on les choque de ce qui devrait flatter; j'espérois que la beauté seroit quelque chose pour la vanité & l'orgueil de miladi; mais Vé-

160 *Lettres de deux Filles*

nus sans fortune ne seroit rien pour elle ; elle m'eût aimée laide & mourante ; heureusement l'ame de son fils n'a point été formée de la sienne. — L'air sérieux & grondeur de miladi alloit gagner toute la compagnie , lorsque sir Charles *Westburne* entra ; je ne l'avois point revu depuis sa lettre, il eut l'air un peu embarrassé en approchant de moi. Autant qu'il me fût possible de le marquer par des politesses naturelles , il put voir qu'il devoit compter sur ma discrétion ; je pouvois être sûre de la sienne. Miladi lui fit beaucoup de prévenances , lui témoigna beaucoup d'amitié ; elle lui donna des louanges , le fit asseoir auprès d'elle. Accoutumée à tout observer , je remarquai qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire entr'eux ; il avoit l'air sérieux , miss Henriette le regardoit du coin de l'œil , & par-là je crus tout expliquer. — Cependant la conversation reprit sa gaieté : on proposa d'aller se

promener. Me trouvant seule avec sir Charles dans cette promenade, je lui dis que j'étois fâchée qu'il m'eût obligée de lui renvoyer son billet, que je le priois de ne point me prendre pour l'objet de ses galanteries, que j'étois disposée à avoir de l'estime & de l'amitié pour lui, & qu'il devoit en avoir pour moi : il voulut répondre, j'entendis qu'il alloit parler de ses soupçons, & de ses conjectures, je rejoignis la compagnie pour ne rien écouter. — Revenue auprès de milord, miss Henriette & lui me pressent de rester à souper; je refusai d'abord, ne sachant point si cela conviendrait à sir Robert : miladi me dit avec sa brusquerie ordinaire, que je pouvois bien rester, puisque milord le vouloit; alors j'acceptai en la remerciant de son extrême politesse. Bientôt elle sortit, & un moment après sir Charles la suivit; elle resta fort longtemps absente, lui ne reparut pas; en-



162 *Lettres de deux Filles*

forte que je fus assez longtems avec milord & miss Henriette. Miladi nous rejoignit ; son air n'étoit point naturel , & l'inquiétude que je lui donnois étoit visible. Miss Henriette parut étonnée de ne point revoir sir Charles. Sir Robert revint au moment où l'on se mettoit à table : je ne dirai point si j'eus de l'émotion , si lui fut tranquille ; il ne parut point étonné de me voir , il parla un moment des visites qu'il venoit de faire dans les environs. Gêné par les regards de sa mère qui ne nous quittoient pas , il devint sérieux ; miss Henriette étoit fâchée , miladi étoit distraite & ne parloit point ; le sérieux & la tristesse me gagnèrent aussi ; milord seul parloit , & nous reprochoit le silence & l'absence de la gaieté. Jamais souper ne fut plus triste & plus ennuyeux ; le tems me parut infiniment long , jusqu'à ce que l'heure de m'en aller fut venue , & que l'on eut annoncé le car-

rosse qui devoit m'emmener. Je l'avois demandé plusieurs fois, il s'étoit fait attendre jusques près de minuit : il faisoit un peu clair de lune. Enfin, je partis ; sir Robert & miss Henriette m'accompagnèrent jusqu'à la voiture ; un laquais ferma la portière, & je crus qu'il monteroit derrière. — Le chemin de la maison *Walmore* à la ferme des *Wilson* est à-peu-près en droite ligne, excepté qu'à cent pas il tourne un peu à droite ; il est couvert d'arbres, & il a un peu plus d'un mille de longueur ; en sorte qu'il est une très-jolie promenade que j'avois faite souvent à pied. — Il y a un autre chemin sur la gauche qui y aboutit, & que j'avois aussi bien remarqué. Je m'aperçus, un instant après, que la voiture tournoit de ce côté-là, & que les chevaux redoubloient de vitesse. Je mis la tête à la portière, je vis que je ne me trompois pas, & que nous avions pris une autre route. — Je

164 *Lettres de deux Filles*

criai au cocher d'arrêter, qu'il se trompoit; il ne m'écouta point, au contraire, il fouettoit ses chevaux. Je redoublai mes cris, je dis que j'allois sauter hors de la voiture, s'il ne s'arrêtoit, & en effet j'avois déjà ouvert la portière. — Effrayé de mes cris, & voyant venir deux payfans dans le chemin, il s'arrêta; je sortis avec précipitation, j'employai le peu de force qu'il me restoit à appeler au secours : nous fûmes joints par les deux payfans, je me jetai à leur genoux, je les suppliai d'avoir pitié de moi : épuisée par les cris & par les efforts que j'avois faits, je tombai presque évanouie. Le cocher étoit descendu, il disoit qu'il s'étoit trompé de chemin, que c'étoit la nuit & la lune qui en étoient la cause, que j'avois tort de m'effrayer, & il dit aux deux payfans de lui aider à me remettre dans la voiture, qu'il alloit reprendre le bon chemin. J'écoutois sans avoir la force de



parler; mais lorsque je vis qu'ils se dispo-  
soient à me porter dans la voiture,  
je recommençai mes cris, je me débat-  
tis, & les suppliai de me laisser. Je leur  
dis que je ne consentirois jamais à re-  
monter dans ce maudit carrosse : les  
deux payfans regardoient, s'étonnoient,  
ne disoient rien. Le cocher me supplia  
instamment de rentrer dans la voiture;  
il répéta qu'il s'étoit trompé de chemin,  
qu'il me reconduiroit chez moi; je ne  
fus encore que faire des cris. — Dans  
ce moment il arrive deux autres payfans  
attirés par le bruit; je les reconnois pour  
deux ouvriers, domestiques des *Wilson*;  
je me jette au milieu d'eux, je leur dis  
de m'aider, de me garder, que je veux  
aller à pied; je les supplie de ne pas  
me quitter; ils me rassurent, ils promet-  
tent de me défendre; les deux autres  
payfans se joignent à eux, & leur ra-  
content ce qu'ils ont vu. Le cocher se  
jette à genoux devant moi, il me supplie

166 *Lettres de deux Filles*

encore de remonter dans la voiture, il dit qu'il est perdu s'il ne me reconduit pas; les deux hommes de *Wilson* m'en pressent aussi, & tous quatre assurent qu'ils m'accompagneront, qu'ils ne me quitteront pas, & tiendront les chevaux. — J'hésitai; je me demandois s'il ne falloit pas se défier de tous ces hommes, & alors il étoit encore plus dangereux de rester à pied; jamais je n'aurois eu la force de marcher jusques chez moi. — Je cédaï donc à leurs sollicitations, je remontai en voiture, ayant les yeux sur les chevaux & le chemin, & écoutant ce que disoient mes conducteurs. Le cocher leur protestoït qu'il s'étoit égaré, & qu'il alloit retourner lorsque je m'étois effrayée. Un des gens de *Wilson* lui dit que cela pouvoit être, mais qu'il étoit aussi capable de faire des tours de son métier; qu'il devoit se rappeler que l'autre jour à la taverne, il leur en avoit conté de bien plus forts.

dont il s'étoit vanté. — Enfin j'arrive ; les chevaux ne sont pas encore arrêtés, que j'ai ouvert la portière, & que je suis dans le chemin, Betty vient au-devant de moi, je me jette dans ses bras, épuisée de fatigue & de frayeur ; je n'ai plus de force, je ne puis ni marcher, ni parler ; elle est allarmée, elle appelle du secours, on me porte dans ma chambre. Betty pleure, se désole, demande ce que c'est ; les ouvriers content à Sara ce qu'ils ont vu, elle monte ; & comme ils ont ajouté diverses circonstances à l'aventure, elle croit que ce sont des voleurs, des assassins : toute la maison est en alarmes. Tom, de son lit, fait prendre des fusils, indique où est la poudre, le plomb ; il envoie ses valets dire qu'ils veilleront toute la nuit, qu'ils tueront le premier qui approchera ; que je dois être tranquille. — Un peu remise de l'effroi & de la fatigue, j'employai mes forces à les calmer ; je dis à Betty de cesser ses



166 *Lettres de deux Filles*

encore de remonter dans la voiture, il dit qu'il est perdu s'il ne me reconduit pas; les deux hommes de *Wilson* m'en pressent aussi, & tous quatre assurent qu'ils m'accompagneront, qu'ils ne me quitteront pas, & tiendront les chevaux. — J'hésitai; je me demandois s'il ne falloit pas se défier de tous ces hommes, & alors il étoit encore plus dangereux de rester à pied; jamais je n'aurois eu la force de marcher jusques chez moi. — Je cédaï donc à leurs sollicitations, je remontai en voiture, ayant les yeux sur les chevaux & le chemin, & écoutant ce que disoient mes conducteurs. Le cocher leur protestoit qu'il s'étoit égaré, & qu'il alloit retourner lorsque je m'étois effrayée. Un des gens de *Wilson* lui dit que cela pouvoit être, mais qu'il étoit aussi capable de faire des tours de son métier; qu'il devoit se rappeler que l'autre jour à la taverne, il leur en avoit conté de bien plus forts.

dont il s'étoit vanté. — Enfin j'arrive ; les chevaux ne sont pas encore arrêtés, que j'ai ouvert la portière, & que je suis dans le chemin. Betty vient au-devant de moi, je me jette dans ses bras, épuisée de fatigue & de frayeur ; je n'ai plus de force, je ne puis ni marcher, ni parler ; elle est allarmée, elle appelle du secours, on me porte dans ma chambre. Betty pleure, se désole, demande ce que c'est ; les ouvriers content à Sara ce qu'ils ont vu, elle monte ; & comme ils ont ajouté diverses circonstances à l'aventure, elle croit que ce sont des voleurs, des assassins : toute la maison est en alarmes. Tom, de son lit, fait prendre des fusils, indique où est la poudre, le plomb ; il envoie ses valets dire qu'ils veilleront toute la nuit, qu'ils tueront le premier qui approchera ; que je dois être tranquille. — Un peu remise de l'effroi & de la fatigue, j'employai mes forces à les calmer ; je dis à Betty de cesser ses

168 *Lettres de deux Filles*

plaintes, & de me préparer du thé ; je descends vers Tom, je lui conte que c'étoit un cocher ivre, qui s'étoit trompé de chemin. Il me répond, c'est un coquin ; je le connois bien, & c'est par trop de bonté qu'il est chez milord. Je demande qu'on n'en parle plus, que je ne veux pas lui faire de tort, & je prie que toute la maison se remette en paix, que je ne crains rien ; j'exhorte Sara à se coucher & à passer le reste de la nuit tranquillement ; je remonte chez moi, j'achève d'appaiser Betty : elle veut parler de sir Robert, d'enlèvement ; je lui défends de prononcer aucun de ces mots, même de rien croire. Elle me dit qu'inquiète de me voir revenir si tard, c'étoit elle qui avoit envoyé les deux valets au-devant de moi ; je l'en louai, je lui défendis absolument de parler de ce qui étoit arrivé, qu'on ne le sauroit que trop, & que je ne voulois faire de plaintes de personne, pas même  
du



du cocher. — Bientôt je me trouvais dans un état plus calme, il ne me restoit qu'un peu de douleur au gozier ; je sentois même au fond de l'ame une secrète joie s'y introduire avec la réflexion. D'abord c'étoit le plaisir d'avoir échappé au danger, ensuite, je voyois confusément que cette aventure étoit toute à mon avantage, & qu'elle ne pouvoit faire qu'un bon effet chez les *Walmores* : c'étoit leur équipage, ils en sont responsables ; ils m'ont fait souffrir, ils doivent le réparer, & c'est pour sir Robert une occasion juste de prendre mon parti, & de parler de moi. Ensuite réfléchissant sur ce qui s'étoit passé le soir, l'air de miladi, son absence, celle de sir Charles, je soupçonnai qu'il pouvoit y avoir quelque complot, ou au moins que c'étoit quelque folie, quelque extravagance de ce jeune homme. Je ne pouvois croire que ce fût un enlèvement projeté, il n'avoit pu être combiné en si peu de

tems, ni être confié à ce cocher seul; nous n'avions apperçu aucun autre homme; c'étoit donc quelque'idée extravagante qui avoit passé par la tête d'un jeune officier inconsideré; c'est ce qui me parut le plus vraisemblable: mais miladi en auroit-elle été instruite? J'avoue que je le souhaitois; je regardois comme un bonheur que cela pût être; c'est un avantage que j'aurai sur elle: elle pourra me haïr, mais elle devra me ménager & cacher sa haine, me témoigner même de l'amitié pour écarter le soupçon; c'étoit de plus une mauvaise action qui me donnoit un vrai ascendant sur elle. — D'après ces réflexions, je me déterminai à lui écrire comme pour l'informer de ce qui m'étoit arrivé, & en même-tems pour augmenter ses craintes, si elle étoit coupable, & pour demander sa protection, & la grâce du cocher. — Quoi qu'il en fût, je fis rester cette nuit Betty dans

ma chambre , & lui ordonnai de faire porter ma lettre de grand matin à miladi.

*Miss Camille à miladi Walmore.*

Miladi, je me hâte d'avoir l'honneur de vous informer de ce qui m'est arrivé hier au soir , afin que l'évènement ne fasse pas plus de bruit qu'il ne mérite. — En revenant chez moi , votre cocher prit un chemin différent de celui qui devoit m'y conduire : j'en fus effrayée , je poussai des cris qu'il n'écouta point d'abord , & même il animoit ses chevaux , & il ne s'arrêta que lorsqu'il vit que j'allois me jeter hors de la portière & qu'elle étoit déjà ouverte. Lorsque je fus à terre , il vint quelques payfans qui m'aidèrent à remonter en voiture , & qui me reconduisirent chez moi. — L'effroi que j'ai eu & les cris que j'ai faits , m'ont rendue un peu malade , mais ce sera sans aucune suite. Le co-



172 *Lettres de deux Filles*

cher a protesté qu'il s'étoit égaré , & que la nuit & la lune lui avoient fait manquer son chemin ; j'en suis persuadée , & quelle intention auroit-il pu avoir , sinon d'obéir à vos ordres ? Sans doute , miladi , qu'il vous rendra raison de son action , il ne mérite aucun châtiment , & je vous prie de lui pardonner ; sa faute est très-légère & ne doit avoir aucune suite. — Ce n'est pas de votre maison , miladi , que je dois avoir rien à craindre , c'est au contraire de tout ce qui la compose que j'attendrois des secours & de la protection si j'en avois besoin. Si on fait quelques recherches sur cet accident , on trouvera sûrement que le cocher & la nuit en sont les seules causes , je n'y attache pas plus d'importance , & je souhaite qu'il n'en soit point parlé , prenant cette occasion de vous assurer des respects de votre , &c. &c.

---

*HISTOIRE de Miss Juliette, contée par  
elle-même à Miss Camille.*

**P**OURQUOI voulez-vous, ma chère Camille, que je rappelle à ma mémoire ce que je voudrois oublier pour jamais? Et que vous importe de savoir l'histoire d'une amie qui ne fera jamais heureuse? L'âge, le tems, & la raison assoupiront, j'espère, des regrets toujours présents, & dont je ne voudrois pas rappeler la cause. Aidez-moi plutôt à trouver dans les douceurs de l'amitié, un bonheur que j'aurois voulu tenir d'un sentiment plus tendre. — Vous ne savez pas quel sacrifice vous demandez, & je ne fais jusqu'où l'amour-propre laissera aller la sincérité; encore si mon récit n'humilioit que moi, mais c'est ma mère dont je dois aussi révéler les torts. — Vous condamnerez vous-même

174 *Lettres de deux Filles*

la confiance que vous m'inspirez , mais je ne puis résister au secret plaisir de vous ouvrir mon cœur ; je crois voir votre ame compatissante m'écouter avec indulgence , & m'aimer encore. Quel charme avez-vous donc que vous disposiez ainsi de la mienne ? D'où vient ce penchant à se montrer à vous telle qu'elle est ? Je reconnois votre empire sur moi , chère amie ; vos attraits, votre esprit, votre caractère adorable sont vos droits ; je m'y livre , & je trouverai dans votre cœur du retour , de la tendresse , des consolations : mais je fais votre éloge lorsque je vais vous ôter les raisons de rien dire sur le mien ; c'est un hommage que je rends à votre vertu.

Autrefois nous demeurions à Bristol , nous habitions une assez jolie maison à la porte de la ville ; nous jouissions d'une fortune médiocre ; mon père étoit un homme respectable par ses qualités, & aimable par son caractère, ancien



militaire; mais si bon, si foible, que jamais la contradiction n'est entrée dans son esprit. Ma mère plus vive, plus impérieuse, aimoit le monde & les plaisirs, ils lui étoient nécessaires, & sans aucune considération d'économie & de fortune, elle profitoit de la facilité de mon père pour suivre son goût. Notre maison étoit ouverte à tout le monde, & chaque jour étoit marqué par quelque plaisir nouveau : le jeu, les promenades, les assemblées, le bal, se succédoient tour-à-tour. L'éducation de deux jeunes filles n'étoit l'objet de l'attention de personne, nous étions relégués dans un appartement éloigné, & l'on nous avoit confiées à une espèce de gouvernante domestique, qui nous apprenoit quelques ouvrages : on nous avoit enseigné à lire & à écrire, & on ne crut pas que nous dussions en savoir davantage. Nous paroissions rarement dans les compagnies que ma mère ras-

176 *Lettres de deux Filles*

sembloit chez elle , & nous sortions plus rarement encore. Mon père vouloit souvent s'occuper de nous , de notre instruction ; quelquefois il s'amusoit à jouer avec nous : ma mère l'en détournoit bientôt par quelque projet ou quelque fête nouvelle. La saison des eaux étoit particulièrement le tems des plaisirs ; la dissipation devenoit continue , & alors on ne pensoit à-peu-près point à nous. Ce ne fut que lorsque j'eus atteint ma quinzième année, que ma mère parut faire attention à ses deux filles : ma sœur étoit plus belle que moi , mais son air froid en imposoit , ses réponses étoient toujours courtes & sérieuses ; on étoit d'abord réduit au silence. J'étois plus vive , plus gaie , & la conversation s'animoit autour de moi ; ma mère nous trouva assez jolies , pour paroître dans le monde avec quelque avantage , & deux jeunes filles qui en ont toujours entendu le bruit, en ont

bientôt pris le goût : nous apprîmes très-vîte à nous parer , & nous nous trouvâmes une disposition singulière à saisir & à suivre les modes ; ma mère n'en demandoit pas davantage ; on ne nous recommandoit pas la coquetterie , on la laissoit venir , & elle vint. On ne fit pas d'abord une grande attention à nous , mais insensiblement la foule des hommes augmentoit , les compagnies devenoient plus nombreuses , & ma mère étoit contente. Je ne fais si l'on commence par être coquette , & si l'on finit par être sensible : quoi qu'il en soit , il est bien difficile à dix-huit ans de n'être que coquette ; l'envie de plaire ne suffit pas , & le cœur à ses droits. Dans le nombre de nos connoissances , il y avoit un jeune homme d'une figure charmante , d'un caractère doux & intéressant ; il s'attacha à moi , & il me témoigna les sentimens les plus tendres , & en même-tems les plus délicats & les



178 *Lettres de deux Filles.*

plus honnêtes. Dans la liberté dont nous jouissions , il lui fut aisé de m'en inspirer ; son esprit simple & ingénu me plaisoit infiniment , & bientôt nos cœurs furent d'intelligence presque sans nous l'être dit. Il n'étoit point de ces hommes qui aiment les femmes par vanité , & qui s'en jouent ; nous nous aimions de bonne-foi , nous comptions nous épouser , & il ne lui falloit point d'autre espérance. Des affaires de commerce l'occupant souvent loin de moi , nous souffrions de l'absence , mais le plaisir de nous revoir nous en dédommageoit bien vivement. Je ne fais s'il avoit ce qu'on appelle de l'esprit , mais il étoit d'une gaieté douce & insinuante qui le rendoit très-aimable ; nos idées ne s'étendoient pas bien loin de nous , & nous ne cherchions pas à briller aux yeux l'un de l'autre ; nous étions heureux tout simplement , & sans amour-propre. Nos liaisons ne languirent ja-

mais ; ce sentiment pur , cet intérêt innocent que je portois dans les plaisirs du monde , les rendoient plus piquans , & remplissoient mon ame ; ma vie étoit sans nuages , & je passai ainsi trois ans , qui furent les plus beaux jours de ma vie. Ma mère avoit bien remarqué notre attachement , il lui convenoit que nous fussions mariées , & elle ne repoussoit aucun des moyens qui pouvoient nous mener à l'être ; seulement dans l'occasion , elle se contentoit d'en faire une raison de nous gêner. M. Filling , c'est le nom de mon amant , fut obligé de faire un voyage , il devoit être absent pendant plus d'un an ; cette séparation fut cruelle & déchirante pour nos cœurs ; nous ne nous quittâmes qu'après les sermens réciproques de tendresse , de constance & sur-tout d'être l'un à l'autre à son retour : jamais sermens ne furent plus sincères. Il y avoit alors aux eaux de Bath un homme de la

cour ; décoré d'un ordre , âgé d'environ quarante ans , & que nous voyions souvent. Avec une figure très-agréable , il affectoit la plus grande simplicité ; ses manières polies & insinuanes , étoient celles des hommes de la cour qui savent plaire ; il jouissoit de plus d'une grande considération , & de la réputation d'un homme de beaucoup d'esprit & de mérite. Il s'adressoit souvent à moi , paroissoit me distinguer , me témoignoit de l'intérêt & même de l'amitié ; il me flattoit , & j'avoue que j'avalais les flatteries à longs traits : mon amour-propre s'enorgueillissoit des attentions & des préférences d'un homme comme lui , je ne le cachois pas à M. Filling ; il me sembloit même que c'étoit à lui que je rapportois cette petite vanité , & elle ne faisoit aucun tort à mes sentimens. M. Endvell , c'est le nom de l'homme aimable , par une suite de l'intérêt qu'il sembloit prendre à moi , parut étonné



que mon éducation eût été aussi négligée. M. Filling avoit aimé mon ignorance, j'en eus honte avec M. Endvell, je me prêtai avec plaisir & avec confiance aux moyens qu'il proposoit pour m'instruire : sa conversation étoit toujours intéressante & instructive, il fa-voit la rendre essentielle sans en ôter la gaieté, & parloit de tout avec une grâce, & une clarté, qui donnoient envie de savoir & d'entendre. Il me conseilla des lectures, nous en faisions ensemble : il lisoit parfaitement bien. Nous quittions quelquefois les assemblées où l'on jouoit, nous nous retirions avec une amie, ma sœur, M. Filling & M. Endvell ; nous allions avec un livre dans un bosquet, ou dans une autre chambre, & nous passions des momens délicieux. J'avoue que je me laissai aller à croire que puisqu'un homme qui avoit autant d'esprit, recherchoit ma société, il falloit que j'en eusse beaucoup. Déjà, la réputation que

j'allois acquérir , me rendoit fière ; les catalogues , les journaux étoient sans cesse dans mes mains , afin de connoître tous les livres ; je questionnois & bientôt je décidai. M. Filling avoit pris le même sentiment que moi & la même confiance , il savoit que M. Endvell étoit marié , & il étoit bien persuadé qu'il ne pouvoit avoir aucun dessein sur une jeune fille comme moi. Il me faisoit valoir à ses yeux , il vantoit mon esprit , mon goût , ma mémoire , & étoit charmé que pendant son absence , j'eusse une relation qui pourroit m'être aussi utile qu'aussi agréable : je crois en vérité qu'en partant , il me recommanda très-sincèrement à lui. M. Endvell aimoit particulièrement le théâtre & la comédie : les plus beaux morceaux de toutes les tragédies étoient gravés dans sa mémoire , il connoissoit toutes les pièces nouvelles , & par-dessus tout il étoit passionné pour Schakespear. Garrick

lui avoit appris à déclamer ; & l'art de bien exprimer les passions étoit le talent rare qu'il avoit reçu de son maître. Souvent il me disoit que je serois une excellente actrice, que j'avois pour cela la meilleure voix & la plus belle figure. Il en parloit à ma mère, & me faisoit lire devant elle des scènes de tragédies. M. Filling, qui en fut témoin une fois avant son départ, désapprouva ce genre d'amusement, comme peu convenable à une jeune personne de vingt ans, qui avoit d'autres agrémens. Lorsqu'il fut parti, M. Endvell, revenant à la charge, ne cessoit de répéter que je jouerois la tragédie comme un ange ; il le persuada à ma mère, qui n'y vit qu'une nouvelle occasion de s'amuser, & lui fit entendre qu'il feroit charmant de jouer la comédie chez elle ; qu'un plaisir si rare en Angleterre donneroit du relief à sa maison, & feroit valoir les grâces & les talens de ses filles. Il ajoutoit encore



184 *Lettres de deux Filles*

que cette occupation exerçoit la mémoire, apprenoit aux jeunes gens à parler, à se présenter, & que l'on formoit l'esprit en apprenant de beaux vers, de belles maximes, & il en citoit plusieurs. Ma mère fut bientôt convaincue, & moi j'oubliai le conseil de mon amant. Tout fut d'abord arrangé; M. Endvell trouva toutes les facilités pour bâtir un théâtre; la place, les décorations, les ouvriers, les peintres, tout fut mis en œuvre dans un instant. On fut indécis quelle pièce on choisiroit; il en proposa plusieurs, & finit par indiquer le *More de Venise*; il assuroit que je jouerois *Desdémona* à merveille. Mais qui est-ce qui prendra le rôle d'*Othello*? il se fit presser, il céda par complaisance: les autres rôles furent distribués entre nos amis; ma sœur eut le sien. On se hâta d'apprendre, & bientôt on fit une répétition; elle alla fort mal; tout étoit mauvais: l'accent, la prononciation,

les gestes, la déclamation, étoient outrés ou monotones; il y avoit de quoi se dégoûter & faire abandonner l'entreprise, M. Endvell encouragea & ranima tout. Il corrigeoit les uns, faisoit répéter les autres; il promettoit que tous les acteurs iroient fort bien, & qu'une première répétition ne décidait de rien. C'étoit moi qu'il flattoit particulièrement: il me faisoit étudier mon rôle, m'exhortoit à y mettre de l'expression & de la chaleur, & lorsque je réussissois, il m'élevoit aux nuës, il me faisoit espérer des succès, & me donnoit à entendre qu'ils pourroient me conduire à la cour: il cherchoit à émouvoir mon ambition & à flatter mon amour-propre, & lorsqu'il croyoit y avoir réussi, il accompagnoit ses leçons d'assurances d'amour & de tendresse, il mettoit dans son rôle un feu & une expression qui portoient quelquefois le trouble dans mon ame. J'aimois toujours Filling,

186 *Lettres de deux Filles*

mais la vanité m'enivroit ; M. Endvell favoit si bien jeter du ridicule sur les jeunes gens qui voyagent, qui font des maîtresses par tout, & qui oublient celles qu'ils ont laissées ; il avoit une si grande pitié des femmes qui comptent sur eux, qu'il ne tenoit qu'à moi de voir à quoi je pouvois m'attendre ; je me défendois, je n'écoutois pas, je me révoltois. Mais enfin j'écoutai, je ne fais par quelle erreur de l'amour-propre, ou peut-être par cette disposition à la coquetterie qui nous trompe si souvent : mon cœur étoit tout entier à mon amant, & je ne fais quel attrait venoit m'en distraire. Je tombai malade, & les répétitions furent interrompues pendant quelques tems. M. Endvell ne discontinua point ses assiduités, elles ne furent même que plus vives pendant ma convalescence : bientôt nous reprîmes nos rôles, & nous recommençâmes les répétitions ; il se pressa de fixer le jour de la représenta-



tion, il affuroit que tout étoit prêt, que je savois mon rôle à merveille, & que sur-tout je chantois la romance de la mort avec l'expression la plus touchante. Enfin, selon lui, il ne falloit plus qu'une seule répétition de mon rôle d'un bout à l'autre, tête à tête, afin de pouvoir me reprendre avec plus de liberté : il fit entendre tout cela à ma mère, & même il fut convenu que pour mieux ménager ma santé & ma voix, nous ferions seuls dans ma chambre. Si vous vous ressouvenez, ma chère amie, continua Juliette d'une voix entrecoupée & en baissant les yeux, du dénouement d'Othello, & de la mort de Desdémona, vous pouvez juger du danger qu'il y avoit de le jouer seule & sans témoin, avec un homme passionné, avec un perfide qui savoit abuser de son pouvoir & de son ascendant..... (Ici les larmes de Juliette interrompirent son récit, je l'embrassai, & nous

188 *Lettres de deux Filles*

fûmes un moment dans les bras l'une de l'autre sans rien dire : elle continua ensuite.)

L'illusion se dissipâ, cet amour-propre, cette vanité, cet orgueil s'anéantirent, ma passion pour M. Filling resta seule dans mon cœur ; le désespoir s'empara de mon ame, je ne pouvois comprendre mon erreur, je me détestois, j'aurois voulu déchirer mon cœur, mon foible cœur qui n'avoit pas su résister à un vain prestige ; je ne pouvois revenir de mon étourdissement. Pendant plusieurs jours, abattue, anéantie, je ne pus proférer une seule parole, & lorsque j'étois seule, je pouffois des cris douloureux, & ne cessois de pleurer. On crut que c'étoit une rechute de la maladie que j'avois eue : Endvell fut le persuader, & y donner de la vraisemblance ; il eut même l'habileté de me faire prendre des calmans & des narcotiques ; il venoit dans ma chambre

sans que je m'en apperçusse. Une fois je le vis au travers de mes rideaux , & j'entendis qu'il parloit encore de comédie , avec ma sœur ; j'eus des convulsions violentes , & l'on craignit pour ma vie , je tombai très-sérieusement malade , & je fus longtems entre la vie & la mort. La saison des eaux étoit finie depuis longtems , & M. Endvell n'ayant plus aucun prétexte pour rester à Bath , il retourna à Londres ; il m'écrivit en partant , une lettre que je vous montrerai quelque jour ; il me disoit qu'il étoit bien plus malheureux que moi , & que tout son désir étoit de mourir à mes pieds.... Je fus languissante pendant près de deux ans , sans sortir , sans voir personne , avec une mélancolie qui ne me quittoit point , & ne me laissoit prendre aucune part aux plaisirs & au train de la maison qui n'avoit point changé. — Mon amant m'avoit écrit , dans son absence , plusieurs lettres ; j'a-



vois répondu une fois , & ensuite je ne répondis plus. A son retour , empressé de me revoir , il vint me chercher , je le refusai ; & comme il s'obstinoit , & qu'il s'adressoit à ma mère & à ma sœur , je lui écrivis une lettre , par laquelle je le priois de ne plus penser à moi ; je lui dis que j'étois morte pour lui , qu'il ne devoit point me regretter , & qu'il falloit m'oublier tout-à-fait. — Il voulut répondre , je lui renvoyai ses lettres , je chargeai encore ma sœur de lui répéter mes refus , & je pris pour prétexte auprès d'elle , ma mauvaise santé , qui me faisoit croire que j'avois fort peu de tems à vivre encore. Mon père mourut dans ce tems-là , il laissa sa fortune dans un si grand dérangement , qu'il fallut vendre la maison où nous demeurions. — Ma mère nous conduisit à Londres , où nous avions encore quelques affaires , & où elle espéroit retrouver les amis qui s'étoient divertis

chez elle : en effet , elle retrouve des plaisirs , notre vie redevient ce qu'elle avoit été à Bath , active & dissipée : nous ne tenions point de maison , mais tous les jours nous allions dans le monde. Le changement d'air & la distraction me rendirent la santé , & avec elle ma gaieté. Nous soupions souvent en ville : deux jours de suite , je me trouvais placée à côté d'un homme un peu âgé , & auquel , sans le nommer , la compagnie témoignoît les plus grands respects : un surtout couvroit un habit sur lequel il y avoit une étoile ; j'entrevis un ruban bleu , & je jugeai que c'étoit quelque grand seigneur de la cour. J'avois cru remarquer qu'il y avoit de l'affectation en me plaçant toujours à table à côté de lui. D'abord il étoit assez sérieux , & même triste : cependant il m'adessoit la parole ; la conversation s'animoit & s'égayoit : on me faisoit chanter , & je paroissais lui plaire ;

192 *Lettres de deux Filles*

il me le témoignoit, il faisoit aussi des amitiés à ma mère : ils s'étoient connus autrefois, & tous deux se rappeloient ce tems avec plaisir. Le lendemain d'un de ces soupers, cet homme vint nous voir le matin ; ma mère étoit à sa toilette, elle prit ce prétexte pour m'ordonner de le recevoir ; je me trouvai seule avec lui dans le salon. — Après un moment de conversation, il me dit : Mademoiselle, j'ai quelque chose d'important à vous communiquer ; je suis très-malheureux, une catastrophe cruelle m'a enlevé une personne qui m'étoit extrêmement chère, & qui faisoit tous les plaisirs & toute la consolation de ma vie, je la regretterai toujours ; mais il me faut nécessairement de la distraction ; d'ailleurs je ne puis vivre sans un commerce intime avec une personne qui me plaise ; vous me plaisez infiniment, votre figure charmante, votre esprit, me conviennent ; vous avez précisément la  
gaieté



gaieté qu'il me faut ; voyez si vous voulez être cette personne , votre sort sera très-heureux , je pourvoirai à tout , vous serez libre , vous n'aurez rien à désirer : madame votre mère s'en ressentira , & elle sera dans une situation très-aisée ; je n'ai pas le tems de vous faire la cour longtems , je suis fort occupé d'affaires très-importantes ; je ne puis être plus délicat , mais vous serez contente de ma générosité , & il ne tiendra qu'à vous d'être heureuse. . . . . A mesure que j'écoutois ce qu'il disoit , l'étonnement faisoit place à la tristesse & au désespoir , & je finis par fondre en larmes. — Il attendoit ma réponse , l'indignation m'empêchoit de proférer une parole , je ne pouvois répondre que par des sanglots. Il attendit un moment ; & comme mes larmes & mes sanglots redoubloient , il passa chez ma mère , & s'en alla. — Un moment après entra une amie de ma mère , que

194 *Lettres de deux Filles*

j'avois vue quelquefois ; elle chercha à me consoler , & lorsqu'elle me vit un peu tranquille , elle me dit que , sans doute , je ne savois pas qui étoit le seigneur qui m'avoit parlé , que c'étoit milord V. , ministre de la M. tout puissant , & fort riche , qu'il s'agissoit de ma fortune , de celle de ma mère , & de toute ma famille. — Je me jetai à ses genoux , je joignis les mains , je les tendis vers elle , je voulus parler , mais ce ne fut encore que des sanglots & les accens du désespoir : elle me dit de réfléchir , de penser à ce que je refusois , & elle me quitta. — Je fus m'enfermer dans ma chambre , & j'y restai plusieurs jours sans vouloir sortir , & sans voir personne que ma sœur. — Au bout de ce tems-là je reparus , ma mère ne me dit rien , & je n'entendis plus parler ni du seigneur , ni de ses propositions , & nous continuâmes de mener notre vie dissipée jusqu'à ce que

ma mère tomba malade & mourut. Elle avoit achevé de dissiper le reste de sa fortune, de sorte qu'à sa mort, il ne resta à-peu-près rien. Nous avions ici une vieille tante de mon père, qui vivoit du produit de cette campagne; nous étions les seules héritières, nous lui écrivîmes notre situation, elle nous dit de venir la joindre. — Il y a dix ans que nous sommes ici, & il y en a trois qu'elle est morte, & qu'elle nous a laissé son bien & sa campagne, où nous vivons comme vous voyez, & nous serions assez heureuses si le passé pouvoir s'anéantir.





---

**L'HOMME MALHEUREUX.***Traduction par Camille.*

**J**E veux être heureux, disoit un homme, & cet homme avoit vingt-cinq ans; il avoit avec cela de grands biens, une bonne santé, une assez jolie figure, & pas mal d'esprit : de plus, il étoit philosophe, c'est-à-dire, qu'il pensoit & réfléchissoit beaucoup, qu'il faisoit grand cas des jouissances, & ne se soucioit point des privations, en sorte que bonheur & jouir étoit pour lui la même chose; il se proposa seulement d'y apporter toute la sagesse qu'il comptoit avoir acquise par l'étude de la philosophie. — Il avoit l'ame honnête, & les plaisirs qui ne l'étoient pas, devenoient des peines pour lui, & il les fuyoit : il étoit raisonnable, & il vouloit mettre de la raison par-tout. — Il fit de très-bel-

des réflexions sur sa situation ; il avoit un honnête superflu , il ne s'agissoit que de conserver sa fortune , de bien régler sa conduite , & d'avoir des amis sages qui ne l'entraînassent dans aucune folie. Malgré ses vingt-cinq ans , il se décida à ne voir que ce qu'on appelle la bonne compagnie , & il pouvoit y passer pour un homme d'esprit & de bonne société. Ce fut-là le plan de sa vie ; il restoit encore l'ambition & l'amour à arranger. — N'être rien , n'avoir aucun titre , n'être point utile à sa patrie , ne pouvoir employer son crédit pour personne , étoit un peu humiliant pour un homme qui en vaut tant d'autres qui sont considérés & honorés pour leurs emplois : d'ailleurs , il pouvoit se distinguer , il avoit des lumières & des vertus ; mais pour parvenir à quelque chose , il faut solliciter , il faut faire sa cour , perdre du tems ; les concurrens deviennent des ennemis , souvent on

198 *Lettres de deux Filles*

n'obtient pas l'emploi pour lequel on seroit propre , & de plus l'ambition la plus satisfaire , laisse toujours voir au-dessus de soi , & le contentement est toujours si loin! — Ainsi tout bien réfléchi , il faut y renoncer pour son bonheur; il n'y a que trop de personnes qui veulent être utiles , il faut leur abandonner les honneurs : ainsi sagement & sans scrupule, on peut n'être rien. — Reste l'amour dont il est plus difficile de se garantir , la raison n'y peut rien; point de bonheur sans lui , mais on peut se conduire avec prudence & sagesse , quand on sait penser & réfléchir ; on peut se rendre maître de tout. Certainement, disoit notre homme , je n'aimerai de femme que celle en qui je reconnoîtrai de la vertu ; surtout une douceur parfaite , un esprit gai & sage , & un caractère excellent. — Il suivit d'abord assez bien son projet ; il voyoit , il regardoit , il cherchoit &



se retenoit tant qu'il pouvoit : cependant en revenant de l'opéra, il disoit quelquefois en rentrant chez lui : Ah ! si je pouvois trouver une femme qui eût la jambe & les grâces de mademoiselle Guimard, je crois que je serois heureux. Il voyoit aussi dans le monde bien des femmes qu'il désiroit ; mais à l'une il auroit voulu les yeux de celle-ci ; l'embonpoint, la fraîcheur de celle-là, & la gaieté, l'esprit de cette troisième. Il alloit toujours désirant & n'étoit satisfait de rien. — Enfin il rencontre une personne charmante, jeune, belle & réunissant ce qu'il avoit vu épars chez plusieurs femmes ; c'étoit l'esprit, c'étoit les grâces, c'étoit toutes les perfections : il ne manqua pas d'en devenir éperduement amoureux ; il ne s'agissoit que de lui inspirer un peu de cette passion qu'il ressentoit pour elle. L'amour n'est heureux que lorsqu'il est réciproque ; pour y parvenir, il em-

ploya les assiduités, les louanges délicates, les vers faits à propos, les expressions vives du sentiment, les preuves de la soumission & les sermens de la constance. — Enfin, il peut se flatter d'avoir réussi; il aime, il est aimé, il est heureux, le mariage doit mettre le comble à son bonheur, il y voyoit une félicité parfaite : cette gaieté, elle la mettra dans ses devoirs, elle emploiera son esprit dans sa conduite, & ses actions seront animées de ce sentiment tendre qu'elle témoigne. Je chéris surtout, ajoutoit-il, cette disposition au plaisir qu'elle laisse voir avec une naïveté charmante; elle est si naturelle à son âge, & la raison la remplacera. Le mariage ne pouvoit se faire assez vite, & quand il se fit, il eut un homme heureux. — A cette occasion il se donna beaucoup de fêtes, les amis devoient partager la joie, & rien ne fut oublié pour cela; ces fêtes durèrent longtems;

Insensiblement on prit le goût du monde & de la dissipation ; l'amour & les plaisirs vont si bien ensemble , comment ne pas s'y livrer quand on est jeune & riche ! Le mari disoit bien quelquefois : nous nous étourdissions sans jouir de nous-mêmes ; nous n'avons pas besoin de ces ressources bruyantes, car nous nous aimons ; on devenoit sérieuse, la maison & les domestiques ennuyoient , on se plaignoit de part & d'autre , mais la beauté a toujours raison & l'amour raccommode tout ; la gaieté reprenoit le dessus, & les plaisirs alloient leur train. Monsieur ne vouloit pas se faire haïr, madame ne voyoit point de mal dans un penchant que son mari & sa vertu ne condamnoient point. . . . . Elle en fut la victime ; une grossesse peu ménagée & un accouchement malheureux terminèrent ses jours : elle fut vivement regrettée , & jamais mari n'a pleuré plus sincèrement ; mais



202 *Lettres de deux Filles*

enfin en pleurant on réfléchit , on espère encore : le bonheur tenoit à si peu de chose dans cette union ! c'est le mariage , ce sont ces liens éternels qui empoisonnent tout : il faut aimer & ne point s'enchaîner, c'est-là le vrai moyen de jouir longtems. Au bout de quelque tems, il rentra dans le monde avec ces idées , bien décidé de vivre comme beaucoup d'hommes dont il avoit condamné les goûts & les arrangemens ; & justement voilà une veuve charmante : c'est une physionomie enchanteresse, un esprit sentimental, une envie de plaire sans coquetterie : la conformité des situations commença la liaison ; ensuite vint le besoin de se distraire , ensuite le besoin d'aimer , ensuite celui de s'occuper de ses sentimens. On raisonnoit , on dissertoit à perte de vue sur le cœur & sur l'amour : on commençoit par se perdre dans les chymères romanesques , & on finissoit par se

retrouver dans la réalité : on se croyoit heureux, & cependant on n'étoit jamais content. Cette femme adorable avoit la tendresse la plus pointilleuse dont on eût jamais entendu parler : la moindre distraction étoit pour elle un affront fait à l'amour ; elle devoit être la plus belle au bal , la plus aimable à un souper , la plus brillante au spectacle : jamais l'amitié ne pouvoit être franche, quand même l'amour étoit parfait ; c'étoit un tyran qui vouloit un encens continuel , mais qui trouvoit un esclave qui résistoit quelquefois , & qui à la fin s'affranchit tout-à-fait. Il substitua à sa place un ami qui avoit précisément la vertu qui lui manquoit : c'étoit un de ces hommes qui regardent les femmes comme des enfans ou des idoles qu'il ne faut jamais fâcher , & qui adorent en persiflant : il réussit à merveille , & l'homme franc & vrai fut renvoyé à sa place d'ami. Il n'est donc point de bonheur avec les

204 *Lettres de deux Filles*

femmes, disoit-il, je n'en connois point non-plus sans elles; c'est ma faute, ajoutoit-il, je veux toujours mettre du sentiment partout; c'est une erreur, il ne faut que de la légèreté, & cela est bien vrai; car il y a plus de femmes légères que d'autres; voyons donc les femmes légères c'est-à-dire, galantes, & le voilà léger & galant, presque libertin. Il trouve la chose un peu pénible, son cœur étoit fait pour aimer, son âme pour s'attacher, & dans cette nouvelle carrière, il n'y avoit rien ni pour l'un ni pour l'autre: il bâilloit au milieu des plaisirs, & il lui restoit un vuide qui le rendoit malheureux. Eh bien! disoit-il, je me suis encore trompé, c'est que je suis une bête; l'homme n'est pas fait pour se divertir toujours, pour vivre sans intérêt; une femme, des enfans, une famille, voilà ce qui remplit la vie; c'est le bonheur domestique qu'il faut chercher, qui est le seul vrai. Je veux me marier encore,



mais pour cette fois, ce sera sans passion; je choisirai avec sang-froid, j'étudierai, j'examinerai bien l'esprit, le caractère, le cœur, & enfin voici ce qu'il me faut: une fille pas trop jeune, élevée par des parens presque pauvres, qui ont mis tous leurs soins à l'éducation de leur fille, qui l'ont même traitée avec un peu de dureté, qui exigent beaucoup; elle a été tenue dans une soumission continue: je vois bien, & certainement, voilà de la souplesse, de la raison, de la résignation même, & avec un mari qui l'aimera, toutes ces vertus se développeront encore mieux, ce sera un ménage charmant, une union délicieuse; je périssais dans la solitude, je vivrai dans une association faite pour mon cœur; & le voilà marié. Il croit tenir le bonheur, il a une amie, une compagne choisie par la raison, & l'amour s'en mêle aussi. — Mais qu'arrive-t-il? Cette épouse chérie n'a aucun des goûts

106 *Lettres de deux Filles*

du cher mari qu'elle aime ; ses occupations lui déplaisent , ses plaisirs ne sont point les siens ; il a des amis , mais qu'est-ce que des amis ? Des gens inutiles , qui viennent dire des choses inutiles , qui occasionnent une dépense inutile. La musique , la peinture , fantaisie pitoyable ; les livres , la lecture , pure vanité , superflue dans un ménage ; la ville est fatigante , la campagne pénible : cette belle soumission sur laquelle on fonde tant d'espérances , n'est plus qu'une digue rompue , qui n'écoute plus rien : elle a hérité de la dureté de ses parens : elle aime son mari , mais elle ne prend pas garde à son bonheur , elle n'y fait aucune attention. Pour comble d'infortune sa santé se déränge & devient si foible , si mauvaise , que la moindre contradiction est mortelle : il faut tout souffrir , tout applaudir , & se défendre même une plainte. Après quelques années de peines & de contrariétés ,

Après les chagrins & les tourmens d'une longue maladie , notre homme rede-  
vient veuf ; il s'aigrit contre la rigueur  
de son sort , il devint misantrope , &  
il tomba dans une mélancolie qui l'au-  
roit conduit au tombeau , si sa raison  
ne lui eût fait voir que c'étoit une folie ;  
il sentit que le désespoir étoit une foi-  
blesse : il faut savoir ramer malgré l'o-  
rage , & on n'arrive jamais au port  
sans peine. Eh bien ! oui , s'écria-t-il , le  
bonheur est une loterie , il faut y met-  
tre souvent pour avoir quelque chose ,  
& je me remarierai pour la troisième  
fois , pour la trentième fois s'il le faut.  
— Il avoit un ami intime , sur les ver-  
tus duquel il pouvoit compter : il alla  
chez lui , & lui dit : Vous connoissez  
mon histoire , elle est bisarre , ridicule  
même ; n'importe , je ne puis vivre dans  
la solitude , il me faut une compagne ;  
je vous demande une femme , choi-  
sissez-la , je veux la tenir de vos mains ,



208 *Lettres de deux Filles*

& je la prendrai à yeux fermés : je tiendrai peut-être mon bonheur des mains de l'amitié , après l'avoir manqué par l'amour & la raison. — Cet ami employa tout son esprit & toute sa sagacité à faire un choix ; il croyoit pouvoir répondre du bonheur des deux époux. Hélas ! le pauvre diable , depuis sept ans est aimé & idolâtré , mais c'est par la bifarrerie même , c'est de l'esprit sans raison , une légèreté & une inégalité continuelles ; ce sont des vers lorsqu'il faudroit du bon sens ; une gaieté folle , lorsqu'on auroit besoin de la tranquillité ; ce sont des coquilles , des pétrifications , lorsqu'il faudroit des soins domestiques ; des modes , des colifichets , lorsqu'on demande des choses essentielles ; des jours entiers au lit , & des nuits au bal , & lorsque le mari veut faire quelques représentations , lorsqu'il lui échappe quelques plaintes , on lui ferme la bouche par des caresses ; c'est

l'amitié la plus sincère, ce sont les expressions de la tendresse la plus vive, & on va son train. — Il y a un enfant auquel il voudroit donner tous ses soins; dans cette suite de troubles, & de contrariétés, il est impossible de veiller à son éducation; ses peines sont sans effet; l'enfant se perd, la fortune s'anéantit, le mari se ruine, les maux se joignent aux chagrins, le tems s'écoule & la fin approche. — Il ne lui échappe plus une seule plainte, au contraire, il se réjouit d'abandonner ce monde à ceux qui y sont heureux, bien persuadé que pour le bonheur domestique, le caractère fait tout, & les sentimens font peu; & que presque jamais les femmes ne se soucient de faire le bonheur de ceux qu'elles rendent heureux.



## L E T T R E   X X X I .

*De Nancy à Camille.*

O CIEL ! quel paquet , ma chère Camille ; je l'ouvre & toutes les feuilles volent par la chambre. — J'étois occupée à les ramasser , lorsque milord *Belton* est entré , il m'a aidé à les rassembler , il a parcouru quelques morceaux en ramassant ; ensuite il a voulu tout lire. J'ai eu peur de la lecture , j'avoue que je ne comptois pas la soutenir jusqu'au bout : mais milord s'y est opiniâtré , il a tout lu , jusqu'à la belle traduction dont , en vérité , tu aurois bien pu nous faire grâce. Que nous importe que tu saches , ou que tu ne saches pas le François ? Je te demande grâce au moins pour le reste de la bibliothèque de ton ministre , laisse ses vieux bouquins pourrir en paix ; j'ai bien assez de tout ce



que tu écris pour ton compte. J'admire ta patience ; écrire tous ces détails si longs , si inutiles , & pour qui ? pour moi , qui hait la lecture , qui n'ai jamais lu qu'autrefois quelques chapitres de la Bible & l'histoire de *la Barbe-Bleue*. — Je ne comprends pas qu'étant aussi occupée que tu l'es de choses essentielles , tu ayes autant de babil sur le papier. — Tu es bienheureuse que milord ne pense pas comme moi , ta peine auroit été perdue , & jamais ton amie n'eût pu lire ce grand ouvrage. Milord jure que tu as beaucoup d'esprit , & que tu ferois capable de grandes choses ; il prétend même que ton histoire fera un jour du bruit ; il veut que je garde soigneusement tes lettres & tout ce papier que tu m'as envoyé. Je te le pardonne en faveur du plaisir qu'il y trouve & de l'intérêt qu'il y prend ; il veut absolument que tu épouses ce sir Robert , il dit qu'il sera trop heureux

212 *Lettres de deux Filles*

d'avoir une femme comme toi ; il t'offre son secours & promet de t'aider, si tu as encore quelque machine à faire jouer : il soutiendra à tous les *Walmore* du monde , que tu es une Irlandoise de très-grande qualité. Les *Westburne* lui sont connus , il pense que ce sont des hommes qui ne peuvent que te faire du mal , & dont tu dois te défier ; il les croit coupables de ce qu'il appelle l'enlèvement. Pour moi , dans cet enlèvement , je ne fais voir qu'un cocher qui s'est trompé de chemin. Milord est très-curieux de savoir la suite de cette aventure ; tu fais que je sens le prix de tout ce qui l'amuse , ainsi écris toujours. Si , pour t'encourager , il te faut l'espérance de me convertir , c'est-à-dire , de me rendre aussi précieuse , aussi ridicule que toi , tu peux t'en flatter. Je ne fais si c'est la manière de lire de milord , mais j'avoue que souvent j'ai éprouvé une certaine émotion ; j'ai

compris ta façon de sentir, je crois même en être capable, & je pourrai quelque jour penser comme toi : il n'est pas impossible que mon cœur se laisse aller à cette foiblesse, cependant jamais, je crois, à cet excès. En attendant, tu me troubles, tu m'intéresse; il est des momens où je t'envie & où je t'aime davantage; aussi je suis toute entière à ton histoire. — Pour te le prouver, je t'ai envoyé tout de suite pour une guinée de rubans, & pour quelques autres de gaze, de coëffures, de mouchoirs, &c. dont il me semble que tu as besoin pour les filles du ministre, & aussi pour toi : une femme de qualité doit être bien mise, même en négligé, il faut qu'elle ait des ajustemens frais. — J'ai aussi prié milord de savoir ce que c'est que ce *Belfoor*; je l'ai vu autrefois chez moi; c'est une espèce de petit-maître à bonne fortune : depuis quelque tems il est attaché à la duchesse de *Brenton*,



214 *Lettres de deux Filles*

dès-lors on ne le voit plus. Cette duchesse est parente de milord *North*, & en relation avec lui, en sorte qu'à force d'intrigue, on pourroit employer l'un & l'autre en sa faveur; ils peuvent aussi te faire du mal; car ce *Belfloor* est une tête qui est capable de tout pour satisfaire sa fantaisie. Milord *Belton* veut tâcher de se lier avec lui pour le détourner des mauvaises intentions qu'il pourroit avoir. Je t'instruirai de ce que nous apprendrons. Milord prend un intérêt très-vif à ce qui te regarde, & ce n'est pas ce qui te justifie le moins à mes yeux; je te pardonne cet intérêt, & même le plaisir qu'il trouve à s'occuper de tout ce qui vient de toi, & c'est, je crois, te donner une assez grande preuve d'amitié. Je n'avois vu *Mirwood* qu'en passant depuis son expédition; nous avons voulu le voir & le questionner plus particulièrement, pour savoir comment tu étois; il nous a dit qu'il t'avoit

trouvée très-belle, que tu avois vraiment l'air d'une reine déguisée, qu'il s'en étoit laissé imposer par ton air noble & décent, que tu avois sur-tout la main & le bras d'une grande beauté; tu vois à cette remarque que le drôle est un homme adroit : ton appartement, quoique simple, avoit l'air d'être habité par une femme de condition qui s'occupe de musique, de lecture, & qui avoit beaucoup de correspondances. Il a trouvé que le jeune homme qui est venu chez toi, étoit d'une très-jolie figure, l'air un peu campagnard, mais charmant : tes hôtes & tous leurs gens paroissoient avoir pour toi le plus grand respect. — Il a ajouté qu'il voudroit bien que tu eusses encore besoin de lui, parce qu'il s'étoit fort amusé de cette course & de cette comédie; nous lui avons recommandé le secret sous peine de la vie; tu vois que tu peux disposer de lui. — Dis-moi, ma chère Camille,

## 216 *Lettres de deux Filles*

pourquoi je deviens tout-à-fait sérieuse & triste en pensant à toi ; je souffre de te voir engagée dans cette suite d'événemens ; je ne prévois point quelle en fera l'issue, & le dénouement me fait frémir. Est-il possible que tu échappes à tant de personnes qui ont les yeux ouverts sur toi, qui deviendront tes ennemis, & qui te traiteront avec la dernière cruauté, lorsqu'ils te connoîtront ? Sans doute que tu sauras prévenir l'orage avant qu'il éclate ; tu reviendras auprès de nous te consoler de la fumée dont tu te repais, & des chimères qui se seront évaporées. — Quoi qu'en dise milord *Belton*, je tremble pour toi, & je languis de te revoir. Adieu, ma chère Camille ; milord viendra bientôt demander de tes nouvelles, fais en sorte qu'il en trouve, & souviens-toi que tu n'as point de meilleure amie que N. T.



LETTRE



## L E T T R E   X X X I I .

*Camille à Nancy.*

**E**NFIN, ma chère Nancy, je reçois une de tes lettres où mon cœur trouve quelque chose; jusqu'à présent le mien seul a fait les frais de notre correspondance. Tu ne m'as répondu qu'avec ta légèreté ordinaire, & j'aurois bien cessé de t'écrire, si je n'avois espéré de faire une fois passer dans ton ame les sentimens de la mienne: enfin, tu les comprends, tu les partage, tu te crois capable même de les avoir. Redis-le moi encore, ma chère Nancy, c'est une si grande joie pour moi, j'y vois ton vrai bonheur, & c'est moi qui en serai la première cause. Oh! comme je vais te persécuter, & de mon exemple & de mes leçons; comme je vais penser & écrire! Tu crois par exemple, que jusqu'à présent tu as

218 *Lettres de deux Filles*

été plus heureuse que moi ; non , ma chère Nancy , tu n'as pas été heureuse , le plaisir n'est pas toujours le bonheur , lorsqu'il faut le chercher par la crainte de l'ennui : lorsqu'il n'est qu'instinct , que bruit & mouvement , il laisse un vuide & un anéantissement qu'il faut remplir par du bruit encore , & la fatigue & l'étourdissement est tout ce qui en reste , & jamais on ne jouit ni de ses sentimens , ni de ses idées. — Avoue que tu l'as éprouvé , & que souvent ton cœur s'est plaint du plaisir que tu cherchois ; & que tu ne trouvois pas : il te manquoit cette occupation si douce , cet intérêt si tendre , qui double l'existence , qui donne un prix à tout , qui enfin est l'effet d'une passion vraie , j'allois dire , & vertueuse , parce que je le pense. Alors contente d'un seul objet , il n'en est point d'autre ni pour l'amour-propre , ni pour la coquetterie ; on craint de s'en distraire ; on hait même les idées

qui viennent s'associer. Tu peux briller dans des fêtes, attirer les regards aux spectacles, entendre bourdonner autour de toi la foule qui t'admire, & les nouvelles conquêtes que tu fais. On dira peut-être, elle est heureuse, & c'est moi qui le serai, Nancy; moi seule pensant à mon amant, dans cette chambre tranquille & solitaire où il a été, à cette place où il a juré qu'il m'aimoit, où il reviendra & jurera encore; & alors j'ai pitié de toi, & c'est moi qui te plains. — Milord *Belton* est digne de te faire comprendre ce sentiment; son cœur est capable de s'en pénétrer. Voilà mon imagination qui voit un avenir. Quoi? toutes les deux nous pourrions.... Mais, non, je ne veux rien prévoir; un avenir heureux est possible, j'espère & je me confie. Aujourd'hui c'est assez pour mon cœur. Seulement, chère amie, apprends à connoître ton ame, apprends à en jouir, laisse développer l'étincelle



220 *Lettres de deux Filles*

qui y est tombée, qu'elle devienne le mobile & le principe de toutes tes actions; qu'un seul objet occupe ton envie de plaire; ton esprit, tes grâces, ta gaieté, tes talens, en seront plus séduisans, plus intéressans; qu'ils le soient pour milord, & pour milord seul! Mon amitié pour toi m'emporte, chère Nancy, je voudrois aller à ton secours lorsque c'est moi qui ai besoin du tien..... Je rends grâces à milord de l'intérêt qu'il prend à moi; qu'il aime mon amie, dans ce moment c'est tout ce que je lui demande. Je pense bien plus à diminuer les acteurs de la comédie, qu'à les augmenter, je souffre tous les jours plus de ce déguisement; il est des momens où je voudrois dire à tous ceux qui me regardent, ce que je suis, & j'espère que le moment n'en est pas éloigné: mais ils vont au-devant du prestige, ils veulent tous en être persuadés; tout concourt à le rendre vrai-

semblable; il semble même que l'on veuille me rassurer sur les doutes que je pourrois avoir de moi-même : Ah ! sir Robert , me pardonneras-tu , me croiras-tu une fourbe , périrai-je à tes yeux ? Et voilà mon tourment , chère Nancy. Il y a quinze jours que je m'étois promis de ne pas faire durer le secret plus longtems , de tout dire , de tout confier , d'ouvrir mon cœur à l'être pour lequel il existe seul : ces quinze jours sont passés , peut-être encore d'autres passeront de même , & ce poids sera toujours sur mon ame ! Ma vie seroit trop malheureuse. Tu as un bonheur que je t'envie : milord te connoît , & il t'aime , il t'aimera encore. Sir Robert n'aime que l'être de son imagination , & il peut s'évanouir. Nos sorts tracés si différemment , peuvent-ils nous conduire au même but ? N'est-il pas un port où nous puissions nous trouver réunies ? Quelle société délicieuse , chère amie ,

222 *Lettres de deux Filles*

que celle de nos deux amans ! que d'agrémens y répandroient le caractère adorable de sir Robert, l'esprit charmant de milord *Belton*, ta gaieté, tes faillies, tes caprices même ! Je me chargerois de la grosse besogne de la raison & des réflexions. Cette idée de réunion me transporte, la seule possibilité feroit affronter mille dangers. Ne lis point ceci à milord : dire ce qu'on souhaite, ce qu'on espère, & sur-tout aux hommes, est souvent un moyen de s'en éloigner. J'aurois dû t'écrire plutôt, & je devois répondre mieux à l'intérêt que milord veut bien prendre à moi, qui lui suis presque inconnue ; tu auras calmé son impatience, & tu obtiendras mon pardon ; tu auras plus de plaisir à satisfaire sa curiosité si elle existe encore. J'espère que ton amie ne lui fera jamais indifférente ; préserve m'en toujours, je t'en prie, ou je m'en prendrai à toi. — Il y a bientôt trois semaines que je t'ai en-



voyé ce gros paquet qui te causa tant d'effroi, & il y a plus de quinze jours que j'ai reçu ta lettre : c'est donc une assez grande époque de mon histoire à te raconter ; il seroit plus simple, & il te conviendrait mieux, je crois, de te dire tout de suite où j'en suis, & ce qui se passe dans ce moment. Mais tu jugerois mal du présent, si tu ne voyois le passé qui l'a amené : d'ailleurs, je pense à milord qui aime la lecture & dont la manière de lire te force à écouter, & te ranime en ma faveur. Plusieurs fois j'ai voulu t'écrire, j'avois même commencé le lendemain de l'envoi de ma dernière ; mais la situation où je me trouvois, l'état d'abattement & de foiblesse où il me convenoit d'être à cause de mon enlèvement, ne me permettoit pas de le faire : j'avois aussi commencé cette lettre le lendemain de la réception de la tienne ; mais il y a des momens où un silence par-

224 *Lettres de deux Filles*

fait est nécessaire , où il semble que les choses les plus secrètes retentissent , & où l'on n'ose presque remuer ni le corps ni la pensée : on craint même de respirer , & on attend en suspens une lueur , une espérance , un rien qui rende la respiration & laisse cheminer. J'aurois dans ce moment de la peine à t'expliquer ce que c'étoit , mais je fais bien que c'est ce qui a arrêté ma plume. — Je t'ai laissée , je crois , ma chère amie , à cette lettre que j'écrivis à miladi *Walmore* , & à peine fut-elle expédiée , que je regrettai de l'avoir écrite , je me le reprochai toute la nuit. Cet incident qui peut-être n'étoit rien , pouvoit faire un éclat fâcheux dans la maison des *Walmore* ; je craignois l'impétuosité de sir Robert , la vivacité ou plutôt la violence de sa mère ; les domestiques mêmes alloient être contre moi , puisque j'étois la cause de la disgrâce d'un de leurs camarades. Il falloit

moins que toutes ces idées pour achever d'éloigner le sommeil ; ce ne fut qu'au jour que je m'assoupis. Abîmée d'inquiétudes , je n'entendis point sortir Betty , la lettre n'auroit peut-être pas été envoyée ; il étoit près d'onze heures lorsqu'elle me réveilla en m'apportant la réponse. — Je m'étois endormie dans le trouble , je m'éveillai en tressaillant ; je crois que mes mains tremblèrent en ouvrant cette lettre , & ce ne fut qu'à la seconde lecture que je vis ce qui suit :

*Miladi Walmore à miss Camille.*

Votre lettre, miss, que j'ai reçue à mon lever, m'a causé une très-grande surprise, & m'a appris ce que j'ignorois absolument. J'ai aussitôt fait chercher mon cocher pour m'informer de son action, & pour savoir la cause de son erreur. J'ai été extrêmement étonnée



226 *Lettres de deux Filles.*

en apprenant qu'il avoit disparu dès la pointe du jour , & qu'on ne savoit où il étoit allé : je fais faire toutes les recherches possibles pour savoir ce qu'il est devenu , & je ne doute pas que nous ne sachions bientôt la vérité : il faut , sans doute , qu'il ait été ivre , & qu'il se soit trompé de chemin. Je suis bien fâchée , miss , de cet inconvénient , & j'espère qu'il ne vous fera pas plus de peine qu'il ne mérite. Certainement vous trouverez auprès de nous , & dans notre maison , tout ce qu'une personne isolée comme vous peut attendre ; j'espère aussi que votre santé n'en souffrira point ; je serai charmée d'en apprendre des nouvelles , & j'ai l'honneur d'être avec bien de la distinction , &c.

Lorsque Betty vit que je ne lisois plus , elle me dit que sir Robert étoit venu le matin , qu'ayant su que je reposois , il n'avoit pas voulu que l'on en-

trât chez moi. Il avoit fait mille questions sur l'accident de la veille; il lui avoit dit souvent : ma chère Betty, dis-moi comment elle se porte ; a-t-elle beaucoup souffert ? Il avoit juré contre le cocher, & même contre le clair de lune; & qu'ensuite étant plus tranquille, il étoit entré pour parler à son père, s'étoit assis auprès de son lit, & peu après il avoit fait venir les deux hommes qui étoient venus au-devant de moi. Elle avoit entendu qu'ils racontaient qu'au moment où ils étoient arrivés, le cocher me supplioit de rentrer dans la voiture; il protestoit qu'il s'étoit trompé de chemin, & que je m'étois trop effrayée; & qu'alors ils étoient revenus tous ensemble paisiblement à la maison. — Betty ajouta que sir Robert étoit resté encore une demi-heure avec son père, qu'elle croyoit qu'ils avoient toujours parlé de moi, & qu'en sortant il l'avoit recommandé, à elle & à sa mère,

218 *Lettres de deux Filles*

en leur faisant beaucoup de promesses , de redoubler de soins & d'attention pour moi : il avoit dit qu'il reviendrait pour savoir si j'étois bien remise de ma frayeur , ce qu'il espéroit , puisque je dormois. — J'avois envie de gronder Betty de ne m'avoir pas réveillée ; je lui dis que je ne dormois pas , & qu'au moins elle auroit bien pu s'en informer. Je réfléchis ensuite qu'il valoit mieux n'avoir point vu sir Robert , & le laisser réfléchir sur l'état où j'étois. Son empressement à venir s'en instruire , étoit ce qu'il falloit à mon cœur : les maux , les accidens , les malheurs même ne font rien s'ils font naître , s'ils développent un sentiment de sir Robert ; & dans ce moment je croyois que c'étoit moi qui avoit conduit le cocher. Je voyois mille avantages dans cet événement , des prétextes de voir sir Robert , de recevoir de ses lettres , des raisons d'augmenter mes relations avec



ses parens; j'avois même des regrets que le malheur se réduisît à si peu de chose. Hélas, je ne savois pas ce qu'il devoit amener encore ! — Je souhaitois connoître plus exactement toutes les paroles de sir Robert; j'eus la plus vive impatience de voir *Wilson*; j'aurois voulu lui faire rendre, comme mon propre bien, tout ce qu'il avoit entendu. Je ferois descendue auprès de lui dans le moment même, s'il avoit été convenable que je fusse si vite rétablie d'un accident qui devoit faire du bruit, & dont il falloit ménager l'effet; je devois au moins attendre l'après-midi : c'étoit assez-tôt oublier mes maux pour m'occuper de ceux de ce pauvre homme. Avant cela, nous avons eu une visite d'Henri : il a dit à Betty que sir Robert étoit inquiet, triste, silencieux; que miladi ne disoit rien non plus, & que le dîner s'étoit passé presque sans dire une parole; que l'on avoit tout caché à

130 *Lettres de deux Filles*

milord ; que l'on ne savoit encore ce qu'étoit devenu le cocher : que sir Robert avoit questionné en secret un des palefreniers ; qu'il y avoit beaucoup de fermentation dans la maison : on croyoit assez généralement parmi les domestiques, que sir Charles *Westburne* avoit pratiqué quelque intrigue , mais qu'on n'osoit le dire. — J'ai voulu voir Henri, je lui ai dit que ce qui étoit arrivé la veille ne signifioit rien, que je voudrois pouvoir rassurer le cocher & le faire revenir ; que ce n'étoit point sa faute, que je le dédommagerois de la peur que je lui avois causée ; que je supplie-rois milord & miladi de ne faire aucune attention à ce petit accident, & que j'irois incessamment les en prier moi-même ; je lui recommandai encore de tâcher de faire savoir mes intentions au cocher, afin qu'il revînt & que tout fût apaisé. — Henri parut touché de mon procédé ; il s'en alla, faisant des

exclamations sur ma bonté : j'entendis qu'il disoit à Betty que sa maîtresse étoit un ange, & qu'il donneroit sa vie pour me servir. — Enfin je descendis auprès de *Wilson* ; il étoit assis sur son lit, & presque rétabli de sa maladie ; il n'avoit plus que de la foiblesse, & il comptoit pouvoir retourner aux champs le lendemain. Il crut bien qu'il étoit l'unique objet de ma visite ; il en fut touché. Sara se joignit à lui, & deux autres femmes qui étoient-là firent un concert de louanges & de bénédictions sur ce qu'il me devoit la vie, sur ma charité, & sur la manière dont je l'avois traité. Je suis heureuse, Nancy, je jouis de toutes les louanges que l'on me donne, de tout ce qui fait mon éloge, du moindre bruit en ma faveur ; je crois que tout retentit aux oreilles de sir Robert, que tout réfléchit dans son cœur ; c'est jusqu'à lui que l'on m'élève, c'est mon château que l'on bâtit. — Je m'assis



232 *Lettres de deux Filles*

auprès de *Wilson*, & alors les femmes se retirèrent ; j'espérois que de lui-même il me parleroit de sir Robert, & qu'il me rendroit quelque chose de la chaleur, de l'intérêt avec lequel il avoit parlé de moi ; c'est moi qui fus obligée de lui dire que sir Robert étoit venu le voir. Ah ! miss, m'a-t-il répondu, sir Robert est presque aussi bon & aussi généreux que vous. Cette comparaison m'a fait plaisir, Nancy. — Il fait toujours du bien, a-t-il repris, & à ma famille sur-tout : il s'intéresse beaucoup pour Betty, il m'en parle souvent ; c'est ma chère enfant, c'est ma fille unique ; je n'ai rien, & cette ferme ne m'enrichit pas ; les bons établissemens sont si difficiles, & bientôt j'aurai besoin de quelqu'un qui m'aide dans mes travaux. — Le bon homme alloit me détailler toutes ses affaires, lorsque je l'interrompis, en lui disant, qu'il devoit être tranquille sur Betty, qu'elle feroit

sûrement un bon mariage, qu'il pouvoit compter sur sir Robert, & que, sans doute, il étoit venu pour lui en parler. — Alors il m'a dit que non; qu'il lui avoit parlé de moi & du cocher qui s'étoit enfui; qu'il avoit dit à sir Robert qu'il favoit que ce n'étoit pas un bon sujet; ce qui l'avoit rendu pensif, & qu'il avoit demandé si l'on n'avoit vu aucun des domestiques de milord *Westburne*, & que lui ayant répondu que non, il s'en étoit allé presque sans rien dire. — Il vouloit encore me parler de lui, lorsque nous avons entendu le bruit d'un carrosse : Betty est entrée avec précipitation, & m'a dit que miladi venoit me faire une visite; je n'ai fait qu'un saut du lit de *Velson* dans mon fauteuil, & n'ai eu le tems ni de me remettre de mon émotion, ni de penser à rien. Miladi est entrée, je me suis levée avec peine de mon fauteuil, je suis allé vers elle presque en me

234 *Lettres de deux Filles*

traînant. Il y a eu un peu d'émotion ; d'embarras de part & d'autre , des mots coupés qui ne disoient rien. J'étois la plus forte , & j'ai pu articuler , que j'étois très-flattée de voir chez moi une personne de son âge , qu'elle étoit bien dispensée de toute visite , & que j'espérois que ce n'étoit ni à cause de ma lettre , ni à cause de ce qui s'étoit passé hier ; qu'elle s'étoit incommodée , que l'accident n'étoit rien , & qu'il ne falloit pas y penser. Pendant ces mots , je l'avois conduite à un fauteuil ; elle s'affit , en disant : j'étois bien aise , mis , de venir chez vous , pour savoir si vous étiez aussi incommodée qu'on me l'a dit : j'en serois bien fâchée , & jamais encore il ne nous est arrivé pareille aventure. Mais il me semble que vous vous portez bien ; très-bon visage , en vérité , très-bon visage , en me regardant bien fixément. — Je répondis que la frayeur m'avoit laissé un peu d'accablement ; que d'ailleurs



j'étois fort bien, & ne souffrois que du chagrin & de l'embarras que j'avois causé dans sa maison, & de la fuite du cocher; que sûrement il reviendrait, & je la priai qu'on lui pardonnât. — Oui, de l'embarras, reprit-elle, en regardant autour de la chambre. Oh ! celui-ci n'est rien. Nous avons fait votre connoissance, mis, & bientôt vous quitterez ce pays, au moins je le crois; & sans attendre ma réponse, elle débita les lieux communs sur les nouvelles connoissances. J'ai souvent dit à milord, continua-t-elle... — Je pris cette occasion de l'interrompre pour lui en parler. — Milord est bien foible, me répondit-elle en portant la main à sa tête; il s'est promené dans sa chambre aujourd'hui, il en a été fort accablé; & cependant il est si vif quand il parle ! les hommes veulent toujours gouverner. Ah ! miladi, repris-je du ton le plus affectueux & le plus pénétré, avec une

236 *Lettres de deux Filles*

femme comme vous , aussi habile , aussi respectable , milord ne doit être en peine ni de sa famille , ni de ses affaires ; vous faites le bien & le bonheur de tout le monde , rien n'échappe à vos soins & à votre prévoyance. Il est vrai , dit-elle , que milord ne pense qu'au moment présent , & qu'il s'accommode de ce qui se rencontre ; pourvu que l'on soit un peu gai autour de lui , tout va bien. Cependant on a des enfans , il faut les établir. Je vous ai déjà parlé , mifs , ( en me regardant au blanc des yeux ) , du mariage de mon fils , il faut presque que je le fasse toute seule ; cependant il se fera : oh ! j'espère qu'il se fera. Je répondis que je n'en doutois pas ; que cette alliance étant avantageuse , sir Robert étoit trop raisonnable pour s'y refuser ; que j'admirois comme elle pensoit à tout ; que , sans doute , ce mariage se feroit bientôt , & que je serois enchantée de le voir. Je louai sa tendresse

pour ses enfans , & elle me dit qu'elle pensoit aussi au mariage de sa fille , mais que ce ne seroit pas sitôt , que celui de son fils l'occupoit entièrement à présent. Elle voulut ajouter quelque chose sur l'indépendance & les travers des jeunes gens ; je recommençai mes louanges , & je l'assurai qu'on seroit trop heureux de suivre toujours ses volontés ainsi que ses avis & ses conseils ; & que dans l'embarras , je m'adresserois à elle avec la plus grande confiance. Vous avez raison , mifs , me répondit-elle , je ne vois pas mal les choses ; & tenez , par exemple , je souffre pour vous de vous voir logée ici , assez bien si vous voulez , mais cependant seule , éloignée de votre famille : à la campagne on est méchant , on cause encore plus qu'à la ville ; on fait des connoissances , & on ne fait ce qui peut arriver. — En vérité , mifs , continua-t-elle du ton de l'amitié & de l'intérêt , & en se penchant



238 *Lettres de deux Filles*

vers moi, je vous assure qu'à votre place, je retournerois auprès de mes parens : je me sens une vraie inclination pour vous, & si vous aviez besoin de quelques secours pour le voyage ou autrement, vous les trouveriez chez moi, & vous me seriez plaisir. — Je m'approchai d'elle, je la remerciai avec effusion de cœur, j'exaltai sa bonté, sa générosité ; je lui dis que j'écouterois toujours ses conseils, que mon intention étoit déjà de suivre celui qu'elle me donnoit, & que je n'attendois plus que quelques lettres pour prendre les dernières mesures pour mon départ ; que je n'avois besoin d'aucun secours ; mais que l'amitié qu'elle vouloit bien me témoigner m'étoit infiniment précieuse, & que j'étois très-disposée à suivre ce qu'elle lui dicteroit pour moi. — Je suis persuadée, miss, me dit-elle en se levant & en m'embrassant, que vous vous en trouverez bien. Milord demande de vos nouvel-

les ; hier au soir vous étiez un peu sérieuse , il vous a cru malade ; il veut toujours que l'on soit gai autour de lui. Il faut venir nous voir encore une fois avant votre départ. — Je veux dire aux *Wilson* que , lorsque vous partirez , . . . vous comprenez , ils sont pauvres ces gens-là , ils nous doivent quelque chose qu'ils ont bien de la peine à nous payer. Je lui dis combien cette famille étoit honnête , & combien j'étois heureuse d'être chez eux. — Son attention se portoit sur ce qu'elle voyoit dans ma chambre ; elle passa devant la cheminée , & sa curiosité ne pût l'empêcher de jeter les yeux sur les adresses. Ce ne fut plus que des complimens & des mots sans suites , débités avec distraction jusqu'à son carrosse où je la reconduisis. Betty & Sara se trouvèrent sur son chemin ; elle se prosternèrent ; miladi leur demanda ce que faisoit *Wilson* ; elle n'attendit pas la réponse & n'écoula

240 *Lettres de deux Filles*

plus rien. — Je ne puis te dire, chère amie, tout le plaisir que m'a fait cette visite, c'est un événement fort heureux & que je ne devois pas espérer. La mère de sir Robert chez moi ! Oh ! certainement ce cocher est le meilleur de mes amis ; je suis jalouse du hasard ou de l'imagination de celui qui a inventé cette charmante scène ; je n'aurois moi-même pas su mieux faire, il s'agit d'en tirer tout le parti possible. Comme je vais être généreuse ! Tout pardonner, tout croire, tout écouter, tout recevoir avec la plus grande reconnoissance ! Cette bonne miladi ! je ne puis plus rien sans ses avis, sans ses conseils ; je vais lui en demander sans cesse, nous travaillerons ensemble à mon départ ; à ses yeux je serai indifférente pour tout le reste de sa maison ; elle me verra sans aucune considération pour milord qui est content de tout, pourvu que l'on soit gai autour de lui ; c'est-là un  
des



des premiers avis qu'elle me donne, & je le suivrai; j'égayerai, je ferai rire le bon vieillard autant que je pourrai. — Ne crois-tu pas, chère Nancy, que toutes ces personnes sont mes amis? Comme ils se découvrent à moi! comme ils font naître les événemens qui tournent à mon profit! en vérité je les aime à la folie. Toi seul, sir Robert, toi seul idole de mon cœur! tu mérites la vérité, elle est dans mes sentimens; je me jette à tes genoux, je te demande grâce de tout ce que mon amour m'a suscité pour te plaire: je ne te le cacherai pas longtemps: tu verras le fond de mon ame, tu seras maître de mon sort, & si tu veux, tu anéantiras l'être malheureux qui t'adore! Hélas! ta mère est respectable à mes yeux, elle a de l'ambition pour ses enfans, elle veut leur bonheur; elle suit le préjugé commun de la naissance & de la fortune: je ne puis la

242 *Lettres de deux Filles*

condamner, & si une fois elle est obligée de sacrifier ses idées, il n'est point de soumission & d'adoration dont je ne sois capable pour l'en dédommager. Avec son fils, tout sera si aisé, si beau, si heureux ! une galère, une prison, avec lui, seroient des lieux enchantés. — En te contant, en t'écrivant mon histoire, les réflexions que je fais dans le moment reviennent au bout de la plume, & je ne puis m'empêcher de les écrire, surtout quand elles tiennent au sentiment ; il me semble alors que tu dois m'entendre mieux, & que tu peux m'écouter sans humeur & sans m'accabler de ridicule par tes faillies. — Lorsque je fus rentrée chez moi, je me livrai à toutes ces idées, & j'étois assez heureuse : Betty m'apporta ce billet, & je le lus encore. Je t'en envoie la copie, tu veux bien que je garde l'original, il est sur mon cœur, & je n'en vois point les caractères sans émotion. Je t'ai assez

entretenu de moi aujourd'hui, chère amie, adieu. — Si milord *Belton* me lit toujours avec plaisir, si c'est un moyen de l'occuper un moment près de toi, ne sois point étonnée de la peine que je prends d'écrire; dis-lui que je le prie de m'écouter toujours avec le même intérêt; ce sera toujours à ton profit : adieu.

---

### LETTRE XXXIII.

*Sir Robert à miss Camille.*

**V**OUS avez eu du trouble, de l'inquiétude, miss; vous avez souffert, & je ne vous ai point vue de tout le jour. Ne me croyez-vous pas un peu malheureux? Ne point vous voir, n'être point là quand vous avez des maux & des peines; ne vous être bon à rien, lorsque peut-être vous auriez besoin de secours; oh! cela est bien cruel, & j'ai bien de la peine à dévorer mon chagrin.



244 *Lettres de deux Filles*

Je fais que vous êtes bien ce soir ; vous êtes sortie jusqu'au chemin , je viens de l'entendre dire à ma mère : voilà pour mon inquiétude sur tout ce qui vous regarde. Mais les jours passent , & les charmes de votre société , de votre esprit , de votre caractère sont perdus : que le tems s'écoule lentement ! Oui , mîs , le tems , car j'espère qu'il en viendra un où il y aura tant de gens heureux , que vous l'aimerez aussi. — Ma mère , à son retour , avoit l'air contente & tranquille , il lui est échappé des mots d'amitié pour vous. Milord a demandé de vos nouvelles , on lui a dit que vous viendriez dans peu de jours. Mais pourquoi ma mère s'est-elle informée de la route d'ici à Liverpool ? Qu'est-ce qu'elle veut faire d'un port de mer ? N'y a-t-il point de douceur qui ne porte son poison , faut-il toujours s'en défier ? Mais non , ma mère est disposée à vous aimer. Vous reviendrez bientôt chez nous : mon

père dit qu'il ne passe des momens agréables qu'avec vous. J'en suis au comble de ma joie. Combien cependant, elle augmenteroit, si votre cœur partageoit quelques-uns de mes sentimens! j'ai promis de n'en jamais demander l'aveu; je croirai ce que je pourrai, & je donnerois mille vies pour votre bonheur, vous savez où est le mien. Pardonnez, mifs, si mon cœur s'exhale un peu, il est quelquefois bien oppressé. — Je n'ai encore rien pu découvrir sur le cocher qui s'est enfui; je veux absolument approfondir cette histoire, il ne doit sortir de notre maison aucune fourberie, ni aucune mauvaise action. Demain matin je dois avoir, à ce sujet, des informations très-précises; je vous prie de permettre que j'aille vers midi vous dire ce que j'aurai appris. — Comme cet homme a des parens à Londres, vraisemblablement il y fera allé; j'ai écrit à mon ami *Belfloor* de s'en

244 *Lettres de deux Filles*

Je fais que vous êtes bien ce soir ; vous êtes sortie jusqu'au chemin , je viens de l'entendre dire à ma mère : voilà pour mon inquiétude sur tout ce qui vous regarde. Mais les jours passent , & les charmes de votre société , de votre esprit , de votre caractère sont perdus : que le tems s'écoule lentement ! Oui , mîs , le tems , car j'espère qu'il en viendra un où il y aura tant de gens heureux , que vous l'aimerez aussi. — Ma mère , à son retour , avoit l'air contente & tranquille , il lui est échappé des mots d'amitié pour vous. Milord a demandé de vos nouvelles , on lui a dit que vous viendriez dans peu de jours. Mais pourquoi ma mère s'est-elle informée de la route d'ici à Liverpool ? Qu'est-ce qu'elle veut faire d'un port de mer ? N'y a-t-il point de douceur qui ne porte son poison , faut-il toujours s'en défier ? Mais non , ma mère est disposée à vous aimer. Vous reviendrez bientôt chez nous : mon



père dit qu'il ne passe des momens agréables qu'avec vous. J'en suis au comble de ma joie. Combien cependant, elle augmenteroit, si votre cœur partageoit quelques-uns de mes sentimens! j'ai promis de n'en jamais demander l'aveu; je croirai ce que je pourrai, & je donnerois mille vies pour votre bonheur, vous savez où est le mien. Pardonnez-moi, si mon cœur s'exhale un peu, il est quelquefois bien oppressé. — Je n'ai encore rien pu découvrir sur le cocher qui s'est enfui; je veux absolument approfondir cette histoire, il ne doit sortir de notre maison aucune fourberie, ni aucune mauvaise action. Demain matin je dois avoir, à ce sujet, des informations très-précises; je vous prie de permettre que j'aille vers midi vous dire ce que j'aurai appris. — Comme cet homme a des parens à Londres, vraisemblablement il y sera allé; j'ai écrit à mon ami *Belfloor* de s'en

246 *Lettres de deux Filles*

informer, & même de le faire arrêter  
s'il n'étoit pas disposé à dire la vérité;  
je lui ai donné des instructions en con-  
séquence. J'espère, miss, que vous êtes  
sans aucune inquiétude sur cette af-  
faire, qui ne peut avoir aucune suite. Je  
pourrai vous rassurer entièrement de-  
main. — Je suis, miss, votre respec-  
tueux serviteur. R. W.



## L E T T R E XXXIV.

*Camille à Nancy.*

C HÈRE amie , que j'ai eu de plaisir à copier le billet que je t'ai envoyé hier ! Il n'y a pas un mot qui ne soit une jouissance pour mon cœur. Avant de le recevoir , mon imagination étoit déjà disposée à espérer , à se flatter ; les possibilités me paroissoient des certitudes , & il vint à l'appui. bercée par ce qui n'est sans doute qu'illusion , je passai une nuit tranquille , le sommeil effaça les traces de l'émotion. En m'éveillant , je pensai d'abord que je pourrois être belle aux yeux de sir Robert qui devoit venir ce matin-là : je ne fus occupée que de cette visite. Betty étoit auprès de la fenêtre , elle fit un signe de tête. Je lui demandai ce que c'étoit ; elle me dit que c'étoit Henri qui venoit à la



248 *Lettres de deux Filles*

maison; je voulus le voir, & lui ordonnai de le faire entrer tout de suite. Je le caressai, je le flattai, car avec les hommes de tout état & de toutes conditions, il faut des louanges. Je lui fis cent questions auxquelles mon empressement laissoit à peine le tems de répondre. On ne savoit rien de nouveau sur le cocher, & il alloit me dire tout ce que je ne souhaitois pas de savoir, lorsque je lui demandai ce qu'on faisoit, ce qu'on disoit chez milord *Walmore*? Miss, m'a-t-il répondu, hier au soir on étoit assez tranquille, il y avoit longtems que miladi n'avoit été aussi gaie. — Et milord? — Hier il étoit beaucoup mieux, il ne fait rien de l'absence du cocher: après dîner, il a eu envie de marcher, ce qu'il n'avoit pas fait depuis long-tems: on m'a appelé pour le soutenir & lui donner le bras. Il s'est promené pendant près d'une heure dans la salle, & il a parlé beau-

coup avec miladi & miss Henriette; — & de quoi, mon cher Henri? — De vous, miss. — Oh! de moi; dès qu'il s'agit de moi, je puis vous demander ce qu'on en dit; étoit-ce du bien, du mal? Alors il a commencé à me rendre la conversation; les détails n'en étoient pas bien suivis; mais par mes questions, je l'eus toute entière. Je lui fis répéter ce qui m'échappoit, & quand il fut parti, je m'amusai à l'écrire, & à mettre en ordre ce qu'il m'avoit dit; & me ressouvenant parfaitement des questions & des réponses, & connoissant un peu les acteurs, je suis sûre de n'avoir presque pas changé un mot: c'est une vraie lecture pour milord *Belton*, & je te l'envoie.

*Milord* (marchant lentement, traînant les pieds dans de grosses pantoufles, & se plaignant de tems en tems). Je ne fais ce que vous avez, vous autres; depuis hier au soir, vous êtes se-

250 *Lettres de deux Filles*

rieuses, vous ne dites rien; cela m'en-  
nuie. Est-ce que je suis plus malade?  
Vous voyez pourtant que je marche bien  
aujourd'hui.

*Miladi* : Marchez , marchez seule-  
ment , cela vous fera du bien.

*Milord* : Et Robert n'a pas dit un mot  
à table , personne n'a ri de ce que j'ai  
conté; & hier au soir miss Camille étoit  
triste comme un enterrement. Qu'est-  
ce qu'il y a donc? Je veux qu'on soit  
gai , & s'il y a du chagrin , qu'on me  
le dise , je saurai bien y mettre or-  
dre.

*Miladi* : Il n'y a rien , milord. Qu'une  
étrangère soit gaie ou triste , qu'est-ce  
que cela nous fait? On ne peut pas tou-  
jours rire; & moins il y aura d'étran-  
gères , moins on fera triste.

*Milord* : Etrangère ! étrangère ! Je vois  
bien que cette pauvre miss Camille ne  
vous plaît pas. Est-ce parce qu'elle me  
réjouit , qu'elle me fait rire? Je vous



prie, miladi, ne vous chagrinez ni pour elle, ni pour moi.

*Miladi* : Je ne me chagrine pas, milord, mais.....

*Milord* : Oh ! je vois bien, vous avez peur pour votre fils Robert. Vous croyez toujours que l'on épouse toutes les filles que l'on voit ; & vous voudriez qu'il n'en vît aucune. Et à vingt-trois ans que voulez-vous qu'il voie ? Miss Camille est très-jolie, ma foi, un minois charmant & aimable ; avec cela, toujours quelque chose de gai, d'honnête. Eh bien ! il lui fera un peu la cour, elle s'en ira, & il n'y pensera plus. Est-ce que je ne fais pas cela, moi ? N'y avoir-il pas autrefois à Londres une Irlandoise jolie, belle, ma foi, dans la place de Soho-Square, cette grande maison qui fait le coin de la rue : ne lui ai-je pas fait la cour quatre mois & demi : eh bien ! l'ai-je épousée ? Il faut que jeunesse se passe, miladi ; &

252 *Lettres de deux Filles*

il faut un peu laisser faire les jeunes gens.

*Miladi* : Ah ! laissez les faire , & cela ira bien ; ce sont de bonnes têtes que celles des jeunes gens , ils croient que c'est bien beau d'être amoureux de la première fille malheureuse qu'ils rencontrent ; & si c'est une Irlandoise qui vienne de Londres , fiez-vous-y ! Lorsque nous serons tous morts de chagrin , & que notre fils unique sera ruiné , & pis encore , on dira bien que nous aurions dû l'empêcher.

*Milord* : Vous voyez tout au pire , miladi ; notre fils est honnête , il ne fera point de sottise. S'il étoit à Londres , comme vous le voudriez , il verroit bien d'autres filles. Il reste auprès de nous ; il ne veut pas me quitter aussi longtems que je serai malade ; & parce qu'il vient une femme dans notre voisinage , il semble que c'est la peste , vous êtes tou-

jours fâchée. Cependant il nous convient de bien recevoir les étrangers , & d'être honnête pour tout le monde. — Je vous prie , point d'humeur , point d'injustice contre cette miss Camille ; quand elle sera en Irlande , je veux qu'elle puisse se louer de moi , & de toute la maison. D'ailleurs , elle est gaie , de bonne humeur , nous rions ensemble ; & vous êtes quelquefois tous tristes comme des hiboux. Henriette , qui cause assez , est souvent des heures entières sur son ouvrage sans dire le mot. N'as-tu pas aussi peur de quelque chose , toi ?

*Miss Henriette* : Je vous assure , mon père , que j'aime beaucoup miss Camille , & que je suis toujours bien aise de la voir. Mais ma mère dit de si bonnes raisons , & puis personne ne la connoît. Ces messieurs qui viennent de Londres , ne l'ont jamais vue , & cependant ils



254 *Lettres de deux Filles*

la trouvent bien jolie ; il faudroit au moins savoir.....

*Milord* : Il n'est pas nécessaire de rien savoir ; n'est-elle pas aimable ? Est-ce qu'on dit quelque chose sur son compte ? & son oncle n'est-il pas venu ici ? Je vous prie , miladi , de la traiter toujours honnêtement ; je crois qu'elle étoit malade hier ; il y a quelque chose sûrement , il y a quelque chose : vous devriez aller la voir , miladi.

*Miladi* : Moi , faire une visite ?

*Milord* : Je ne dis pas faire une visite , votre âge vous en dispense ; mais une honnêteté de voisinage. Je veux qu'elle vienne ici quelquefois , elle me fait plaisir , & je vous prie , ma chère femme , de faire cela ; le cocher & les chevaux sont-là : vous me ferez plaisir , & je vous le demande.

Henri me fit entendre qu'il croyoit que cette dernière phrase avoit décidé

miladi à venir chez moi : on vouloit laisser ignorer à milord la fuite du cocher ; & aller en carrosse lui faisoit voir qu'il n'y avoit rien de dérangé. — Cette conversation que me rapportoit Henri, ne laissoit pas que de m'embarrasser beaucoup ; il falloit sauver ma fierté, & la dignité d'une femme qui, à quelques circonstances près, étoit l'égale des *Walmores* ; je devois me formaliser du ton méprisant de miladi ; je devois être indignée de ses craintes. Henri pouvoit très-bien me juger là-dessus, il a de l'esprit, & les domestiques ont souvent le tact très-juste sur ce qui caractérise la naissance & le rang. Je pris le parti de m'amuser de tout ; je riois des soupçons & des discours de miladi ; j'avois pitié de ceux de milord, & je finis par lui dire qu'ils pouvoient tous être tranquilles sur mon compte ; que je n'avois besoin de personne, & que dans peu de tems, ils n'auroient plus cette étran-

256 *Lettres de deux Filles*

gère dans leur voisinage. Henri voulut me répondre quelque chose, je compris qu'il alloit me parler des idées que l'on avoit de moi & de sir Robert. Je lui dis qu'il ne devoit point parler de ma curiosité, que je respectois infiniment milord, & que tout ce qui venoit de lui, m'intéressoit, que j'étois au-dessus de tout ce qu'on pouvoit penser. J'ajoutai que je le regardois comme un brave garçon, auquel je voudrois pouvoir faire du bien, & en disant cela, je lui donnai une guinée avec un air de bonté & de protection qui lui en imposa. Il s'en alla en me donnant les plus grandes marques de respect, & en jurant qu'il seroit toujours à mon service. — Je ne fais, Nancy, comme il se fait que les moindres circonstances deviennent importantes pour moi; la présence de ce domestique devoit être indifférente, & il a fallu mettre en jeu la curiosité, la vanité, l'intérêt, l'amour-propre: ce jeu continuel me



fatigue souvent. Heureux qui peut suivre son cœur, & qui n'a rien à cacher ! Est-ce qu'il y a beaucoup d'hommes, beaucoup de femmes qui aient ce bonheur ? Est-ce que nos désirs, nos prétentions, notre ambition sont jamais d'accord avec l'état des choses ? Hélas ! pauvres mortels, le plus vertueux n'est peut-être que le plus faux ou le plus heureux ! Je m'arrêtai cependant moins à ces réflexions qu'à penser à la visite de sir Robert que je devois recevoir ce matin. J'avois bien dormi, j'étois très-reposée, je me sentois une certaine confiance en moi-même, je la confirmai à ma toilette & en m'habillant ; j'étois assez contente, & tout alloit assez bien. Il n'y eut de dispute qu'au moment de choisir entre le déshabillé & la robe qu'il falloit mettre : le déshabillé étoit trop négligé, il donne plutôt l'idée de la familiarité que du respect ; la robe annonce aussi trop de prétention, on ne

258 *Lettres de deux Filles*

met pas une robe sans y avoir pensé, c'est de la cérémonie : une lévite, une polonaise, ne sont point dans mon caractère de simplicité. — Conseil tenu, la robe fut décidée, le cérémonial & l'étalage en furent corrigés par un grand mouchoir noir & un tablier ; je n'employai aucun des ajustemens que tu m'as envoyés, & dont je ne t'ai pas encore remerciée. — J'avois oublié tout cela, & mon cœur battoit un peu plus vite qu'à l'ordinaire, lorsque je vis entrer sir Robert. Cette fois-là il m'aborda sans embarras ; & moi je ne le vois jamais sans émotion. Est-ce un avantage qu'il a déjà sur moi ? Est-ce un homme qui sent sa supériorité ? Commenceroit-il à s'appercevoir que l'idole n'est que de bois ? Ou, est-il déjà si tranquille sur mes sentimens, qu'il n'a nulle inquiétude sur ce qu'il espère ? Mais non, c'est sa franchise, c'est sa sincérité qui lui donne cette assurance ; il est de bon-

ne-foi, qu'a-t-il à craindre? Il ne s'agit plus de me plaire; il a le courage de m'aimer, il aura celui de vaincre les obstacles; c'est ce que son cœur veut me prouver, & alors plus de crainte avec moi, plus de cette timidité qui tient plus à la fausseté qu'à la droiture des intentions. Il m'aborda donc avec cet empressement animé qui annonce que l'absence a été pénible: l'impatience, la tendresse, l'amour étoient dans ses yeux: ses manières, son maintien peignoient la candeur: rien ne m'échappa, & si j'ai réfléchi ensuite, alors je ne sentis qu'un doux contentement qui remplissoit mon cœur. Te rendre les mots de la conversation, ce seroit ne point dire l'essentiel. Ce n'étoit pas les paroles que j'écoutois: l'expression étoit dans les gestes, dans la voix, dans le regard. Il est certain, chère amie, que la réserve, la modestie & la retenue sont bien inventées. Ce pas-



260 *Lettres de deux Filles*

sage continuel du doute à l'espérance, de l'espérance à la certitude d'être aimée, est une source de jouissances pour une ame sensible. Rien n'est perdu, tout porte son trait, & deux cœurs qui s'aiment, se cherchent & se sentent dans tous les points de leur existence. Pauvre sir Robert ! adorable créature ! comme tout portoit le caractère de sa passion ; c'étoit l'amour animé par les grâces & enchaîné par la crainte & le respect. — Il parla de l'aventure du cocher avec un sérieux qui m'étonna, & qui me donna de l'inquiétude. Je voulus lui dire que la chose n'ayant aucune suite, il ne falloit qu'en rire. — Non, mîs, interrompit-il assez brusquement, on a manqué de respect à la maison de mon père, & cela pour la personne qui en mérite le plus ; c'est un attentat qui doit s'approfondir, qui doit se réparer. Je n'ai encore que des soupçons, mais ils seront vérifiés..... &

voyant à mon air effrayé qu'il en avoit trop dit. — Mais sûrement, miss, reprit-il bien vite, nous finirons par en rire, & dès que vous êtes si bien aujourd'hui, il n'y a point de mal : — & sans se laisser interrompre comme je le voulois. — Dites-moi, miss, je vous en prie, continua-t-il, pourquoi ma mère étoit-elle hier si gaie ; pourquoi avoit-elle un air si content après vous avoir quittée ? Hélas ! répondis-je, j'ai fait ce que j'ai pu pour lui plaire, & rien ne réussit, que la promesse que j'ai faite de partir bientôt, & de suivre là-dessus tout ce qu'elle me conseilleroit : il faut que je le dise & le répète souvent pour la rassurer sur mon compte. — Il garda un moment le silence, son air devint sombre, & ensuite il s'écria : je vois, je ne vois que trop que ma mère ne se rendra jamais ! Il est vrai que je ne lui ai point encore fait l'aveu de mes sentimens pour vous, je ne lui ai point

262 *Lettres de deux Filles*

déclaré que vous étiez la seule femme qu'il y eût au monde pour moi : elle le soupçonne, mais elle croit que c'est le goût d'un jeune homme qui passera. Je lui dirai la vérité, je lui ouvrirai mon cœur, & elle est ma mère. Mifs, continua-t-il avec feu, & en prenant une de mes mains que je voulus défendre avec l'autre ; il les serra avec les siennes, & ensuite appuya sa tête dessus. — Adorable mifs, promettez-moi que lorsque je viendrai vous offrir ma vie, ma main, ma liberté, vous l'accepterez, & que vous ne refuserez pas de faire mon bonheur. Non, monsieur, lui dis-je avec vivacité & en retirant mes mains, non, je les refuserai ; ce n'est point avec moi que doit être votre bonheur, moi, sans fortune ! . . . Chère Nancy, j'allois dire sans naissance, sans famille. — Il m'interrompit : c'est vous qui êtes la fortune ; vous serez la mienne, je n'en veux point d'autre. Mais,



miss, continua-t-il, d'un ton grave & sérieux, vous n'opposez point d'autres raisons, celles là ne viennent point de votre cœur, ce n'est point lui qui s'oppose, vous me l'auriez dit, & votre silence. .... Oui, miss, je fais serment & je l'ai fait souvent, de n'être qu'à vous : recevez-le, c'est tout ce que je vous demande, & ma confiance est dans votre ame, dans votre cœur que je serai digne de posséder; je ne veux plus entendre aucune de vos raisons. Adieu, miss, adorable miss. Il étoit déjà hors de la porte, il revint, & d'un air sérieux que je cherchois à démêler, — Il se passera un jour, m'a-t-il dit, peut-être deux, sans que vous entendiez parler de moi; vous n'en ferez point étonnée; c'est une course, une chasse, — Je veux savoir où vous allez, lui dis-je avec vivacité, & en m'approchant de lui; je crois même qu'une de mes mains étoit sur son bras. — Il me

264 *Lettres de deux Filles*

regarda sans répondre ; le sourire étoit sur sa bouche , & il y eut des larmes dans ses yeux ; je crois qu'il en vint aussi dans les miens. Ange adorable ! me dit-il , je donnerois mille vies. — Je ne veux , lui dis-je , que savoir où vous allez , c'est la première fois que j'ai une volonté. — Je la respecte , me répondit-il , je la chéris : vous saurez tout , mais ce ne peut-être à présent ; je vous écrirai , mais , je vous dirai tout dans le plus grand détail ; dès ce moment il n'y a plus rien de caché pour vous ; & il s'enfuit. — Je passai dans l'anti-chambre pour le voir partir ; ses chevaux & son domestique l'attendoient ; je le vis monter à cheval , & je le suivis des yeux aussi longtems qu'il me fut possible. J'étois heureuse , chère Nancy , je jouissois à longs traits de tout ce que je venois de voir & d'entendre , & il y avoit tant de choses , que dans mon ame , j'éprouvois une  
confusion

confusion de pensées & de sentiment , qui finit par m'oppresser ; je fus tour-à-tour , combattue par la crainte & rassurée par l'espérance ; ensuite tourmentée par les remords , par la passion , par tout ce que m'inspiroit cet homme adorable. Je n'étois plus à moi-même , une idée me revenoit sans cesse : estimer ce qu'on aime plus que soi-même , ne pas s'en croire digne , est un tourment cruel. Je fus longtems absorbée dans mes réflexions : Betty m'avoit avertie plusieurs fois que le dîner étoit devant moi , je n'avois rien vu , rien entendu. Je sortis enfin de cet état de stupidité & de travail , mais le trouble ne me quitta point ; je mangeai , sans trop savoir ce que je faisois. Betty qui s'apperçut que j'étois triste & occupée , fit ce qu'elle put pour me distraire. Voyant que je n'y faisois aucune attention , elle me brusqua deux ou trois fois ; à la fin je la regardai fixement , & je lui tendis la main ; elle



266 *Lettres de deux Filles*

la prit, la baïsa, & elle alloit me dire de ces choses affectueuses qu'elle fait fort bien exprimer. Ma chère Betty, lui dis-je, aime moi, respecte ma situation; un jour peut-être tu auras pitié de moi. — Je la vis attendrie, je lui fis signe que je demandois du silence; elle sortit les larmes aux yeux. Le dîner me rendit des forces, mes idées reprirent de l'ordre, & en pensant successivement à tout, le ministre eut son tour. Je me rappelai que je ne l'avois pas vu depuis longtems, depuis qu'il m'avoit insinué assez bêtement sa défiance, sa curiosité & l'envie qu'il avoit de la satisfaire; il falloit tâcher de découvrir ce qu'il avoit fait pour cela: je devois aussi des rubans à ses filles. Je me décidai à aller chez lui; j'appelai Betty, je lui demandai à voir les objets de mode que tu m'avois envoyés; je lui donnai le plus joli des rubans; je choisis ceux que je voulois donner aux demoiselles *Jackson*,

& nous allâmes au presbytère. Je ne cessois de penser aux derniers mots de sir Robert, à l'air sérieux qu'il avoit, à cette course, à cette chasse sur laquelle il y avoit une espèce de mystère, & qui me laissoit de l'inquiétude dans l'ame. Cela, joint au mépris que j'avois pour ce pauvre docteur, fit que d'abord je ne pris garde à rien; je donnai les rubans, je dis des lieux communs de politesse, & tout étoit nul pour moi. — Un moment après, je fus frappée que, dans la conversation qui s'étoit engagée je ne fais comment, le ministre dît que quand on avoit envie de favoir quelque chose, on écrivoit ici & là, qu'on avoit des amis qui vous instruisoient de tout, que ceux qui avoient du crédit étoient plus forts que ceux qui n'en avoient pas, & que lorsque l'on avoit des affaires fâcheuses avec le ministère, on étoit toujours les plus foibles : il avoit souvent vu cela autre-

268 *Lettres de deux Filles*

fois. Je lui dis qu'il avoit bien raison , qu'on voyoit bien qu'il avoit été fort employé , & que , fans doute , il avoit conservé à Londres beaucoup d'amis. — Il fit un signe de tête d'un air de suffisance , qui vouloit dire que même il leur avoit écrit , & que j'étois l'objet de cette noble correspondance. Ce cher homme devient d'une finesse ecclésiastique bien insupportable ! — Dans ce moment entroient les demoiselles *Dagby* , & je me trouvai dans les bras de miss Juliette. Méchante , cruelle ! me dit-elle ; dix jours , douze jours sans nous voir , sans nous dire un mot ! Quelle amitié est donc la vôtre ? Vous voulez être silencieuse & cachée , je respecte votre silence & votre retraite ; & vous nous laissez-là ? Moi votre amie , votre Juliette qui vous aime ! — Je lui rendis des caresses , & je lui dis mes raisons. Elles étoient venues chez moi , & sachant que j'étois au presbytère , elles y



étoient venues à pied. — Nous nous ennuyâmes encore un moment avec la sainte famille, & en nous en retournant, Juliette me dit : je ne vous parle point, je ne vous demande rien ; un jour je vous reprocherai ma discrétion. — Je lui ferai la main. — Elle continua : — Vous savez que tout le monde se plaint de vous, on dit que vous êtes toute aux *Walmore* ; vous aviez promis de venir nous voir, nous devions nous rassembler & faire une promenade sur l'eau & à la campagne avec des amis ; elle a été renvoyée, c'est lundi prochain ; ce sera une partie de plaisir avec nos voisins ; on m'a fait promettre que vous en seriez : les *Welgreen* s'y trouveront, quelques autres personnes de notre connoissance, & peut-être les *Westburne* ; on s'amusera sûrement. Promettez-moi de ne pas y manquer, je l'exige de votre amitié. Hélas ! chère Juliette, lui répondis-je, je m'amuse

bien difficilement , je crains presque le plaisir , & sur-tout ce qu'on appelle des parties ; mais votre amitié l'exige , je fais trop peu pour elle , & je ferai avec vous. Mais avant ce tems , je veux voir , je veux aller chez vous : je pense toujours à certaine histoire qui m'a touchée ; il faut que vous m'instruisiez encore , je ne la regarde point comme finie. — Je ne pense plus à rien , me dit-elle , & je tâche de m'étourdir ; mon cœur étoit fait pour être tranquille & heureux , l'ai-je pu ? — Il étoit presque nuit lorsque nous arrivâmes chez moi ; elles remontèrent en voiture après mille protestations d'amitié. — La leur me fit penser à la tienne , je voulus t'écrire le même soir , je n'en eus pas la force ; me trouvant fatiguée , il me falloit du repos , & je m'y livrai en pensant à toi , en jurant que je t'aimois : adieu , chère Nancy.

---

---

L E T T R E   X X X V .*Camille à Nancy.*

J E ne t'ai pas assez parlé , ma chère amie , de cet envoi que tu m'as fait ; tu es charmante d'avoir si bien pensé : c'étoit précisément ce qui me manquoit & ce qu'il me falloit ; je t'ai dit l'usage que j'en ai fait chez les demoiselles *Jackson* , le reste m'a aussi été utile. Ne crois pas cependant que je te doive aucun de mes succès ; je t'assure que l'on m'aimeroit , que l'on me respecteroit avec de vieux rubans : peut-être même réussirois-je mieux en faisant plus d'efforts pour me les faire pardonner ; mais je n'en suis point à dépendre de ces misères , & si je m'arrête aujourd'hui sur ce sujet , c'est que réfléchissant sur le passé je vois que j'aurois dû y penser. Tu m'as vue occupée de cette absence de



fir Robert , qui m'inquiétoit extrêmement ; j'ai passé deux jours de suite dans la peine & dans l'impatience , chaque moment y ajoutoit encore. La nuit du troisiéme jour fut absolument sans sommeil : je devois aller chez les *Walmore* , il me fut impossible ; c'étoit un mouvement de ma conscience qui m'en ôtoit la force , je n'osois l'approfondir ; je tremblois de me trouver coupable ; cependant je ne me reprochois rien , & je voulois garder cette persuasion. J'envoyai Betty au château ; Henri vint aussi : on étoit fort tranquille , on ne pensoit pas même à fir Robert , on savoit où il étoit allé ; c'étoient des affaires , une chasse ; on étoit accoutumé à ces absences & on l'attendoit le troisiéme ou le quatriéme jour. Il n'y avoit rien de nouveau , on avoit même oublié le cocher , & il étoit remplacé sans autre suite. Que ces trois jours furent longs , chère amie ! Je craignois le tems , j'aurois voulu le détruire.

Betty ne disoit rien ; mais elle m'apportoit de tems en tems des bouillons , elle me faisoit prendre du thé , elle vouloit me lire : l'attachement , l'amitié , donnent de l'esprit , je le vois à cet enfant ; simple payfanne , & n'ayant presque connu que le travail des mains , depuis qu'elle est à moi , depuis que son cœur en est occupé , elle pense , elle voit , elle devine , elle prévient , elle a de la sensibilité & de la discrétion : c'est une charmante créature. Amour ! c'est peut-être aussi ton ouvrage , & Henri auroit , sans doute , plus de raison que moi de se glorifier de cette métamorphose. Quoi qu'il en soit , elle partagera ma vie , & elle sera heureuse si elle dépend de moi. — Lis vite , chère amie , la copie de cette lettre que je t'envoie , je l'ai reçue le quatrième jour à midi ; mes mains tremblèrent horriblement en l'ouvrant , mon cœur tressaillit en voyant l'écriture : oui , c'est la

274 *Lettres de deux Filles.*

sienne, c'est bien la sienne; & le paquet est bien gros! Je m'étois levée de ma chaise pour aller au-devant, je retombai dans une espèce d'abattement, lorsque je le tins; j'étois immobile, Betty crut que j'étois évanouie; elle me fit respirer quelque odeur forte, elle vouloit me faire avaler de l'eau; je reçus ses soins, je la ferrai contre mon sein; & quand elle vit que j'allois lire, elle me laissa seule. J'ai copié à plusieurs reprises, & jamais je ne l'ai entrepris sans une émotion, qui souvent m'a ôté la force de continuer. Je ne te dirai rien de plus aujourd'hui; ton cœur aura assez à sentir: adieu, chère amie.





## L E T T R E   X X X V I .

*Sir Robert à miss Camille.*

IL m'en coûta beaucoup, miss, de vous quitter l'autre jour, & de vous laisser sans avoir satisfait votre curiosité. — Elle m'étoit précieuse, cette curiosité; je crois que c'est la première fois que j'ai entendu votre cœur dire quelque chose pour moi. Laissez-moi jouir de mes espérances, & quand même je me flatterois, laissez-moi mon erreur: plus je vous connois, miss, plus je vois la certitude d'un bonheur auquel je ne puis plus renoncer. — Mais ce n'est pas de quoi je veux vous entretenir dans ce moment; j'ai promis de vous rendre compte de tout ce qui s'est passé depuis que je vous ai quittée; il y aura des choses pénibles à vous dire, qu'il seroit même ridicule de vous détailler, s'il y

176 *Lettres de deux Filles*

avoit du ridicule à penser tout haut avec la personne à laquelle je voudrois toujours montrer le fond de mon cœur & de mon ame , & à la quelle je veux soumettre mon esprit & ma raison. Je voudrois , mifs , vous faire connoître jusqu'à la moindre de mes idées , & c'est pour cela qu'aujourd'hui je commence à vous les dire toutes. — Je crois que vous ne pourrez pas condamner ma façon de penser sur ce qui s'est passé l'autre jour : un cocher qui s'écarte de son chemin , qui peut-être veut vous conduire ailleurs que chez vous , qui disparoît le lendemain , cela ne peut être indifférent , sur-tout dans la maison de mon père , qui doit être respectée , & de qui les ordres doivent être sacrés. Vous vous rappelez , mifs , qu'il faisoit un très-beau tems ce soir-là ; je restai assez longtems à me promener dans le chemin , à l'endroit d'où je venois de vous voir partir ; il

mé parut bien que le carrosse restoit à revenir plus de tems qu'il n'en falloit. Bien persuadé cependant qu'il ne pouvoit rien vous être arrivé jusques chez vous, ce ne fut que le lendemain que je fus que le cocher étoit revenu assez tard, & qu'il avoit disparu dès la pointe du jour. Je courus aux écuries, je questionnai les palefreniers, je n'en pus avoir aucunes lumières; je parlai à Henri qui me dit qu'il n'étoit point étonné que le cocher se fût enfui, que depuis quelque tems il étoit très-libertin, & qu'il se conduisoit fort mal. — Plein d'inquiétude, je fus chez vous; Tom & Betty me contèrent ce qui étoit arrivé; j'étois au désespoir de ce que vous aviez souffert. Content cependant de savoir que vous reposiez, je revins & je retournai aux valers d'écurie; je pressai, je promis, je menaçai, je n'appris rien. Un d'eux, seulement, me paroissoit d'un silence plus obstiné, & pour se tirer de mes



sollicitations, il m'assura que le cocher reviendrait dans le jour. Je fus auprès de ma sœur Henriette, je la priai de me dire dans le plus grand détail, tout ce qui s'étoit passé la veille; il n'y eut pas la plus petite circonstance d'omise: vous n'aviez presque point quitté mon père, & le soir ma mère, & sir Charles *Westburne*, s'étoient promenés assez longtems ensemble dans le corridor: Ma mère! m'écriai-je: c'est impossible, & je rejetai bien vite toute espèce d'idée & de soupçon. — Je passai tout le jour dans les conjectures, dans les informations; & n'ayant rien pu apprendre, je retournai au domestique qui avoit promis que le cocher reviendrait. Je le pressai encore, je lui promis le silence, & une récompense, s'il disoit tout ce qu'il savoit; il protesta qu'il ne savoit rien, que seulement il avoit vu sir Charles *Westburne* dans le taillis qui est derrière les écuries, que le cocher y

étoit allé après lui, qu'ils avoient parlé ensemble assez longtems, qu'il avoit cru voir que sir Charles lui donnoit de l'argent. — Je ne balançai pas à m'adresser à sir Charles lui-même. Je pris le parti, après vous avoir quittée, d'aller le chercher à sa campagne pour lui parler en ami & en confiance. On me dit qu'il avoit reçu le jour auparavant un ordre subit de rejoindre incessamment son régiment qui étoit à Plymouth, & qu'il il y avoit déjà quatre heures qu'il étoit en route. Comme il ne s'agissoit que d'une conversation qui ne l'arrêteroit pas beaucoup, je pressai mes chevaux pour le rattraper. Arrivé à Knasham, on me dit qu'il avoit pris la poste, & qu'il n'y avoit qu'une heure qu'il étoit parti. Je pris aussi des chevaux de poste, & je le joignis à Panstfort où il changeoit de chevaux. J'avoue, mifs, que je ne le vis point sans une espèce d'émotion, dont je ne pouvois

me rendre raison. — Comme mon intention étoit bonne & honnête, je l'abordai très-amicalement. Lui, un peu surpris de me voir, y répondit cependant de même; & après les premières amitiés, je lui dis que je fouhaitois d'avoir avec lui une conversation, que je lui demandois une heure d'entretien, & que nous pouvions entrer dans une chambre de l'auberge: je crus voir chez lui un moment d'embarras & d'indécision. Il me dit qu'il étoit pressé, mais qu'il n'avoit jamais refusé de parler avec personne, & sur-tout avec un ami comme moi. — Après lui avoir raconté tout ce qui s'étoit passé, & tout ce que j'avois appris sur l'aventure du cocher, je le priai de me dire simplement ce qu'il en savoit, l'assurant que mon dessein n'étoit pas de lui faire de la peine, Il m'écouta avec des mouvemens d'impatience, mais cependant, sans m'interrompre, & ensuite il me dit: mon cher



Robert, je trouve un peu singulier que vous veniez m'arrêter dans ma course, pour me faire ces histoires, & m'entretenir des sots rapports de vos domestiques. Vous ne savez donc pas ce qu'on doit à un militaire comme moi : des soupçons, des questions même sont des injures, je n'aime pas les cathéchismes ; & voilà, ajouta-t-il en mettant la main sur la garde de son épée, avec quoi je réponds aux pourquoi indiscrets. — Il ne s'agit pas de votre épée, mon cher Charles, lui répondis-je, j'ai pour vous la considération qui est dûe à un officier de votre mérite, & qui a quelques années de plus que moi ; dans les termes d'amitié où nous en sommes, il n'y a point d'indiscrétion à vous faire des questions sur une chose que vous pouvez savoir ; il est d'un brave militaire, & même de tout honnête homme, de dire avec franchise ce qu'il fait & ce qu'il fait. — Et ensuite

282 *Lettres de deux Filles*

en s'approchant de moi , il me dit avec une colère retenue : mon cher Robert , les jeunes gens qui n'ont jamais quitté la maison paternelle , ni la juppe de leur mère , ne savent pas ce qui est de l'honneur d'un militaire ; quand vous aurez fait quatre ou cinq campagnes comme moi..... Je suis étonné de votre ton , interrompis-je ; je croyois que nous étions amis , & que vous me répondriez comme je vous parle. — Oui , dit-il , amis ! Au diable les amis indiscrets , & qui font des questions : n'avez-vous que cela à me dire ? Je suis pressé , & vous m'arrêtez pour une bagatelle. — Non , lui dis-je , sir Charles , en lui prenant les mains avec affection , je ne vous quitte point que vous ne m'ayiez dit si vous ne savez rien , si cet entretien avec le cocher de mon père , n'avoit point pour objet cette aventure ? Ah ! jeune homme , reprit-il , vous me soupçonnez ! Vous m'accusez même ?

Savez-vous que si je n'avois pitié de vous. . . . . Pitié de moi ! interrompis-je , avec chaleur ; écoutez-moi , sir Charles , asséyons-nous , & ressouvenez-vous que nous sommes amis & voisins. — Puis tirant sa montre : savez-vous , dit-il , que vous arrêtez un officier qui a ordre de rejoindre son régiment incessamment , & qui sera puni s'il arrive trop tard ? Et je ne promets pas d'être toujours si calme. — Je vous comprends très-bien , lui dis-je , sir Charles ; j'ai souvent entendu parler de duels & de combats pour des sujets moins importants que celui-ci. Je les ai toujours eues en horreur, ces batailles : je regarde comme des assassins ceux qui s'y portent , je les méprise comme des bourreaux qui versent le sang pour une opinion qu'ils peuvent rectifier , ou changer de mille autres manières ; & ce qu'on appelle *affaire d'honneur* , a toujours été pour moi une raison de mépris : je me suis



284 *Lettres de deux Filles*

bien promis de tout souffrir plutôt que de commettre cette action criminelle , ne pouvant imaginer que mon honneur fût dans la force de mon bras , ou dans le sang de mon ami. — Le jeune homme , dit-il en ricanant , a bien retenu la leçon de son précepteur , c'est un bon chrétien. — Je vois , lui dis-je en l'interrompant avec vivacité , que je me suis trompé ; il est difficile , horriblement difficile de supporter le mépris des autres. — Puis reprenant mon sang-froid , & le ton amical le plus affectueux : — Mon cher Charles , continuai-je , mon cher ami , je vous conjure , dites-moi avec amitié ce que vous savez , ce qui s'est passé ; je ne me fâcherai de rien , & je vous promets le plus grand secret. — Comment ! dit-il en jurant & en criant très-fort , il se fait des sottises chez vous , & vous venez ici m'en demander raison , m'en accuser ! Si je ne vous regardois comme un

jeune écolier, je..... Arrêtez, lui dis-je, vous joignez l'insulte au ton du mépris : oui ! je me suis trompé, il est impossible de le soutenir, votre vie ou la mienne ne sont plus rien : j'ai aussi une épée, & je saurai réprimer vos manières injustes & brutales. Je sens que si vous continuez, je pourrais vous plonger mon épée dans le sein : il est moins cruel d'attaquer votre vie en défendant la mienne. Vous n'êtes plus qu'un ennemi, un tigre, contre lequel il faut employer le fer. Allons ! sir Charles, comme les bêtes féroces, cherchons quelque lieu écarté. — Bravo ! dit-il, voilà comme il faut se conduire : on est un peu timide la première fois que l'on se bat ; quand cela vous sera arrivé quatre ou cinq fois, comme à moi, & que vous aurez tué un ou deux hommes, vous aurez autant de sang-froid que moi, & vous mettrez l'épée à la main aussi aisément qu'à la poche. Je vous plains

286 *Lettres de deux Filles*

cependant; c'est la première fois, mais allons, allons! — Je n'étois plus maître de ma colère & de mon indignation; je vis que c'étoit bien en vain que l'on se promettoit de n'avoir jamais que de l'humanité, & de n'être jamais cruel; il n'y avoit dans ce moment rien de sacré pour moi, & j'aurois assassiné l'homme qui m'étoit le plus cher. — Oui! lui dis-je avec fureur, allons, vous aurez ma vie ou j'aurai votre estime. — Nous sortons de la maison, nous sommes en chemin; lui plus tranquille que moi, me dit: — Voilà un chemin étroit qui, je crois, n'est pas fréquenté, & qui nous conviendra. — Nous marchons en silence. Après avoir fait environ deux cent pas, le calme revint dans mon ame, & je dis à sir Charles: Est-il possible, mon cher ami, que nous allions nous égorger pour quelques mots qu'il dépend de vous de me dire: Quoi! tous les sentimens d'amitié



se taisent chez vous , nos liaisons ne sont plus rien , & vous aimez mieux être cruel & barbare , que de me parler avec confiance ? Votre cœur est-il donc si dur , & aimez-vous mieux passer pour un homme sans peur , que pour un homme sans humanité , sans franchise ? — Ah ! mon ami , dit-il d'un ton ironique , vous reculez déjà ? vous vous attendrissez ? quand on n'a jamais quitté son cher père & sa chère mère , on a tant d'humanité ! — Je n'ai plus rien , lui dis-je en mettant l'épée à la main ; la sienne y étoit déjà. .... Nous combattîmes pendant assez longtems ; je vis bientôt tout l'avantage qu'il avoit sur moi , & avec quelle force il paroit mes coups , & avec quelle adresse il m'en portoit , que j'évitois plus par hasard que par habileté. Enfin il se jeta sur moi avec tant de fureur , qu'il rencontra mon épée , & dans l'instant je vis tomber la sienne , son bras pendant , rester

sans mouvement, & le sang couler à gros bouillons sur sa main & par la manche de son habit ; il chanceloit même. Je jetai mon épée loin de moi, je volai à lui, je le soutins, je le fermai dans mes bras ; je lui demandois pardon, je me condamnois comme un monstre de n'avoir pas tout souffert de lui, plutôt que de verser son sang. — Il me dit que ce n'étoit rien, qu'il n'étoit blessé qu'au bras, & faisant un effort pour le relever : Je crois, dit-il, que le nerf est percé, — & dans l'instant il pâlit, ses yeux se fermèrent, & il tomba dans mes bras sans force & sans mouvement. — Je fus saisi d'effroi, je poussai des cris, j'appelai du secours ; nous étions trop éloignés pour que l'on nous entendît. Je le couchai à terre, & lui ayant ôté son habit, je ne vis aucune trace de sang sur son corps ; je jugeai alors que ce n'étoit qu'une espèce d'évanouissement causé par la blessure ; je  
ferrai

ferrai d'abord son bras avec son mouchoir & avec le mien pour arrêter le sang ; ensuite je le fécouai , je lui frottai les tempes ; & regardant autour de moi s'il n'y avoit point d'eau , & n'en voyant point , j'allois chercher du secours lorsque revenant à lui , il m'appela. Il me dit que ce qu'il avoit eu n'étoit qu'un peu de foiblesse , & que si je voulois l'aider , il retourneroit fort bien jusqu'au logis ; qu'il ne falloit faire aucun bruit. — Je l'embrassai encore , je lui dis que je donnerois ma vie pour le secourir , & que jamais il n'auroit d'amî aussi sincère , aussi zélé que moi. — Oui , oui , dit-il , nous verrons ; vous êtes un brave gentilhomme , un officier ne pourroit pas mieux se battre. — Ensuite , s'appuyant sur moi , je le portai presque au cabaret ; je fis préparer une chambre ; j'envoyai chercher un chirurgien , & comme dans ce moment il ne se trouva qu'un domestique dans la mai-



90 *Lettres de deux Filles*

son, qui ne vit pas trop de quoi il s'agissoit, il n'y eut point de bruit. En attendant l'arrivée du chirurgien, je lui ôtai son habit, je tâchai d'étancher le sang qui ne s'arrêtoit point encore; le bras étoit percé en deux endroits, près du poignet & au-dessus du coude, & l'épée avoit pénétré jusqu'à la garde. Je le fis mettre au lit, & je lui donnai à boire un peu de vin chaud. Enfin le chirurgien étant venu, il fonda les plaies: elles ne se trouvèrent point dangereuses; le nerf avoit été touché, mais il n'étoit point blessé: l'appareil mis & le sang arrêté, sir Charles se trouva assez bien. Le chirurgien assura que s'il ne venoit point de fièvre, il pourroit continuer sa route dans deux jours, même le lendemain s'il étoit bien pressé. Il remarqua que j'avois du sang à la main, & la regardant, il me dit que j'étois aussi blessé; je n'y avois point fait attention, & je ne m'en étois point

aperçu ; c'étoit un coup de pointe dans le dessus de la main , je n'y sentis de la douleur que lorsqu'il lava & banda la plaie : ce n'est rien , & elle ne me gêne pas seulement en écrivant. — Sir Charles voulut savoir ce que c'étoit , & quand le chirurgien lui eut assuré que c'étoit très-peu de chose , il me rendit la main gauche , & me dit : j'en suis charmé , sir Robert ; il est juste que le mal tombe tout sur moi ; je crois que j'ai été trop vif , & je veux votre amitié , la mienne est à vous pour la vie. Le chirurgien recommanda la tranquillité , le silence , & lui fit prendre une potion calmante : deux heures après sir Charles s'endormit , & ne se réveilla qu'après cinq heures d'un sommeil très-paisible. Pour moi , j'étois loin du sommeil & du repos , j'étois en proie à mille réflexions pénibles ; je me condamnois , je me haïssois , je me méprisois d'être si peu maître de moi , & de me con-

duire contre mes sentimens , & contre mes principes. On ne peut exister , il est vrai , on ne peut vivre avec le mépris d'aucun homme ; cependant qu'avois-je à craindre ? Sir Charles ne pouvoit pas me mépriser , il m'auroit estimé même d'avoir répondu avec honnêteté , avec douceur à ses insultes , il se les fût reprochées : & je me suis laissé aller à la colère , à la vengeance ! je me suis avili , je me suis abaissé au-dessous de cet homme sans vertu , qui a de fausses idées sur l'honneur , qui confond la bravoure d'un soldat avec la fausse valeur d'un bretteur ! Sir Charles me trouva auprès de lui à son réveil : Quoi ! cher ami , me dit-il , vous êtes resté auprès de moi pendant la nuit , c'est vous qui avez soin de moi ! Je vous rends justice , votre ame est vraiment noble. — Mon cher Charles , m'écriai-je , ne pensons qu'à vous , que vous soyez guéri , que vous ne souffriez



point, que vous puissiez continuer votre route selon vos desirs, c'est tout ce que je demande, & mon amitié, ma vie sont à vous. — Vos sentimens, me dit-il, vos procédés me touchent jusqu'au fond de l'ame, je n'ai pas connu le prix d'un ami comme vous, & j'ai pu..... des sanglots lui coupèrent la voix. Je l'embrassai, je lui fis mille protestations d'amitié & de tendresse. Je ne veux rien savoir, lui dis-je, j'ai été indiscret, je me confie dans votre silence même. — Vous pourriez me croire plus coupable que je ne le suis, me répondit-il; je vous dois l'aveu d'une folie, d'une légèreté que je ne me pardonne pas, qui, cependant ne pouvoit être dangereuse pour personne, & que j'avois confiée au hasard des circonstances; le plus petit obstacle pouvoit faire échouer le projet, comme en effet il est arrivé. — Je ne veux point, lui dis-je, que vous vous occupiez de cela

294 *Lettres de deux Filles*

dans ce moment, il faut du silence & de la tranquillité. — C'est un poids, me répondit-il, que je veux ôter à mon ame, vos procédés généreux le rendent trop pesant; il faut que vous sachiez si je les mérite, il faut que [votre cœur juge ce qu'il fait. Vous ne serez pas fâché non-plus, continua-t-il en souriant, que nous parlions un peu de miss Camille; — & voyant que je voulois l'interrompre. — Ne me dites rien, s'écria-t-il; je ne veux rien savoir; je ferois un mauvais confident où il ne vaut pas la peine que vous me trompiez. Je vais vous rendre raison de tout, écoutez-moi, & laissez-moi parler sans m'interrompre; je suis très-bien, je sens que ma blessure n'est point dangereuse, & je pourrai peut-être continuer ma route dès demain; je n'ai point de tems à perdre, & nous ne nous reverrons peut-être pas de longtems; je crois que mon régiment ira en Améri-

que. — Elle est bien belle, bien aimable, cette miss Camille ! J'avoue, sir Robert, que je n'ai point vu de femme aussi attrayante, aussi séduisante ; sa beauté est le moindre de ses avantages ; son air est si noble, si simple, si naturel, si décent, elle a tant de grâces, qu'il est impossible de la voir avec indifférence ; & elle est si intéressante par son esprit & par son caractère, qu'on l'adore quand on la connoît. — Je n'ai pu résister à tant de charmes, elle a fait sur moi l'impression la plus vive, & je n'ai pu le lui laisser ignorer ; je lui ai fait une déclaration bien sincère. Elle auroit fait de moi ce qu'elle auroit voulu ; la manière dont elle m'a répondu, auroit achevé de m'inspirer la passion la plus forte, si j'étois susceptible de me passionner pour une femme. Il m'est arrivé quelquefois, mon cher *Walmore*, de n'être pas heureux dans mes déclarations, mais dans le refus de ces fem-



296 *Lettres de deux Filles*

mes , il y avoit tant de fausse modestie ; tant de dédain affecté , tant de coquetterie déplacée , que j'étois bien vîte consolé de mon malheur. — Miss Camille m'a traité comme s'il ne s'agissoit pas d'elle , comme s'il ne s'agissoit que de moi , & sans me flatter , ni me mépriser , elle m'a répondu avec la vérité , l'honnêteté , & l'amitié d'une sœur. Elle est adorable cette femme-là ; mais par quelle aventure , par quel hasard , est-elle seule , isolée , dans ce pays , dans la ferme des *Wilson* ? On m'a assuré que l'on n'avoit vu aucun homme , aucune suite autour d'elle ; sa situation ne s'accorde point avec ce qu'elle paroît. J'ai cru d'abord que c'étoit quelque histoire de Londres , & quand je l'ai connue , je me serois donné au diable que c'est une reine , une divinité , un ange malheureux ; — & continuant en me fixant : — Heureux , dit-il , l'homme qu'elle aimera ! — Il y eut un moment

de silence que je ne voulus point rompre ; je ne pouvois mêler mes éloges avec les siens , & encore moins le contredire. — En respectant & en admirant miss Camille , continua-t-il , je n'ai point cessé d'être curieux sur son compte : cette histoire à moitié secrète que j'entendois faire , m'étoit suspecte , & j'avois dessein de l'approfondir , & de parvenir à savoir la vérité. La dernière fois que je fus chez vous , sir Robert , il fut aisé de voir les inquiétudes de miladi *Walmore* , votre mère ; je l'appuyai sur quelques mots qui lui échappèrent , & par un effet naturel de la conformité de nos façons de penser , nous nous trouvâmes seuls à nous entretenir de miss Camille. Nous passâmes au jardin , & là , miladi laissa voir toutes ses craintes , toutes ses inquiétudes ; & vous pouvez penser qu'elles étoient accompagnées de tout ce que l'on peut croire , soupçonner & dire sur cette

298 *Lettres de deux Filles*

pauvre mis Camille. Elle espéroit bien que quelques circonstances ou au moins l'approche de l'hiver lui feroit quitter Clamstead; mais ce sera trop tard! s'écrioit-elle, ce sera trop tard! Je ne suis pas méchante, ajoutoit-elle, mais j'avoue que je regarderois comme un bienfait du ciel, que quelque évènement l'éloignât de ce pays; il n'est rien que je ne sacrifiasse pour cela. — Elle répéta ce souhait avec tant de chaleur, & si souvent, qu'il me vint quelque idée d'enlèvement, persuadé que je rendrois peut-être un service à une famille aussi respectable que la vôtre, & que dans l'occasion elle me soutiendrait, & me protégeroit. — J'appris ensuite que mis Camille soupoit chez vous ce soir-là, & que votre carrosse devoit la reconduire chez elle. Votre cocher a été soldat dans notre régiment, & il a servi assez longtemps notre colonel; je le connois pour un drôle hardi & capable d'un coup de



main : animé encore par ma conversation avec miladi, je fus à ce domestique, & après quelques flatteries, je lui proposai, au lieu de reconduire miss chez elle, de la mener ailleurs. Vous savez qu'auprès du village de Knasham à quatre milles de votre campagne, il y a une maison habitée par quatre femmes, qui ne sont plus jeunes, une mère, deux filles & une parente ; ce sont d'honnêtes gens qui vivent de leurs ouvrages, & qui m'ont quelques obligations. — Je proposai au cocher de conduire miss dans cette maison ; dix guinées que je lui offris levèrent ses scrupules. D'ailleurs il ne devoit suivre sa route qu'autant qu'il ne rencontreroit aucun obstacle : si miss Camille s'y opposoit trop violemment, il devoit retourner & la conduire chez elle, en donnant quelque prétexte. Cela convenu avec ce domestique, j'allai chez mes femmes, je leur dis que je les priois de recevoir une jeune dame

300 *Lettres de deux Filles*

qui viendrait chez elles , environ vers minuit ; que je leur demandois de lui faire toutes les honnêtetés possibles , de lui préparer une bonne chambre , de la rassurer & de ne lui parler ni de moi , ni d'aucun homme ; que seulement si elle étoit encore chez elles le matin , elles lui dissent qu'un gentilhomme ayant appris qu'elle étoit ici , demandoit à la voir. — Vous comprenez , mon cher Walmore , qu'un projet conçu aussi légèrement n'étoit pas trop bien arrangé ; il dépendoit absolument du hasard , des circonstances & sur-tout de miss Camille elle-même. Je vous prie de remarquer qu'il n'y avoit aucune violence d'employée ; qu'elle ne devoit pas en souffrir le moins du monde ; & si l'évènement réussissoit , il pouvoit mettre miss Camille dans ma dépendance , ou au moins faire mieux connaître son histoire. — Vous voyez , mon ami , toute ma folie ; je n'ai pas attendu

de vous voir pour me la reprocher, & je vous en demande sincèrement pardon. — Il dit ces mots presque les larmes aux yeux, & en me tendant la main. — Je n'en suis pas assez puni, continua-t-il; je ne savois pas votre façon de penser, que je comprends depuis que nous nous sommes vus: je ne parlerai jamais de rien, je vous demande le même oubli & le même silence; vous devez y être d'autant plus porté, que ma folie ne vous a fait aucun mal; au contraire, ce sont de ces accidens qui sont toujours favorables à deux personnes qui s'aiment; — & m'empêchant de parler, il dit encore que dès la pointe du jour, il avoit envoyé un domestique auprès de notre maison, & chez les *Wilson*, pour s'informer de ce qui s'y passoit, & il protesta qu'il avoit été charmé d'apprendre que miss Camille étoit chez elle; & que toutes les réflexions qu'il avoit faites pendant la nuit



lui avoient donné beaucoup d'angoisse & d'inquiétude , & qu'il avoit regardé comme un bonheur l'ordre de partir. — Il me parla encore avec tant de regrets du passé , & des éloges si touchans de vous , mis , que sans vouloir peser sur rien , je le priai de ne plus voir que mon amitié pour lui , & de m'accorder la sienne , lui promettant que tout seroit enseveli entre nous , & ignoré de toute la terre. — Il avoit parlé si long-temps & avec tant de chaleur , qu'il s'en trouva épuisé ; je lui fis prendre un bouillon , & je l'exhortai au repos & à la tranquillité. Il s'endormit encore , il se réveilla à dix heures du matin , en disant qu'il se trouvoit fort bien , & qu'il pourroit partir dans le jour. Le chirurgien étant venu , il trouva les plaies en très-bon état ; mais il l'engagea à renvoyer son départ jusqu'au lendemain. Je ne le quittai point , & ayant un peu reposé dans la nuit suivante , je

fis venir le chirurgien à la pointe du jour ; il mit le dernier appareil , prit toutes les précautions pour le voyage , & assura qu'il n'y avoit aucun danger à continuer la route. — J'accompagnai sir Charles jusqu'à Uxbrige , & enfin nous nous quittâmes avec les protestations & les démonstrations de l'amitié la plus sincère. — Je suis revenu très-rapidement chez moi , j'avois annoncé une absence nécessaire de quatre jours ; on n'a point été étonné de me voir arriver le troisième : j'ai trouvé le cocher remplacé , & tout parfaitement tranquille. Je n'ai pu penser à prendre du repos avant que de vous avoir écrit , avant que de vous avoir rendu compte de tout. — Je finis ma lettre ce matin , en vous demandant pardon de sa longueur ; c'est une douceur pour moi , de vous parler confidemment : lorsque je suis avec vous je n'ai jamais le tems de tout dire. Mon père dit hier que

304 *Lettres de deux Filles, &c.*

vous ne veniez plus le voir; il me semble que vous lui devez une visite aujourd'hui. Pour moi, il y a quatre grands jours..... — Je compte les heures, les momens, & ils n'en font pas plus courts. Je ne puis quitter la maison aujourd'hui, il doit y avoir beaucoup de monde: je veux caresser ma mère, & si je trouve un moment favorable pour lui parler, je le saisirai. Il m'en coûtera de passer ainsi ce quatrième jour! Pour le cinquième, il seroit impossible, impossible: vous voir est un besoin comme de respirer. Et vous, mifs, tous ces jours vous sont-ils indifférens? Hélas! que dis-je indifférens, vous n'avez ici que des peines & des ennemis, & l'avenir..... Je vois seulement qu'il est consacré à vous aimer: que ne puis-je aussi sûrement répondre de votre bonheur!

*FIN du Tome second,*





